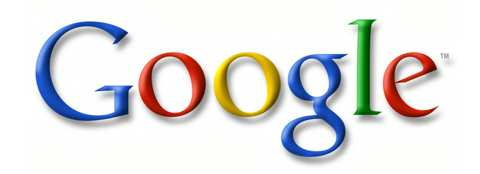



3 3433 06738506 6

N19
Gustavus I

COLLECTION

DES

ÉCRITS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE

GUSTAVE III.

TOME III.

COLLECTION

DES

ÉCRITS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE

GUSTAVE III.

TOME III.

COLLECTION

DES

ÉCRITS POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE;

SUIVIE DE SA

CORRESPONDANCE.

TOME III.



À STOCKHOLM,

Imprimée chez CHARLES DELÉN, 1804.

AMUSEMENS DRAMATIQUES.

TOME II.

Pièces contenues dans ce volume.

HELMFELT,

DRAME

EN CINQ ACTES.

Représenté par la Cour au château de Gripsholm, au mois de Janvier 1783.

ÉCLAIRCISSEMENT HISTORIQUE
sur le sujet de ce drame.

Le drame de Helmfelt est fondé sur la tradition long-tems accréditée des déréglemens de sa jeunesse; l'histoire néanmoins ne lui en attribue aucun. Cette opinion semble plutôt avoir pris sa source dans le préjugé établi à cette époque. On était persuadé qu'un roturier, fut-il même de la première classe de la bourgeoisie, n'embrassait le parti des armes que par mauvaise conduite et par esprit de débauche. La confiance que Helmfelt obtint d'abord de Torstenson et de ses autres chefs, aurait dû le soustraire aux atteintes de ce préjugé; car à peine entré au service, ils le chargèrent des négociations pécuniaires que l'entretien de l'armée exigeait en Allemagne. Il s'en acquitta avec succès; il paraît même que le crédit de son père le favorisa, par ses liaisons avec les premieres maisons de commerce. Le service que venait de rendre Helmfelt, et ses heureuses dispositions militaires, portèrent ombrage à la noblesse de l'armée, et elle ne

manqua pas de profiter d'un préjugé si favorable à l'intention qu'elle conçut aussitôt de le dénigrer. Les opinions de HELMFELT pendant la minorité de CHARLES XI furent contraires à celles du parti aristocratique dominant, et augmentèrent encore le nombre de ses ennemis. Enfin son élévation à la dignité de Sénateur ayant mis le comble à leur animosité, ils eurent recours à tout ce que la calomnie a de plus odieux, et ne trouvèrent que trop de facilité à faire accréditer les anecdotes scandaleuses et le blâme dont elles devaient le couvrir, par les adhérans à leur parti. C'est d'une de ces traditions que GUSTAVE III a tiré le sujet de ce drame, et ce ne fut que quelques années après sa représentation que l'académie suédoise publia la vie du Sénateur et Feld-Maréchal Baron HELMFELT, fit frapper une medaille en son honneur, et lava complétement sa mémoire des inculpations dont pendant plus d'un siècle elle avait été flétrie. Je profite des mémoires de l'académie pour en extraire la note historique suivante.

HELMFELT nâquit à Stockholm en 1617 de JACQUES GRUNDEL, bourgmestre de cette ville; en 1637 il accompagna le ré-

sident de Suède en Hollande, en qualité de Sécrétaire de légation; de retour de cette mission il embrassa l'État militaire en 1641, et suivit dans son expédition en Allemagne, le Feld-Maréchal TORSTENSON qui le fit capitaine dans son régiment. HELMFELT servit ensuite dans le corps du génie, et devint major d'artillerie. Ses talens se déployèrent à plusieurs siéges; il fut fait adjudant général, puis lieutenant-colonel après la bataille de Jankowitz l'an 1645, et fut annobli la même année par la Reine CHRISTINE, sous le nom de HJELM. Sa bravoure et ses succès l'élevèrent ensuite aux grades de Commandant en chef de l'artillerie suédoise. La paix le ramena dans sa patrie en 1650. La guerre avec la Pologne s'étant allumée peu après l'avénement de CHARLES GUSTAVE au trône de Suède, il alla réjoindre l'armée en qualité de major général. En 1656 il fut envoyé à la défense de Riga assiégée par les Russes, sur lesquels il remporta une victoire glorieuse en 1665. Les hostilités s'étant renouvellées à Riga de la part des Russes, il reçut le commandement général de toute l'armée et des forteresses de Finlande. Ces hostilités furent terminées l'an-

née suivante par le traité de Moscou auquel il assista en qualité de plénipotentiaire; à son retour il fut créé Feld-Maréchal, Gouverneur général de l'Ingrie et de Narva. En 1673 pendant son expédition en Poméranie, il fut élevé à la dignité de Sénateur, peu après que CHARLES XI fut déclaré majeur, et en 1674 il reçut le titre de Baron et prit le nom de HELMFELT. Obligé, pour rétablir sa santé, de faire un voyage à Hambourg, son retour éprouva de grands obstacles; la guerre survenue entre les Danois et les Suédois, lui fit courir les plus grands dangers: il ne put rentrer dans sa patrie qu'en passant par l'Angleterre; et aussitôt arrivé il se voua encore au service de son Roi. HELMFELT réjoignit l'armée en Scanie, et malgré la faiblesse de sa santé et son âge avancé, il déploya une grande valeur à la bataille de Landskrona, où les Danois furent complétement défaits: une balle qu'il reçut dans la poitrine y termina sa glorieuse carrière le 14 Juillet 1677 à l'âge de 61 ans.

ERIK DAHLBERG, personnage de ce drame, commença sa carrière militaire avec HELMFELT; privé comme lui des avanta-

ges de la naissance, il n'en dut les titres et son élévation aux plus hautes dignités qu'aux services importans qu'il rendit à sa patrie; il fut créé successivement Gouverneur général, Feld-Maréchal et Comte. Il a rendu surtout son nom immortel en dirigeant l'entreprise du passage de CHARLES GUSTAVE avec son armée sur les Belts, contre l'opinion des Généraux et du grand Amiral VRANGEL. DAHLBERG s'assura lui-même de la solidité des glaces, et prépara les conquêtes de Scanie, de Halland, de Bleking, et celle de Bohus, la plus utile dont Roi de Suède ait étendu les frontières de son royaume. Étant Gouverneur général de la Livonie, DAHLBERG prépara encore le passage de CHARLES XII sur la Dwina, et ensuite sa victoire sur l'armée saxonne. Personne avant lui n'avait été aussi habile dans l'art de défendre les places. Plusieurs plans de fortifications gravés sur ses dessins attestent l'étendue de ses connaissances dans cet art. Le Comte DAHLBERG mourut en 1703.

PERSONNAGES.

Le Baron HELMFELT, Feld-Maréchal des armées de Charles Gustave.

DAHLBERG, Lieutenant-colonel, aide-de-camp de Helmfelt.

JACQUES GRUNDEL, ancien Bourgmestre de Stockholm, père de Helmfelt; sous le nom de Jacques Person.

HURTIG, nom de guerre du frère de Jacques Grundel, soldat vétéran du régiment de Torstenson.

GUSTAVE SIMONSON, fils de Helmfelt.

MARGUERITE, épouse de Helmfelt.

MARIE, fille de Hurtig.

Un Domestique.

Un Bas-Officier.

Un Corporal.

Premier Soldat.

Second Soldat.

La Scène se passe en Scanie dans une terre du Baron Helmfelt.

HELMFELT.

ACTE I.

(Le Théâtre représente au fond, une haute colline sur laquelle on voit le château de HELMFELT*; à droite, une habitation de paysan scanien, à gauche, une forêt.)*

SCENE I.

JACQUES GRUNDEL. MARGUERITE.

JACQUES.

Je vais voir nos ouvriers; toi, reste à la maison et prépare le déjeûner pour mon retour.

MARGUERITE.

Mais mon père, n'est-ce pas trop vous exposer, que de sortir seul à présent? Toute la campagne est couverte de soldats ... On dit que l'armée du Feld-Maréchal HELMFELT doit prendre ses quartiers tout près d'ici. Il en est déjà arrivé hier une partie à Helsingborg, et nous n'en sommes qu'à une demie lieue; si vous rencontriez quelques-uns de ces vagabonds, qui sans

respect pour vos cheveux blancs . . . tant de malheurs que j'ai essuyés, m'ont bien acquis le droit d'en redouter de nouveaux.

JACQUES.

Ne pourras-tu donc jamais oublier un perfide époux? Hélas! il est mon fils; m'entends-tu me plaindre de son ingratitude envers moi, de sa fuite, et de la honte que ces excès ont fait rejaillir sur moi? Depuis dix-sept ans qu'il nous a abandonnés, que privé par ses désordres de la moitié de mon bien, du premier emploi de la magistrature que j'exerçais à Stockholm, je me suis réfugié en Scanie pour fuir l'avilissement parmi mes compatriotes; tu m'as vu jouir en paix du calme d'une conscience pure, le plus précieux des biens que le ciel ma laissés. Si les déréglemens de ce fils dénaturé excitaient ma juste sévérité, devait-il moins compter sur la bonté de mon cœur, et ne pas espérer de le fléchir par son repentir? Il a préféré au contraire une fuite honteuse, après m'avoir dérobé la marque d'honneur à laquelle j'attachais le plus de prix, la chaine d'or que j'avais reçue de CHARLES IX à Stångebro, en récompense de ma valeur. Errant et

vagabond, depuis dix-sept ans, son ame endurcie a-t-elle réclamé les titres de fils et d'époux? Il a tout oublié; oublions-le de même. Réunissons toutes nos affections sur ton fils; qu'il soit ta consolation et la mienne.

MARGUERITE.

Mon père . . . pardonnez aux gémissemens d'une ame profondement blessée. Les larmes la soulagent, je les laisse couler. La raison, le courage commandent à votre sexe l'oubli de ses peines; je ne veux pas réveiller les vôtres, mais je vous conjure d'éviter la rencontre de ces soldats étrangers dont la licence égale peut-être la bravoure.

JACQUES.

Que parles-tu de soldats étrangers? Oublies-tu que nous sommes Suédois, et quoique je porte ici le nom de JACQUES PERSON, fermier danois, je suis toujours JACQUES GRUNDEL, Suédois dans le cœur. Mais que dis-je? Ne sommes-nous pas redevenus Suédois par les victoires de CHARLES GUSTAVE, et le traité de paix n'a-t-il pas soumis pour toujours la Scanie au sceptre de la Suède? Qu'ai-je à craindre des Scaniens, à présent mes compatriotes,

et parmi lesquels j'ai vécu près de seize ans? D'ailleurs, je connais le soldat suédois; il se modèle toujours sur ses chefs. Je n'ai jamais vu le Feld-Maréchal HELMFELT, mais la voix publique ne célèbre pas moins sa bonté que sa valeur.

MARGUERITE.

Il est vrai que depuis que le Roi de Suède lui a accordé cette seigneurie en récompense de ses services, et quoiqu'il n'y soit jamais venu en prendre possession, les paysans ont été moins opprimés que sous son prédécesseur, et les bienfaits que HELMFELT y a répandus, lui ont concilié l'affection générale.

JACQUES.

Tu vois bien, ma fille, que sous la conduite d'un tel chef, nous sommes à l'abri des désordres, et que tes alarmes sont vaines. Adieu, ma chère amie; quand mon frère reviendra; dis-lui de venir me trouver dans la prairie que l'on fauche; en attendant prépare-moi un bon déjeûner; à mon retour nous parlerons de ton fils. Adieu.

SCENE II.

MARGUERITE *(seule)*.

L'honnête homme, son langage est un peu dur, mais son cœur est si droit, si bon ... Que serais-je devenue, si son amitié pour moi n'eut été plus constante que sa fortune? SIMON GRUNDEL! SIMON GRUNDEL! si tu l'avais mieux connu, si tu n'eusses pas douté de toi-même, tu serais encore dans mes bras, je pourrais encore espérer ... mais son père a raison; je dois tout-à-fait oublier un époux coupable et infidèle ... Infidèle! oh non, mon cœur me dit qu'il ne le fut jamais. C'est la légéreté de son âge, c'est la sévérité paternelle qui nous a séparés. Il a voulu échapper à des reproches, mérités peut-être; mais, j'en suis sûre, je vis encore dans son cœur. Malheureuse! tu te flattes ... n'importe, cette illusion fait mon bonheur, ma consolation du moins; oui, je le sens, ni le tems, ni l'infortune n'affaibliront les sentimens que je lui ai voués. La vue même de ce fils chéri, douce image de son père, ne contribue pas plus à ma consolation que ces premiers gages de la tendresse de

mon mari, que ces lettres qui ne me quittent point et qui me rappellent les plus heureux instans de ma vie; en les relisant, je crois me remettre en sa présence. Je suis seule, goûtons encore ce plaisir aussi vif qu'innocent. *(Elle tire ses lettres.)*

HURTIG *(chantant derrière le théâtre)*.

Vive le tems où mon courage
Affrontait gaiement le carnage.
À mon aspect, les ennemis
En un instant étaient soumis.

BANER fut mon modèle,
À le suivre fidèle.
Sous lui, qui n'eut pas
Bravé le trépas?

MARGUERITE.

J'entends l'oncle de mon mari; cachons ces papiers. Il a le cœur bon, mais un soldat vieilli dans les camps conçoit-il les tourmens d'une ame sensible?

SCENE III.

MARGUERITE. HURTIG.

HURTIG *(chantant)*.

Bon jour, ma nièce, où est mon frère? J'ai quelque chose de nouveau à lui raconter.

MARGUERITE.

Bon jour, mon oncle, votre frère est déjà dehors; il vous attend dans la prairie.

HURTIG.

Croit-il que parceque je suis plus âgé que lui, je ne me lève pas aussi matin? Vraiment, si j'eusses été un fainéant, notre Général le Comte TORSTENSON m'eut-il donné le nom de HURTIG *)? J'ai servi dès l'âge de douze ans, et quoique j'en aie à présent soixante et quinze, je suis encore verd, et en cas de besoin je pourrais fort bien encore porter les armes. Quand j'entends le tambour, ou que je vois un soldat, je me sens rajeunir.

MARGUERITE.

Je le crois, et votre ardeur guerrière ne s'est que trop communiquée à mon fils; il ne pense plus qu'à devenir soldat. Aussi, tant que nous avons été sous la domination danoise, je pouvais combattre ce penchant; mais le moyen d'en triompher depuis que nous sommes redevenus Suédois, et que le pays est rempli de gens de guerre? Cependant il est mon fils unique, ma seule

*) Ce nom en suédois correspond à celui de vaillant.

consolation; me l'enlever, ce sera mettre le comble à mes malheurs.

HURTIG.

Nous sommes d'avis bien différens. Si GUSTAVE SIMONSON était mon fils, son goût pour le militaire augmenterait mon amitié pour lui. Il n'est que mon neveu, mais quand je serais son père, ma foi, je ne l'aimerais pas davantage. Le parti des armes est à présent le seul chemin de la fortune, et si je n'avais été blessé et fait prisonnier, lorsque TORSTENSON succomba dans le Jutland, qui sait si je ne serais pas devenu Général, peut-être Feld-Maréchal? Le seigneur de cette terre en est un exemple; il a été mon camarade dans la cavalerie; personne ne connait son origine, on sait seulement qu'il est né en Suède. Eh bien, ma nièce, si ton fils devenait seulement Général, ne serais-tu pas plus contente, que s'il restait toute sa vie simple paysan.

MARGUERITE.

Cette belle perspective ne m'éblouit pas; la fortune est incertaine. Avant de parvenir à ce haut rang, que de dangers il aurait à courir! que d'alarmes pour le cœur

de sa mère! oh, de grâce, mon oncle, guérissez-le de ces idées d'ambition. Toute la gloire que d'heureux hazards pourraient lui faire acquérir, vaut-elle l'honnête médiocrité, les douceurs de la vie simple qu'il goûterait au sein de sa famille, et au milieu de ses amis.

HURTIG.

Mon frère est de mon opinion; il sera charmé de voir son fils dans la même carrière que nous avons parcourue. Cependant, si tu voulais absolument que ce fils chéri passât sa vie à tes côtés, je saurais bien un moyen de l'y fixer. Tu m'accuses d'avoir échauffé sa tête; j'ai aussi le moyen de la guérir. Mais il faut que je consulte encore mon frère, y consens-tu?

MARGUERITE.

Mon cher oncle, je me fie bien à vos bontés pour moi.

HURTIG.

Oui; tes chagrins m'ont touché; ton honnêteté et ta douceur t'ont gagné mon amitié. Je chéris également ton fils GUSTAVE, je veux te le prouver. Adieu; je vais apprendre à mon frère que le Feld-

Maréchal HELMFELT est arrivé hier à sa terre.

MARGUERITE.

Voilà une fâcheuse nouvelle. Mon beau-père ne voudra peut-être pas habiter si près d'un grand seigneur suédois; il craindra sans doute d'être reconnu.

HURTIG.

C'est ce que j'ai pensé, et comme je ne puis quitter ce pays, et que je ne voudrais jamais me séparer de mon frère, je cours le rassurer; il est impossible que le Feld-Maréchal l'aît jamais vu, car pendant neuf ans que j'ai servi avec lui, il ne m'a nommé Stockholm qu'une seule fois, et c'était pour me demander qui en était le Bourgmestre. Tu vois bien qu'il n'a jamais entendu parler ni de JACQUES GRUNDEL, ni des aventures de ton mari. Nous avions vraiment bien autre chose à penser dans ce tems, et puis nous recevions si rarement des nouvelles de Suède, que je ne savais pas moi-même où était mon frère, enoore moins qu'il eut un fils. Tu te rappelles que lorsque je vins ici, il y a quatorze ans après m'être marié pendant ma captivité dans le Jutland, je fus très sur-

pris de rencontrer ici mon frère que je n'avais pas vu depuis quarante ans. Adieu. Voici ma fille et ton fils ... Ah, je savais bien que l'un suivait l'autre de près.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. GUSTAVE. MARIE *(un arrosoir à la main).*

HURTIG.

Bon jour, ma fille, bon jour, GUSTAVE; viens avec moi auprès de ton grand-père.

GUSTAVE *(à* MARIE *derrière* HURTIG).

Attends-moi ici; je reviendrai le plutôt que je pourrai.

(HURTIG et GUSTAVE sortent.)

MARIE *(bas à* GUSTAVE).

Je t'attends. *(Haut)* Regardez donc mes fleurs, ma chère tante; ne sont-elles pas belles? Voyez ces boutons de roses; ceux-ci sont pour ma tante, ceux-là pour mon oncle.

MARGUERITE.

Je te remercie, mon enfant; si mon beau-père vient, dis-lui que j'ai été préparer le déjeûner. *(Elle sort.)*

SCENE V.

MARIE *(seule. Elle va voir au fond du théâtre, si Gustave revient).*

Gustave ne tardera pas à revenir ... il me l'a promis — Oh, il ne veut pas me tromper ... mais je l'apperçois déjà qui revient ... Je vais faire comme si je ne l'attendais pas sitôt. *(Elle examine ses fleurs.)*

SCENE VI.

MARIE. GUSTAVE.

Gustave.

Marie! Marie! La petite méchante ne fait pas semblant de me voir ... Marie ... regarde donc ton Gustave.

Marie.

Mon Dieu, comme il a couru, comme il a chaud!

Gustave.

Je viens de la prairie. Aussitôt que les deux vieillards se sont rencontrés, ils se sont mis à causer. Le grand-papa m'a dit d'aller voir ramasser le foin; mais aus-

sitôt qu'ils ont tourné le dos, je me suis échappé, et j'ai tant couru, tant couru pour te voir une minute seulement.

MARIE (*lui donne des fleurs*).

J'ai pensé à toi, GUSTAVE; voilà les fleurs que je cultive moi-même, elles sont pour toi.

GUSTAVE.

Ah, ma chère MARIE, quand serons-nous unis? Élevés ensemble, dès que j'ai pu penser, je t'ai aimée; mon bonheur dépend de toi, il est au comble si j'obtiens ta main; mais MARIE, me payes-tu bien de retour? Si tu avais seulement la moitié de l'amour que j'ai pour toi, que je serais content! dis donc, MARIE.

MARIE.

Mon père m'a bien recommandé de dire toujours la vérité . . . mais sais-tu qu'il t'aime beaucoup ce cher papa?

GUSTAVE.

Cela me fait bien plaisir; mais tu ne me réponds pas.

MARIE.

N'est-ce donc pas t'en dire assez, GUSTAVE, est-ce que je n'aime pas tout ce que mon père aime?

GUSTAVE.

En ce cas notre sort sera donc bientôt changé. J'ai entendu quelque chose de la conversation de nos deux bons vieux parens; il a été question de mariage. Si tu disais un mot à mon grand-papa, cela avancerait bien nos affaires; il a de l'amitié pour toi.

MARIE.

Je le crois; mais il est si brusque, que j'ose à peine ouvrir la bouche devant lui. Cependant, lorsque tu le verras de bonne humeur, avertis-moi, j'essayerai.

GUSTAVE.

Ah, tu me combles de joie. *(Il lui prend la main qu'il baise avec ardeur.)*

MARIE.

Sois donc sage, si papa entre.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS. JACQUES GRUNDEL.

JACQUES.

Ah, je te trouve donc ici fainéant! voilà comme tu employes ta matinée! Ne t'avais-je pas dit de faire rentrer le foin? Je vois bien qu'on ne fera rien de bon

de vous deux, si je ne mets fin à tout ceci. Bon, les voilà tout effrayés. *(À Gustave:)* Fi donc, Gustave, convient-il à un homme d'avoir peur? et toi, Marie, pourquoi trembler? de quoi as-tu honte? Viens ici, donne-moi ta main, *(à Gustave:)* et la tienne aussi. Hem ... vous me paraissez tous les deux de fort bonne intelligence. Ne trameriez-vous pas quelque chose à notre insçu?

Gustave.

Mais mon père ...

Marie.

Mon Dieu, mon oncle, que pensez-vous?

Jacques.

Que tu es une jolie fille, et lui un jeune garçon qui a son prix; mais croyez-vous que je suis un tyran, que je ne vous aime pas l'un et l'autre? Pourquoi ne pas vous confier à moi? Eh bien, Marie, voilà la main de Gustave; Gustave, voilà la main de Marie; soyez heureux, et ayez une autre fois meilleure opinion de mon attachement pour vous.

Gustave.

Ah mon père, mon cher père, puis-je croire? ...

MARIE.

Ne nous trompez-vous pas, mon cher oncle?

JACQUES.

Ai-je jamais menti? Vous ai-je jamais rien promis que je n'aie pas tenu? Regardez-moi . . . Ne vous ai-je pas dit que je vous ferais tout le bien que je pourrais? Voulez-vous être unis, ce soir vous le serez.

GUSTAVE.

Mon père, MARIE, mon cher père, mon bonheur est si grand, que je n'ose y croire, mon cher père . . .

JACQUES.

Ah, que de remercimens! Aime-moi, je le mérite, car je t'aime; sois bon mari, voilà tout ce que j'exige de ta reconnaissance. Va dire à mon frère que tu sais tout; il est là-bas dans la prairie; nous ne comptions en parler que ce soir, mais autant vaut à présent — va.

GUSTAVE.

Mon père . . .

JACQUES.

Va, va, je t'entends.

SCENE VIII.

JACQUES. MARIE. MARGUERITE.

MARGUERITE.

Le déjeûner est prêt, mon père.

JACQUES.

Ah, vraiment il est bien question d'autre chose que de déjeûner. Cette jeune fille veut se marier avec ton fils, mon frère y consent. GUSTAVE est amoureux, et j'ai aussi consenti. Je sais bien que tu espérais que ton fils pouvait prétendre à un meilleur parti qu'à la fille d'un soldat; mais à présent nous sommes cultivateurs, et puis elle est ma nièce.

MARGUERITE.

Votre choix eut été le mien. MARIE est vertueuse, GUSTAVE l'aime, ils apporteront dans leur ménage la paix de l'ame, qui, je l'ai assez éprouvé, suffit seule au bonheur. Comment ne consentirais-je pas à leur union! Oui, MARIE, tu m'as toujours été chère, rends mon fils heureux; tu seras ma consolation, et je t'aimerai comme mon enfant.

MARIE.

Ma tante, ma bonne tante!

JACQUES.

Suis ses conseils, ma fille; si tu veux être une bonne épouse, tâche de lui ressembler. Ah, voici mon frère.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. HURTIG.

MARIE *(courant au-devant de lui).*

Mon cher papa!

HURTIG.

Eh bien, qu'as-tu donc? tu cours comme une insensée.

MARIE.

Mon cher papa, mon bon papa, est-il bien vrai que j'aurai ce soir GUSTAVE pour époux? Je vous aimais déjà tant, me sera-t-il possible de vous aimer davantage?

HURTIG.

Oui, MARIE, ce soir tu épouseras un brave garçon, et qui plus est un soldat; *(à son frère:)* car sais-tu, mon frère, que GUSTAVE a vu le régiment du Feld-Maréchal en marche? Il était tout transporté, et moi aussi. C'est le régiment dans lequel j'ai servi autrefois, et mon gendre

doit aussi servir sous les mêmes drapeaux. Il m'a prié de t'en parler, il veut l'uniforme en présent de noces.

JACQUES.

Ne me consultez pas, consultez sa mère.

MARGUERITE.

Est-ce là ce que vous m'avez promis, mon oncle? J'espérais que son mariage le fixerait auprès de nous, que je ne me séparerais jamais d'un enfant qui me rappelle toujours son père, et vous fortifiez en lui un penchant qui doit l'éloigner de moi et de votre fille! — Peut-être lui ai-je inspiré une façon de penser, qui doit le rendre digne d'un meilleur sort; mais tant que nous resterons dans la médiocrité où nous vivons, notre seul bonheur serait de n'être jamais séparés. Non, mon oncle, joignez-vous à moi, à votre fille, détournez-le d'un parti incompatible avec ce bonheur. Et toi, consentirais-tu à le voir s'éloigner de toi, courir mille hazards, et renoncer à l'espoir de te revoir jamais. Combien il nous ferait payer cher le plaisir puéril de porter un uniforme.

MARIE.

Non, maman, c'est décidé, s'il est soldat, plus de mariage.

HURTIG.

Fi donc, ma fille, tu ne veux pas d'un soldat pour époux, j'en rougis pour toi. D'ailleurs, quel danger a-t-il à courir? La paix vient de se conclure, la guerre ne se rallumera pas de sitôt, et en attendant il restera avec nous. Laissez-lui passer cette fantaisie guerrière inspirée par l'appareil des camps; il en sentira mieux ensuite le prix de son paisible ménage. N'ai-je pas raison, MARIE? Bon, le voici; il ne serait pas revenu sitôt, s'il n'eut compté te retrouver ici.

MARGUERITE *(à son beau-père)*.

Ah, mon père, tout mon espoir est en vous.

JACQUES.

En prenant un état, il faut qu'un jeune homme ne suive que son penchant; mais ses parens lui doivent des conseils, et je te promets de lui en donner.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS. GUSTAVE.

JACQUES.

Mon frère me dit de jolies choses de toi.

GUSTAVE.

GUSTAVE.

Est-ce que le parti que j'ai pris, vous déplairait, mon père? Je croyais cependant mériter votre approbation en voulant servir la patrie, comme mon oncle et vous l'avez fait dès votre première jeunesse.

JACQUES.

Les tems sont bien différens de ceux où j'entrai en campagne avec la bourgeoisie de Stockholm pour suivre le Prince CHARLES. Il s'agissait de combattre pour la liberté et la religion; chacun devait prendre les armes, et mon frère fut requis à l'âge de douze ans, il fallut obéir. Mais toi que rien ne gêne dans ton choix, toi dont le secours est nécessaire à ta mère, toi qui dois épouser ce soir celle que tu aimes, pourquoi prendre des engagemens dont tu te repentiras quand il sera trop tard? Pourquoi abandonner ta mère, ta femme et ton vieux grand-père, pour courir après une fumée qui t'échappera, ou pour revenir estropié? Au reste, fais comme tu l'entends; mais tu n'auras pas à me reprocher de t'avoir encouragé dans ta résolution.

GUSTAVE.

Ne vous ai-je pas entendu faire l'éloge de ceux qui sacrifient tout pour la patrie? Je m'en suis imposé le devoir, d'abord, pour marcher sur vos trâces, puis, par un motif secret.

JACQUES.

Un motif secret! Aurais-tu donc quelque chose de caché pour nous?

GUSTAVE.

Non, mon grand-papa; mais en m'expliquant, je craindrais de vous déplaire à tous deux.

JACQUES.

Ton motif est sûrement honnête; comment pourrait-il me déplaire?

MARGUERITE.

Ne nous cache rien, mon fils.

GUSTAVE.

Eh bien . . . j'ai cru comprendre par quelques propos qui vous sont échappés, que mon père vous avait donné quelque grand sujet de chagrin, et que c'est ce qui vous a fait quitter le lieu de votre naissance. Mon respect m'a interdit toute question; mais j'ai conçu l'espoir d'acquérir

peut-être dans le métier des armes les moyens de réparer la faute de mon père, quelle qu'elle soit, ou du moins de vous faire rentrer dans votre patrie. Le mérite suffit à présent pour obtenir de l'avancement; le chef du régiment que j'ai vu, en est une preuve. Voilà ce qui m'a inspiré l'ardeur guerrière dont vous me voyez animé; sans elle, aurais-je pu me décider à quitter des parens que j'honore et que j'aime, à m'éloigner de ma chère MARIE que j'adore, après m'être assuré de son cœur et de sa main? Je vais me livrer à ma destinée.

MARGUERITE.

Tu m'attendris, mon cher GUSTAVE. Ces sentimens généreux payent avec usure les soins que j'ai pris de toi; mais reste auprès de moi, mon fils. Ah, c'est le seul moyen de me rendre ton père.

JACQUES.

Allons; j'avais tort de t'accuser de légéreté; tu es un brave et honnête garçon. Oui, va servir ta patrie, et sois soldat. En prenant les armes par un si noble motif, tu ne peux que réussir. MARGUERITE, accorde-lui ton consentement. Le ciel doit

bénir son entreprise; il te conservera ton fils pour la consolation de ta vieillesse.

MARGUERITE.

Je me soumets, mon père, à votre volonté .... Oui, ce Dieu qui a si long-tems éprouvé ma résignation, qui m'a donné un fils pour adoucir mes malheurs, protégera sans doute un si vertueux dessein. Va, mon cher GUSTAVE, suis ta destinée, et n'oublie jamais qu'une tendre mère met toute son espérance en toi.

GUSTAVE.

Encouragé par vos bontés, aimé de MARIE, ah, je suis le plus heureux des hommes.

HURTIG.

Allons tous au château demander le consentement du Feld-Maréchal pour la noce, et lui présenter notre nouvelle recrue.

JACQUES.

Non, va seule avec lui, je ne veux pas paraître dans une maison, où je peux trouver tant de personnes de Stockholm.

MARIE.

Mais je dois y aller aussi.

HURTIG.

Volontiers, ma fille; viens. *(On entend des tambours)* Mais j'entends des tambours; c'est l'infanterie qui marche; elle doit camper près d'ici, là tout près du village, allons voir, allons.

(Il prend MARIE et GUSTAVE sous le bras, et se retire dans le fond.)

MARGUERITE.

Adieu, mon fils, reviens bientôt.

GUSTAVE.

Aussitôt que j'ai prêté serment sur les drapeaux.

JACQUES.

Oui, depêche-toi, mon garçon; car c'est ce soir que nous ferons la noce. *(À MARGUERITE:)* Allons déjeûner. *(Ils rentrent.)*

(On voit s'avancer du revers de la colline tout le régiment du Feld-Maréchal HELMFELT; un tiers est composé de piquiers, le reste de mousquetaires; ils traversent le théâtre avec leurs canons, et passent sur la gauche pour dresser leurs tentes. GUSTAVE, HURTIG et MARIE les voient défiler, et ensuite montent la colline pour aller au château.)

ACTE II.

(Le Théâtre représente la chambre du Feld-Maréchal HELMFELT. *Son casque, ses gantelets, son bâton de commandement, sa cuirasse et son épée sont posés sur deux tables placées l'une dans le fond, et l'autre sur le côté. Sur le devant, à gauche des spectateurs, une table couverte de plans, à laquelle* HELMFELT *est assis. À droite, une petite table à écrire avec papier et encrier.)*

SCENE I.

HELMFELT. DAHLBERG *(debout à côté de* HELMFELT*)*.

HELMFELT.

Le premier bataillon du régiment du Comte de SCHLIPPENBACH a pris ses quartiers à Polsköp, et le second à Flenninge. 500 hommes de l'infanterie de Jönköping à Mårtenstorp, et 500 à Ramlösa. La cavalerie de Småland à Rosendal. Le régiment de Vestrogothie à Råhus. Il ne reste qu'à trouver des quartiers pour les braves Finlandais du Général HORN, et pour mon régiment. J'ai assigné à celui-ci ses quartiers dans ma propre terre, pour ne pas

trop surcharger les paysans de ce pays nouvellement conquis; mais le plus difficile à placer c'est le régiment du Comte Horn.

Dahlberg.

Mr. le Feld-Maréchal pourrait lui donner ses quartiers à Alrum ou à Kropp; je ne vois sur la liste aucun corps qui occupe une terre seigneuriale; la vôtre en était exempte comme toutes les autres, et vous n'avez pas usé de votre privilége.

Helmfelt.

Je dois au Roi cette baronnie comme toute ma fortune. Pouvais-je faire moins pour lui témoigner ma reconnaissance? D'ailleurs, c'est à nous, Suédois, à donner aux habitans de ce canton des exemples de dévouement à la patrie, à leur prouver par des ménagemens, la douceur du joug auquel ils viennent d'être soumis. Ce devoir m'est imposé plus qu'à personne, à moi gouverneur de cette province, et comblé des bienfaits du Roi.

Dahlberg.

Je reconnais bien votre cœur aussi noble que courageux.

Helmfelt.

La bravoure est le devoir du soldat,

la reconnaissance est le devoir de l'homme. Si j'ai servi avec honneur, j'en ai été récompensé.

DAHLBERG.

Il est vrai que la rapidité de votre fortune a égalé celle de vos exploits. Il ne manque à votre bonheur qu'une compagne chérie pour le partager.

HELMFELT.

Ah, mon ami, puis-je me livrer à de semblables idées? . . . un vieux soldat qui s'est ouvert le chemin de la fortune l'épée à la main, est-il fait pour plaire?

DAHLBERG.

Pardonnez-moi, la bravoure plait toujours à ce sexe que la gloire enflamme, et quant à votre âge, vous plaisantez sans doute; vous avez trente cinq à trente six ans tout au plus, vous ne dédaignez pas le beau sexe, vous n'en êtes pas maltraité, et c'est pour la sécurité de ces pauvres maris que je voudrais vous voir l'époux d'une jeune fille riche et belle. Vous soupirez, c'est bon signe.

HELMFELT.

Mon ami, l'amour a pu me séduire autrefois; mais le mariage? Je n'y dois

pas songer. Un obstacle, peut-être invincible ...

DAHLBERG.

Ah, oui; j'entends; quelque nouvel engagement, mais qui finira comme tant d'autres. Je vous connais, facile à blesser, plus facile à guérir.

HELMFELT.

Épargne-moi, mon ami; mon ame est peu disposée à la gaieté.

DAHLBERG.

Je l'ai bien remarqué, vous l'avez perdue depuis que vous avez atteint le faîte des honneurs militaires. Depuis douze ans que nous servons ensemble, je ne vous ai jamais vû si triste. Nous vivions gaiement en camarades; tous deux d'une extraction peu relevée, nous avons fait fortune dans le métier des armes; la distance de nos grades n'a point altéré notre ancienne amitié; les succès ne vous ont pas ébloui; toujours sensible et bon, vous êtes devenu mélancolique; moi j'ai conservé mon enjouement. Respectueux en public, pour Mr. le Feld-Maréchal, je retrouve dans le tête-à-tête mon ancien camarade, et je me permets de m'égayer avec lui comme auparavant.

HELMFELT *(avec sensibilité).*

Ah, conserve ta gaieté comme ton attachement pour moi; elle fait ma plus agréable distraction.

DAHLBERG.

Pour moi, je n'ai pas de chagrin; si j'en avais, je tâcherais de le dissiper. Il n'est bon qu'à abattre l'ame. Un soldat dont la fortune dépend de son épée et de son courage, ne doit-il pas avoir toujours l'esprit libre et la conscience pure?

HELMFELT *(se lève avec précipitation, et le presse dans ses bras).*

Une conscience pure! quel trésor tu possèdes! . . . mon ami, je . . . *(il se reprend)* le tems s'écoule, va distribuer les quartiers, *(à part)* et moi je vais cacher mes pleurs. *(Il sort.)*

SCENE II.

DAHLBERG *(seul).*

Qu'a-t-il donc? une sombre mélancolie le ronge. Serait-ce quelque amour malheureux? J'ai peine à le croire; nous ne sommes pas de trempe à éprouver de pareilles peines. L'amour a souvent fait nos plai-

sirs, mais jamais nos tourmens. Cependant, depuis qu'il est en Suède, et surtout depuis son voyage à Stockholm, où il n'est à peine resté que huit jours, il est tout-à-fait changé; ni les bienfaits du Roi, ni les témoignages de l'estime générale ne peuvent le distraire. Ce ne sont pas ses parens qui l'affligent; on ne lui en connaît pas. Si je savais le sujet de ses peines, peut-être pourrais-je le consoler; mais son amitié me les confiera peut-être quelque jour. Attendons un moment favorable. *(Il s'assied pour écrire)* Ah, bon, le voilà qui rentre; je vais dissimuler à mon tour, je veux le voir venir.

SCENE III.

HELMFELT. DAHLBERG.

HELMFELT *(au fond du théâtre, dans une violente agitation).*

Une conscience pure ... qu'il est heureux! et moi ... avec tous mes succès, avec cette vaine fortune que l'on m'envie ... je porte partout le trait qui me déchire ... il est là ... *(il montre son cœur)* rien ne peut guérir ma blessure. *(Il approche de la table, et voit le bâton de*

Feld-Maréchal) Fallait-il que pour parvenir à cette honorable distinction, mon premier pas fût une bassesse? ... que dis-je? un crime contre lequel le ciel et les hommes auraient dû sévir ... hélas, il n'est pas resté impuni ... au moins, si je savais leur sort ... doute affreux ... Contraignons-nous; ce serait mettre le comble à l'horreur de mon sort, que de trahir un secret qui ... *(il se place à la table pour travailler.)*

DAHLBERG *(écrivant pendant ce monologue, regarde* HELMFELT *à la dérobée).*

Il faut cependant que son chagrin aît une cause sérieuse.

(Il se lève et le regarde. HELMFELT *écrit quelques lignes, appuye sa tête sur une main; il est enséveli dans ses pensées. Après un moment* DAHLBERG *continue:)*

J'ai à me plaindre de mon ami. Je suis jeune encore, indiscret peut-être; mais honnête et franc. Souvent, vous avez honoré ma fidélité de votre confiance; mais vous paraissez en proie à une douleur secrète qui a besoin de s'épancher. Je suis près de vous, je vous presse dans mes bras,

et vous hésitez à me confier le sujet de vos peines.

HELMFELT *(avec sensibilité).*

Mon amitié pour toi, DAHLBERG, est toujours la même, et je sais apprécier la tienne; mais que puis-je te révéler? Mes confidences ne feraient qu'ajouter à mon malheur. Tu ne pourrais remédier à ce qui ... ne m'interroge pas ... ne cherche pas à approfondir un mistère que je voudrais me cacher à moi-même . . . dont la révélation flétrirait mon honneur; tu sais que c'est ce qu'un soldat a de plus cher.

DAHLBERG.

On soulage souvent ses maux en les racontant, et votre honneur est trop bien établi pour que rien puisse le ternir. Un homme que sa bravoure et ses services ont élevé en seize ans, du rang de simple soldat, au grade de Feld-Maréchal, s'est sans doute acquis une gloire au-dessus de toute atteinte.

HELMFELT.

Mon ami, il est des faiblesses que ni les titres, ni les services, ni la gloire même ne peuvent excuser. Un seul jour suffit souvent pour décider du sort de la vie,

et sur-tout pour troubler à jamais la paix du cœur. Crois que s'il était en mon pouvoir de découvrir l'état du mien, c'est à toi seul que je le confierais.

DAHLBERG.

Je n'en demande pas davantage. Mon amitié veut vous servir, et non vous tyranniser. Je me borne à faire des vœux pour votre bonheur.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voilà les lettres de Stockholm et de Dannemarc.

HELMFELT.

Fort bien.

(Le Domestique sort.)

SCENE V.

HELMFELT. DAHLBERG.

HELMFELT *(ouvre le paquet, il remet une lettre à* DAHLBERG, *il pose les autres devant lui).*

Ce sont des lettres du département de la guerre; encore . . . celles-ci sont pour

toi, elles sont de Stockholm; en voici de l'armée.

(Dahlberg reçoit ses lettres, et va les lire à une table.)

Helmfelt *(après avoir ouvert et parcouru ses lettres).*

Point de nouvelles de Stockholm! Je vois ce que ce silence signifie. Ils sont perdus pour moi. *(Il lit d'autres lettres. À Dahlberg:)* Te mande-t-on quelque chose de nouveau? Mes lettres m'apprennent qu'on a quelques inquiétudes à la cour sur la durée de la paix.

Dahlberg.

Je n'en ai ni de l'armée du Roi, ni du quartier général du Grand-Amiral. Je suppose que le Comte Vrangel est encore au château de Cronoborg. Voilà la liste du cantonnement et vos ordres pour l'armée; il n'y manque que votre signature. *(Il se lève et les remet à Helmfelt; tandis qu'il les confronte avec sa minute, et les signe, Dahlberg ouvre une lettre, et dit:)*

Voilà une singulière observation. *(Il lit)* On fait aujourd'hui à la municipalité

l'élection d'un Bourgmestre. Il est à remarquer que depuis que JACQUES GRUNDEL a été obligé pour dettes de se démettre de cet emploi, c'est la troisième élection, quoiqu'il y aît à peine seize ans qu'il s'est expatrié.

HELMFELT *(à part)*.

Qu'entends-je? Tout conspire à me rappeler mon crime. Les remords auxquels on ne peut échapper, en sont la juste punition.

SCENE VI.

LES MÊMES. UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un vieux soldat de cavalerie qui dit avoir servi dans le même régiment que Mr. le Feld-Maréchal, sous le commandement du Comte TORSTENSON, demande à avoir l'honneur de vous être présenté. Il conduit un jeune homme qui paraît être son fils, et une jeune fille qui doit devenir sa bru.

HELMFELT.

Faites les entrer. J'aime toujours à voir un vieux soldat qui a servi sa patrie avec

honneur;

honneur; mais comment est-il fixé dans cette province qui, naguères, appartenait au Dannemarc.

Le Domestique.

Il assure qu'il est Suédois, et il parle très bien notre langue.

HELMFELT.

Il suffit. *(Le domestique sort.)* Toi, mon ami, fais aussitôt distribuer ces ordres. Quelle est la date du jour?

DAHLBERG.

C'est aujourd'hui le 16 de Juin.

HELMFELT *(à part)*.

Il y a précisement aujourd'hui dix-sept ans depuis ma fuite. *(À Dahlberg:)* J'ai promis de faire tous les ans à pareil jour quelque acte de bienfaisance. Le meilleur serait sans doute de soulager les besoins de mes compatriotes. Voilà les ordres expédiés; aussitôt qu'ils seront distribués, informe-toi de l'état et des moyens de ce vieux soldat.

SCENE VII.

HELMFELT. HURTIG. GUSTAVE SIMONSON. MARIE.

HELMFELT.

Approchez, mes amis; est-il vrai que vous êtes Suédois?

HURTIG.

Oui, nous avons cet honneur. Mr. le Feld-Maréchal ne se souvient-il plus de HURTIG, sergeant de la première compagnie du régiment de feu le Feld-Maréchal TORSTENSON? Je me rappelle très bien avoir servi sous vos ordres, lorsque vous étiez notre capitaine. C'est moi qui à l'affaire de Jankowitz étant garde-drapeau, menai si bien les Allemands, lorsqu'ils voulaient enfoncer notre escadron. Ils paraissaient d'abord bien déterminés; mais ensuite ils se trouvèrent fort heureux de pouvoir se sauver à toutes jambes. Mr. se souvient-il, lorsque ce Général français . . . comment s'appelait-il donc? . . . Mr. Gue . . . Gue . . . Guerant . . .

HELMFELT.

Ce doit être le Maréchal de GUÉBRIANT.

HURTIG.

Justement GUÉBRIANT. Mon Dieu, que

vous avez bonne mémoire! C'était, dis-je, à Volfenbutel; je me souviens bien de ce nom là, à Volfenbutel, lorsque ce Général français, après la mort de BANER, fit placer son corps en avant de l'armée française. Nos Généraux ne voulaient pas suivre les français; mais nous autres soldats, lorsque nous vîmes le corps de notre Feld-Maréchal, nous nous écriâmes: honte à celui qui ne suivra pas le corps de notre JEAN BANER, comme il l'a suivi pendant sa vie. Nous prîmes tous nos armes, et nos Généraux furent, ma foi, obligés d'en faire autant, et ce qu'il y eut de mieux, c'est que nous remportâmes la victoire. Je fus bien, il est vrai, mis ensuite à la grande garde, à cause de ma pétulance; mais l'ennemi avait été battu, et cela me consolait. Je me suis fait cultivateur sur mes vieux jours; mais j'ai toujours le cœur d'un soldat; et lorsque je revois mes anciens chefs, je brûle de la même ardeur que lorsque j'étais jeune.

HELMFELT.

J'ai aussi beaucoup de plaisir à revoir mes anciens camarades; oui, je me souviens fort bien de toi, mon ami; tu étais

un brave homme. J'ai servi avec toi dans le même escadron. Notre sort a depuis été différent. La fortune m'a favorisé, et ...

HURTIG.

La fortune, cela vous plaît à dire; ce n'était pas la fortune qui, en un jour, de simple cavalier vous fit capitaine. Je me le rappelle très bien; ce fut votre bravoure qui plut à notre chef TORSTENSON; il savait ce que vous valiez lui, et lorsque vous vintes lui annoncer l'approche de l'ennemi qui sans vous aurait fondu sur nous. Il vit bien ce que vous devendriez un jour, et ...

HELMFELT.

C'est fort bien, mon ami; mais que puis-je pour votre service?

HURTIG.

Oh, à présent je cultive cette terre. Je ne demande rien à la fortune; mon champ me suffit, ma fille fait toute ma joie, et je n'ai d'autre désir que celui de mettre le comble à son bonheur. Je veux la marier avec ce jeune garçon, et c'est pour obtenir le consentement de Mr. le Feld-Maréchal que nous venons comme à notre maître, lui présenter nos respects.

HELMFELT.

Si les jeunes gens s'aiment, mon consentement est facile à obtenir.

MARIE.

Oh, oui, Mr. le Feld-Maréchal; j'aime de tout mon cœur GUSTAVE SIMONSON; il m'aime aussi beaucoup. C'est mon papa qui fait la noce, et mon oncle a aussi donné son consentement, quoiqu'il aît coutume de répondre non à tout.

HURTIG.

Paix, petite fille; laisse-moi parler; pas tant de babil.

HELMFELT.

Laissez-la dire; son innocente gaieté me fait grand plaisir. *(À MARIE:)* Vous aimez donc beaucoup votre futur?

MARIE.

Comme mon père. Je n'ai rien de plus cher au monde que papa et GUSTAVE. J'aime bien aussi mon oncle; mais il est si rude, il querelle sur la moindre chose. La mère de GUSTAVE a beaucoup de bontés pour moi; mais elle est toujours si triste.

HELMFELT.

Mais si un homme riche et distingué vous demandait en mariage, que répondriez-

vous? si par exemple un Feld-Maréchal comme moi ...

MARIE.

Oh, je répondrais toujours non; et puis GUSTAVE est jeune; il peut bien un jour aussi parvenir à ce grade, et alors je serais Madame la Feld-Maréchale.

HURTIG.

Elle a raison. Ce garçon veut s'engager dans la cavalerie, et voilà la seconde prière que nous sommes venus vous faire. Il a tant entendu parler de la guerre et de vos exploits, qu'il veut tenter la fortune. Il est Suédois, il aspire à servir sa patrie. *(À GUSTAVE:)* Mais parle donc toi-même; tu as l'air si embarrassé; parle donc.

GUSTAVE.

Mon oncle vous a exprimé mon intention. C'est en m'entretenant de vous, Monsieur, de ses anciens chefs, du Feld-Maréchal TORSTENSON et de JEAN BANER, qu'il m'a inspiré l'envie de parcourir la même carrière. Quoique je sois encore bien jeune, je désire ardemment la gloire; et je crois en devenir plus cher à ma future, si je puis me montrer digne d'être Suédois.

J'ai dix-sept ans, et je regrette beaucoup de n'avoir pas encore porté les armes. Je ne voudrais pas me marier sans avoir revêtu l'uniforme. Je viens donc supplier Mr. le Feld-Maréchal de me prendre dans son régiment, et de me faire aujourd'hui prêter serment sur les drapeaux, afin que ce soir ma chère MARIE aît un soldat pour époux.

HELMFELT *(à* HURTIG).

Tu as raison, HURTIG, ton gendre est Suédois; je reconnais en lui l'ardeur guerrière de nos jeunes compatriotes. Voilà le fruit des victoires de GUSTAVE ADOLPHE et de la bravoure de CHARLES GUSTAVE, dont les succès ont encore ajouté à notre enthousiasme. *(À GUSTAVE:)* Mais mon enfant, tu ne connais pas les devoirs auxquels tu te soumets. Si près de t'unir à une fille aimable et sans doute aimée, comment peux-tu te déterminer à te séparer d'elle le lendemain de tes noces? Nous avons la paix, il est vrai; mais si la guerre allait se rallumer, il faudrait quitter tout ce que tu as de plus cher, tu laisserais donc ton père et ta mère sans appui? Abandonner ainsi ses bons parens pour courir après une brillante chimère, c'est une im-

prudence dont on peut avoir à se repentir toute sa vie. Vous êtes surpris, sans doute, que je vous détourne d'une carrière que j'ai parcourue avec quelque éclat; mais ici je ne suis pour vous qu'un bon maître. Je me rappelle le plaisir que je goûtais à vivre comme vous au sein de ma famille. Hélas, il s'est évanoui pour toujours . . . L'innocence de votre âge, vos généreux sentimens m'inspirent un vif intérêt, et je vous donne le conseil que je crois le meilleur pour votre bonheur futur.

GUSTAVE.

Vos représentations me touchent, et me pénètrent de respect pour vous, Mr. le Feld-Maréchal; mais votre exemple contredit vos conseils. Sans doute, je suis heureux en ce moment; je possède l'amitié de MARIE et celle de mes parens; mais ce n'est pas assez, je dois aussi m'en rendre digne. Je me crois né pour quelque chose de mieux que les travaux de la campagne. Si une longue paix me prive des occasions de me distinguer, ce ne sera pas ma faute; j'aurai fait tout ce qui était en moi, et je retournerai à la charrue. Ah, Mr. le Feld-Maréchal, ne me réfusez pas; laissez-moi

servir sous votre commandement. Je ne sais, mais votre présence, vos bontés font sur moi une impression que je n'ai jamais éprouvée.

HELMFELT.

J'ai peine, mon enfant, à définir ce que j'éprouve moi-même. Tes sentimens, tes discours me plaisent autant qu'ils m'étonnent. Tu as reçu, sans doute, une éducation bien supérieure à ton état apparent.

GUSTAVE.

Le peu que je suis, je le dois à ma mère, à ses soins, à ses sages leçons, et c'est elle aussi qui m'a appris à chérir l'honneur par dessus tout.

HELMFELT.

Et pour reconnaître ses soins, tu veux embrasser un état qui t'éloigne d'elle.

HURTIG.

Elle y consent; la paix nouvellement conclue, lui permet de conserver son fils encore quelque tems. *(Plus bas)* D'ailleurs, la mauvaise conduite de son mari est une tache qu'elle espère que son fils effacera.

GUSTAVE.

Mais mon oncle, vous aviez promis de ne pas parler de cela. Oui, Mr. le Feld-

Maréchal, je suis assez malheureux pour n'avoir jamais connu mon père. Avant ma naissance il avait quitté la maison paternelle. Ma mère regrette sa patrie, elle désire y rentrer avec honneur, et j'aspire à acquérir par ma conduite le moyen de la ramener à Stockholm sous son véritable nom.

HELMFELT *(vivement)*.

À Stockholm ... Quoi, vous êtes né à Stockholm? ... Quel est donc le véritable nom de votre mère?

MARIE.

Oh, mon oncle ne veut pas qu'on le sache. GUSTAVE l'ignore lui-même. Si je le savais moi, je vous le dirais.

HELMFELT.

Je respecte votre secret. *(À part)* Ils sont de Stockholm, obligés de changer de nom. Peut-être connaissent-ils mon père. Si je le nommais ... mais non, je ne ferais qu'éveiller l'attention et courir le risque de me trahir. *(À GUSTAVE:)* Mon enfant, je t'ai dit mon avis; mais si tu persistes dans ta résolution, si tes parens l'approuvent, je ne puis la contrarier. Oui, mes amis, le soldat qui défend volontairement son pays, et le laboureur qui l'enri-

chit par l'agriculture, ont des droits égaux à mon estime. GUSTAVE, tu es dès ce moment engagé au service de l'État, mais n'oublie jamais que le vrai soldat est aussi un bon citoyen; respecte ta mère, aime ta femme, et sois assuré que je prendrai toujours soin de toi. HURTIG, tu sais que notre usage est de donner de l'argent d'engagement; ce sera la dot de ta fille.

GUSTAVE *(vivement)*.

Non, Mr. le Feld-Maréchal; je m'engage volontairement au service de mon Roi; mais je ne me suis pas vendu; ma mère n'accepterait pas vos dons. Nous avons peu de besoins; voilà notre richesse.

MARIE.

Oui, GUSTAVE a raison. Gardez votre dot, Monsieur.

HURTIG.

Pardonnez, je vous supplie, la hardiesse de ce jeune homme; mais il n'a pas tort, sa mère est un peu fière, et puis ma fille recevoir sa dot d'un étranger? Vraiment, il n'en faudrait pas davantage pour rompre le mariage.

MARIE.

D'ailleurs, a-t-on besoin d'argent pour s'aimer?

HELMFELT.

Allons, je me rends. Votre générosité me touche jusqu'aux larmes. *(Dahlberg entre)* Dahlberg, conduis ce jeune homme à mon régiment; fais-le jurer sur les drapeaux. Je le nomme porte-étendard.

Marie *(saute de joie)*.

Porte-étendard! Ah, Monsieur, quel excès de bonté!

Hurtig.

Eh bien, contenez-vous donc, petite fille.

Gustave.

Ah, Mr. le Feld-Maréchal!

Helmfelt.

Si ta conduite répond à ta façon de penser, tu peux tout attendre de mon amitié. Adieu, mes amis, venez me voir après votre noce.

Marie.

Oui, sans doute, j'y viendrai. Ah, que ce Monsieur est affable et obligeant.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

HELMFELT *(seul)*.

Quelle émotion ce jeune homme m'a causé! Quelle différence entre ses généreux

sentimens et ma conduite à son âge! Il n'a plus de père, c'est pour effacer le souvenir de ses fautes qu'il sacrifie tout ... et moi ... moi ... j'avais aussi un père ... une épouse ... digne de toute ma tendresse. Je les ai abandonnés, et comment? ... si cette créature innocente que ma femme portait dans son sein, et que ma fuite a privé de son père ... si cet enfant a vu le jour, il serait du même âge que ce jeune homme ... Combien cette idée aggrave mes remords! Je me suis privé des plus douces jouissances de la nature ... inutiles regrets! ...

SCENE IX.

HELMFELT. DAHLBERG.

DAHLBERG.

J'ai rempli les ordres de Mr. le Feld-Maréchal. Le gendre de HURTIG jure à présent sur les drapeaux. J'ai pris des informations sur cette famille. La mère, quoiqu'elle soit encore dans l'âge de plaire, vit très retirée. La lecture, les soins de son ménage occupent tous ses loisirs. Elle paraît avoir été élevée dans l'aisance. Son beau-père est un homme loyal, mais un

peu bourru. Leurs facultés sont médiocres, mais ils ont une espèce de fierté qui pourrait être blessée du don que Mr. le Feld-Maréchal voudrait leur faire. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir.

HELMFELT.

Je ménagerai leur délicatesse ... Il me vient une idée ... Bon, à l'instant.

(Il ouvre une cassette, prend une boîte, y met des rouleaux d'or, et écrit un billet qu'il montre à DAHLBERG, mais sans le lire haut.)

Tâche de savoir le nom de la fille, et fais parvenir cette boîte au vieillard, comme si elle venait d'arriver par la poste de Stockholm.

(Il met le billet cacheté dans la boîte qu'il enveloppe de toile cirée, et après l'avoir ficelée et cachetée, il la remet à DAHLBERG.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS. UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il vient d'arriver d'Elseneur un courrier du Comte VRANGEL pour Mr. le Feld-Maréchal.

HELMFELT.

Je vais le recevoir. *(À DAHLBERG:)* Toi, mon ami, n'oublie pas le présent de noces. *(Il sort).*

DAHLBERG *(seul).*

N'est-il pas dommage qu'il soit si mélancolique? Un homme qui a un si bon cœur, qui fait tant de bien, devrait toujours être joyeux.

ACTE III.

(Même décoration qu'au premier Acte, excepté que le côté gauche est occupé par le camp qu'on y a posé.)

SCENE I.

JACQUES. MARGUERITE.

JACQUES *(sort de sa maison avec* MARGUERITE, *et lui parle; il est à à supposer que c'est la fin de leur conversation).*

Console-toi, ma fille; celui qui nous a donné assez de constance pour vivre loin de notre pays natal, ne retirera pas sa protection à une famille vertueuse, où il ne s'est trouvé qu'un coupable. Écarte ces tristes pensées, et ne t'occupe que du bonheur de ces jeunes gens. Les voilà qui reviennent.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. HURTIG. GUSTAVE *(en uniforme).* MARIE.

HURTIG.

Je vous les ramène tous deux, et vous présente Mr. le porte-étendard. Pour l'a-

mour

mour de moi, Mr. le Feld-Maréchal a bien voulu lui donner ce grade sur le champ. Eh bien, croiriez-vous à présent que HURTIG est un mal-adroit? Adieu, je vais voir si les lettres de Dannemarc sont arrivées. J'attends de l'argent qu'un fermier de Séland me doit; il viendrait à propos pour la noce, car nous en avons bien aussi obtenu l'agrément du Général. Adieu, je suis de retour à l'instant. *(Il sort.)*

SCENE III.

JACQUES. MARGUERITE. GUSTAVE. MARIE.

MARIE *(à* MARGUERITE *et à* JACQUES).

Ce soir je serai donc votre fille. Imaginez que Mr. le Feld-Maréchal disait qu'il ne voulait pas consentir à notre mariage, à moins d'être bien assuré que nous nous aimons. Oh, je l'en ai bien assuré; il a paru satisfait, il ne voulait pas non plus que GUSTAVE se fît soldat. Il a parlé de ma tante, et de lui-même, et de la guerre. Il disais tant de belles choses que je ne puis les répéter, et puis je ne m'en

souviens pas trop; mais c'était bien beau. Dis donc toi, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Oui, mon grand-papa, notre maître, mon nouveau chef, nous a témoigné des bontés auxquelles nous ne devions guères nous attendre. Il m'a tellement enchanté que je donnerais ma vie pour lui, et que je suis plus que jamais animé du désir d'acquérir de l'honneur. Quel exemple encourageant que le sien! Il a commencé comme je vais le faire, et sa fortune ne l'a pas enorgueilli.

JACQUES.

Eh bien, mes enfans, vous allez être unis; mais soyez vertueux, aimez-vous toujours bien, et vous n'aurez rien à envier à personne. L'amour de ces pauvres enfans me rajeunit. MARGUERITE, MARIE, GUSTAVE, votre union est touchante; qu'elle soit durable! GUSTAVE, respecte ta mère; MARGUERITE, un tel fils doit adoucir tes chagrins; et toi, MARIE, sur-tout de la fidélité, entends-tu? Aimez tous aussi un peu votre grand-papa, et comptez sur la bénédiction du ciel.

(Il les reçoit tous entre ses bras, comme



... qu'elle vous fasse reconnaître le fils coupable qui attend son arrêt à

pour les bénir. Ils s'inclinent tous, et disent ensemble:)

MARGUERITE, MARIE, GUSTAVE.

Mon père, mon oncle, mon grand-père, nos coeurs sont à vous pour la vie.

SCENE IV.

LES MÊMES. HURTIG.

HURTIG.

J'ai couru envain. Vraiment, il est plus facile de prêter son argent, que de le recouvrer. Point de lettres de Dannemarc; mais le Feld-Maréchal, si cela est nécessaire, saura bien me faire rendre justice. Tiens, ma fille, voilà une petite boîte arrivée de Stockholm avec la poste d'aujourd'hui — Elle est pour toi. Oh oui, elle est bien à ton adresse.

JACQUES *(lit).*

»À MARIE, fille d'ÉTIENNE.« — Oui, c'est à toi. Ouvrez; voyons ce que c'est.

MARIE *(ouvre le paquet).*

JACQUES *(continue).*

Mon Dieu, c'est de l'argent, voyez, voyez, mes enfans.

(Ils regardent tous dans la boîte.)

MARGUERITE.

Voyons, mon père, si je la connais.

JACQUES.

Vois, si tu peux deviner.

MARGUERITE (*jette les yeux sur la lettre, et fait un cri*).

Ciel, que vois-je? C'est de la main de mon époux — il vit! Où est-il? C'est lui qui a écrit cette lettre. C'est lui . . . Il pense encore à nous. Mais il sait qu'il a un fils, et il ne vient pas le voir — Ah, mon père!

(*Elle se jette dans les bras de* JACQUES.)

JACQUES.

Mais MARGUERITE, perds-tu ta raison? À quoi penses-tu?

MARGUERITE.

Dites tout ce qu'il vous plaira, mon père; mais souffrez que je le cherche; aidez-moi à le retrouver — Il vit; c'est lui qui a écrit cette lettre.

JACQUES.

Ne te laisse donc pas abuser par l'espoir et le désir de le retrouver. Appaise-toi donc, mais crois-moi, c'est peut-être

pour ton propre bonheur que tu ignores son sort. Qu'il reste perdu pour nous plutôt que de nous être rendu dans un état qui peut-être nous ferait rougir! . . . Cette main s'est déguisée, et le hazard lui aura donné quelque ressemblance avec celle de ton mari.

MARGUERITE.

Mais songez, mon père, qu'un rien suffit quelquefois pour remettre sur la trace ...

JACQUES *(durement)*.

Oh, je ne veux plus entendre parler de cela. Crois-tu que je n'aie pas des entrailles de père, et que je ne serais pas aussi charmé que toi de revoir l'enfant que j'ai perdu? Je te le répète, abandonne toutes ces vaines idées qui ne servent qu'à te tourmenter.

MARGUERITE *(pleure)*.

Ah, que je suis malheureuse!

HURTIG.

Prends pitié de son état, mon frère, et tâche plutôt de la consoler.

JACQUES.

Allons, ma fille, ne te chagrine pas; calme-toi. Nous irons à la poste, mon frère

et moi, nous informer d'où la lettre est venue.

MARGUERITE.

Je me repose sur vos bontés. *(À part)* Je vais cacher mes larmes. *(Elle rentre.)*

GUSTAVE *(à* MARIE).

Tu vois comme ma mère se chagrine. Viens, suivons-la.

MARIE.

Si nous pouvions la consoler. Cela me fait tant de peine de la voir pleurer ainsi, et encore le jour de notre noce. Viens, viens. *(Ils la suivent.)*

SCENE V.

JACQUES. HURTIG, *et peu après* UN SOLDAT *de cavalerie.*

JACQUES.

Oui, j'ai tort de la brusquer. Elle a un bon cœur, et elle aime plus mon fils qu'il ne le mérite ... Que dois-je penser de cette lettre? Si cet argent vient de lui, il est sans doute mal acquis; mais non, j'ai bien plutôt à craindre que, depuis longtems, il n'aît fini ses jours d'une manière honteuse.

HURTIG.

Qu'importe! L'argent en tout tems est bon à garder. Quant à votre fils, on peut toujours s'en informer. Cela ne coute rien, et puis, pourquoi désespérer de la jeunesse? Elle se corrige souvent plutôt qu'on ne croit — et ton fils . . .

JACQUES.

Chut, ne vois-tu pas ce caporal?

LE CAPORAL.

N'avez-vous pas vu notre jeune porte-étendard? Ses parens doivent demeurer dans ce village.

HURTIG.

C'est mon gendre; que lui voulez-vous?

LE CAPORAL.

J'apporte les ordres du camp.

HURTIG.

Attendez, il est là dedans; je vais l'appeler. *(Il va appeler GUSTAVE qui sort aussitôt de la maison; MARIE épie à la porte.)*

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. GUSTAVE, *et peu après* MARIE.

LE CAPORAL (tire GUSTAVE à part).

Le régiment a reçu ordre de se tenir

prêt ce soir pour marcher à Helsingborg, où il s'embarquera pour passer le Sund. La guerre va recommencer; Mr. le Feld-Maréchal ne veut pas retarder votre noce, et pour cela il vous permet de ne vous rendre au régiment qu'après demain; c'est le jour où il doit lui-même rejoindre l'armée.

GUSTAVE.

J'obéirai ponctuellement. *(Le caporal sort. À part)* Je vais donc te quitter, ma chère MARIE, et peut-être pour toujours.

HURTIG.

Eh bien, que t'a dit le caporal?

JACQUES.

Tu paraîs troublé.

GUSTAVE.

Je ne croyais pas sitôt me séparer d'une mère chérie, d'une épouse dont je viens d'obtenir la main. Cruel devoir! N'importe! Je le remplirai avec courage. La guerre se rallume, le régiment va marcher.

JACQUES.

Quoi? marcher! Le jour de tes noces! Cela est dur.

GUSTAVE.

On m'accorde deux jours de délai.

MARIE *(accourant)*.

L'ai-je bien entendu? GUSTAVE m'abandonne? Non, il n'en sera rien. Mon père, mon oncle, GUSTAVE, courons tous chez le Feld-Maréchal, et redemandons-lui GUSTAVE. Il ne voulait pas qu'il se fît soldat; il se rendra à nos instances; hâtons-nous.

GUSTAVE.

Tranquillise-toi, pour Dieu, modère-toi; tu ferais mourir ma mère de frayeur. Je ne puis, sans honte, me soustraire à mon devoir; et pourrais-tu aimer un homme déshonoré?

MARIE.

Tu m'as donné ta foi, et tu veux me quitter. Non, le Feld-Maréchal sera plus juste que toi; j'obtiendrai sans doute . . .

HURTIG.

Cela ne convient pas, ma fille. Veux-tu avilir ton mari?

JACQUES.

GUSTAVE a raison; il pense en brave homme. Je m'opposais à ce qu'il entrât au service; mais à présent, comme soldat, comme Suédois, il faut qu'il s'acquitte de ce qu'il doit à sa patrie.

GUSTAVE.

. Et puis nous sommes jeunes tous deux. Tu me suivras; nous ne nous séparerons pas; mais ne dis rien à ma mère.

HURTIG.

Fort bien: souviens-toi que tu es la fille de HURTIG, et que ton père est un vieux soldat.

GUSTAVE *(se plaçant entre* JACQUES *et* HURTIG*)*.

Sur-tout, que ma mère ignore tout ceci. Une plus longue absence pourrait éveiller ses soupçons. Rentrons auprès d'elle.

MARIE *(à part)*.

Je ne gagnerai rien à le contredire. Tout mon espoir est dans la compassion du Feld-Maréchal. Dissimulons en attendant mon projet.

GUSTAVE.

Viens MARIE; crois que l'honneur seul peut être plus puissant que toi sur mon cœur; et d'ailleurs, en quelque endroit du monde que nous soyons ensemble, ne serons-nous pas toujours heureux?

MARIE *(qu'ils emmènent)*.

Oui, partout, partout, le cœur de ta MARIE est à toi, à toi seul. Un désert avec toi sera pour lui sa patrie.

ACTE IV.

(Même décoration.)

SCENE I.

UN BAS-OFFICIER *et* QUELQUES SOLDATS.

LE BAS-OFFICIER.

Allons, mes enfans, liez ces gerbes, nettoyez vos cuirasses et vos armes. Le Feld-Maréchal va venir; que tout soit prêt; dans une heure nous levons le camp. Toi, caporal, veille à ce qu'aucun de nos gens n'aille au village, et sur-tout à ce qu'aucun de nos jeunes enseignes ne trouble la paix des ménages dans ce canton. On a donné des ordres sévères pour assurer le repos des habitans.

(Il retourne au camp; les soldats sont occupés à nettoyer leurs armures, d'autres à balayer le camp, tout en causant ensemble.)

PREMIER SOLDAT.

Nous allons donc avoir encore la guerre; qu'en dis-tu, camarade?

SECOND SOLDAT.

Ma foi, je pense que si HELMFELT nous conduit, l'ennemi sera battu.

PREMIER SOLDAT.

Pour moi je veux me battre en diable, et devenir caporal; alors je suis content. Mais tiens, regarde donc; voilà une femme qui sort de cette maison; elle ne me paraît pas mal au moins. J'ai envie d'aller faire connaissance avec elle.

SECOND SOLDAT.

Es-tu fou? Oublies-tu la défense qu'on nous a faite?

PREMIER SOLDAT.

C'est ma foi vrai; mais c'est bien le diable aussi que ...

SECOND SOLDAT.

Viens, retirons-nous; allons à notre devoir.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS *dans le fond.* MARGUERITE *sur l'avant-scène.*

MARGUERITE.

Personne autour de moi qui puisse m'entendre, qui puisse compatir aux faiblesses de ma sensibilité. Mon beau-père se rit de ces espérances par lesquelles je tiens

encore au bonheur. M'abuserais-je en effet? Voyons, comparons les écritures. *(Elle s'assied sur une pierre devant sa maison; elle tire les deux papiers de sa poche, et les compare.)* La voici cette première lettre où il me déclara son amour. Ah GRUNDEL, GRUNDEL, si j'eusse douté de ta constance, de tes promesses, je ne me serais pas abandonnée à un sentiment qui ne finira qu'avec moi, et dont tu t'es rendu indigne. *(Elle lit)* »Si les sermens d'un cœur épris »de ta beauté, te laissaient encore douter »d'une éternelle fidélité« . . . Je la lui ai jurée; c'est moi qui la lui garderai; mais lui . . . lui . . . *(Elle lit)* »Sois au moins »convaincue que celui qui t'a aimée une »fois, ne peut être heureux qu'en t'aimant »pour la vie.« Voilà les tendres expressions qui m'ont séduite, malheureuse! Mais bannissons ces douloureuses réflexions; voyons le billet d'aujourd'hui . . . Ah, puisset-il exister encore, mon cœur lui aura tout pardonné. *(Elle tire de sa poche le billet que MARIE a reçu au troisième Acte.)* Plus je compare ces écritures, plus j'y trouve de ressemblance. Ô Dieu, si tu avais été touché de mes larmes! . . .

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. MARIE.

MARIE *(sort de la maison, et en ferme la porte. A part).*

GUSTAVE et mon père parlent de la guerre, mon oncle les écoute, personne n'a remarqué que je suis sortie. Je n'ai pas un moment à perdre pour courir au château — Mais seule? Que pensera de moi Mr. le Feld-Maréchal? Eh bien, il pensera que j'aime GUSTAVE de tout mon cœur, et que je ne veux pas le perdre. Oui, cela est décidé. Il n'y a que moi qui puisse le redemander. Mr. le Feld-Maréchal me le rendra sûrement. Il ne voulait pas qu'il se fît soldat; il avait bien raison; hâtons-nous. *(Elle court au château.)*

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. GUSTAVE *(sortant précipitamment de la maison).*

GUSTAVE.

MARIE, MARIE, où cours-tu? Attends, je t'en prie. Je devine ton dessein; reviens, écoute ton GUSTAVE.

MARIE.

MARIE.

Non, laisse-moi aller. Je suis très pressée.

GUSTAVE *(se mettant à ses genoux).*

Arrête, ou vois-moi mourir à tes pieds. Écoute-moi, je t'en conjure par mon amour. Songe à ce que tu veux faire. Le Feld-Maréchal va croire que je suis un lâche, que je veux éviter le danger lorsqu'il se présente. Je suis soldat, la guerre se déclare, mon régiment marche; il faut que je le suive.

MARIE.

Tu veux m'abandonner, et tu dis m'aimer. Moi, je serai plus fidèle à mes sermens; j'attendrirai le Feld-Maréchal. C'est à lui seul que j'aurai recours.

GUSTAVE.

MARIE, tu m'es bien chère; mais mon honneur l'emporte sur tout. Non, tu n'iras pas, je te retiendrai.

MARIE *(se débattant échappe à* GUSTAVE).

Laisse-moi, laisse-moi.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. DEUX SOLDATS.

UN SOLDAT.

Camarade, ne vois-tu pas un soldat qui veut faire violence à cette jeune fille? Appelle le caporal.

LE SOLDAT de faction.

Caporal!

(Le caporal sort du camp avec quelques hommes, met la main sur GUSTAVE en disant:)

Ah, tu désobéis aux ordres. Suis-moi, aux arrêts; suis-moi chez le major.

GUSTAVE *(avec fierté).*

Ne vois-tu pas que je suis un enseigne?

LE CAPORAL.

Quand tu serais capitaine, tu iras aux arrêts.

MARIE.

GUSTAVE aux arrêts, ô Dieu!

GUSTAVE *(à part).*

Fâcheuse circonstance! N'importe; on me connaîtra; on me rendra justice. *(Haut)* Camarade, conduis-moi au camp; je te suis.

MARIE.

Ne l'emmenez pas. Au secours, au secours!

MARGUERITE.

Quels cris! ô ciel, mon fils! On l'entraîne; non, je ne souffrirai pas. Vous m'entraînerez plutôt avec lui.

MARIE.

Quel bonheur! voici le Feld-Maréchal.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. HELMFELT.

MARIE *(court au-devant de lui).*

Grâce, grâce, Mr le Feld-Maréchal; ils emmenent l'époux que vous m'avez donné; le permettez-vous?

HELMFELT.

Quelle violence faites-vous à ce jeune homme?

LE CAPORAL.

Il a agi contre les ordres. Je le conduis aux arrêts. Il insultait cette jeune fille.

HELMFELT.

Laissez-le, sa main lui est promise. Laissez-le, je vous l'ordonne.

(Ils laissent GUSTAVE*, et retournent au camp.)*

MARGUERITE *(se jetant aux pieds de* HELMFELT*).*

Ah, Mr. le Feld-Maréchal! C'est mon fils unique; rendez-le moi, je vous en con-

jure au nom de votre épouse, de vos enfans.

HELMFELT.

Qu'entends-je? Quelle voix a pénétré mon cœur?

GUSTAVE.

Non, Mr. le Feld-Maréchal, ne croyez pas que je veuille abandonner les drapeaux, lorsque la guerre se déclare. J'aime ma mère, j'adore celle qui va être ma femme; mais mon devoir . . .

HELMFELT *(à* GUSTAVE).

Tu as le cœur vraiment suédois, mon ami; mais il n'est pas encore certain que la guerre recommence. Tu peux célébrer tes noces en paix. *(À* MARGUERITE:*)* Mais relevez-vous, Madame; vous conserverez votre fils. Relevez-vous donc, je vous en conjure.

MARGUERITE *(se relève, mais à peine a-t elle vu* HELMFELT *en face, qu'elle jette un cri, et tombe évanouie).*

Ciel, est-ce lui que je revois?

HELMFELT.

Elle est évanouie. La douleur et la joie ont à la fois saisi ses sens; demeurez

auprès d'elle. Je vais chercher du secours. *(Aux Soldats:)* Mes amis, approchez, et reportez-la chez elle. *(À un autre soldat:)* Et toi, fais venir au plutôt le chirurgien du régiment.

SCENE VII.

HELMFELT *(seul)*.

Ce jeune homme est destiné, sans doute, à de grandes choses, et sa mère ... Quelle sensibilité, quelle voix touchante! J'ai cru entendre ... vains rapports ... souvenirs flatteurs, mais déchirans ... Allons, il est tems. *(Il va au camp.)*

SCENE VIII.

HELMFELT. DAHLBERG.

DAHLBERG.

Un courrier du Roi vient d'apporter cette lettre.

HELMFELT.

Elle annonce la paix ou la guerre. *(Il lit bas.)* Nos craintes n'étaient pas fondées, la paix est assurée; les deux Monarques doivent la ratifier eux-mêmes demain au château de Fredriksborg; et dès demain je rejoins le Roi. Toi, tandis que

je répondrai à cette lettre, va rétablir le calme dans cette honnête famille. J'ai été la cause innocente de ses chagrins, je veux partager sa joie. Invite-les à venir faire chez moi le repas de noce. J'ai un secret pressentiment qu'ils pourront me donner des éclaircissemens sur ce que j'ai cherché à découvrir depuis si long-tems.

SCENE IX.

DAHLBERG *(seul).*

Voilà donc la paix conclue. Il faut bien s'en contenter. C'est heureux pour l'humanité; mais moi qui ne suis que lieutenant-colonel, j'aurais pu espérer . . . N'importe . . . Abandonnons-nous à la fortune.

SCENE X.

DAHLBERG. UN BAS-OFFICIER.

LE BAS-OFFICIER.

Une de ces paysannes qui étaient avec ce jeune porte-étendard, a perdu ce tablier. J'ignore leur demeure. Mon lieutenant-colonel les connaitrait-il? *(En montrant le tablier, un papier tombe de la poche.)*

DAHLBERG *(le ramasse, l'ouvre, et dit:)*

Elle demeure dans cette maison, tu

peux le remettre au jeune homme; il appartient, sans doute, à sa fiancée.

(Le bas-officier va frapper à la porte de la maison, GUSTAVE *sort et reçoit le tablier, le bas-officier retourne au camp. Pendant ce tems,* DAHLBERG *a lu le papier.)*

C'est l'écriture du Feld-Maréchal! Ce sera le billet qui accompagnait le présent de noce. *(Il lit)* Non, ma foi, c'est un billet doux. Ah, ah, il en écrit encore; mais est-il bien de lui? ... Les expressions en sont tendres; une fidélité éternelle ... son bonheur ... un amour constant ... Oui, c'est bien là le style ... Il n'a rien oublié. Ah, je ne m'étonne plus qu'il soit si rêveur ... Je me doutais bien qu'il y avait de l'amour sur jeu ... Que faire de ce papier? Il faut le rendre ... mais à qui? Il y a deux jolies femmes là dedans; si j'allais me tromper et découvrir tout le mistère ... Non, il vaut mieux que je le dise franchement au Feld-Maréchal, et que je lui rende son épitre ... Allons d'abord remplir ses ordres. Si je ne me trompe, la soirée sera gaie, et dissipera sa mélancolie.

ACTE V.

(Le Théâtre représente la grande salle du château de HELMFELT; *des drapeaux, des timbales et des trophées y sont suspendus.)*

SCENE I.

HELMFELT *(seul).*

De combien de vicissitudes le cours de ma vie n'est-il pas rempli? Quelle alternative de succès et de malheurs, de gloire et de honte! ... Si mon père pouvait être témoin de la douleur de son coupable fils, sa pitié l'emporterait sur son ressentiment; mais s'il voyait ces gages de ma bravoure, ces armes enlevées aux ennemis de l'État, honorables témoignages de mes exploits; l'éclat que mes victoires font réjaillir sur son nom, le désarmerait peut-être! Ah! ... cette pensée ajoute encore à mon supplice ... Affreuse situation! Ne pouvoir jamais obtenir le pardon dont on se sent digne ... Cependant, en me rappelant ce qu'on m'a dit de cette famille suédoise, du père surtout, la voix de cette mère, sa touchante douleur ... une ressemblance ... tout renouvelle en moi une blessure qui ne se guérira jamais ... Peut-être ... mais je me

laisse abuser par quelques rapports fortuits. Sur des indices aussi vagues, irai-je courir le risque d'une révélation prématurée.

SCENE II.

HELMFELT. DAHLBERG.

DAHLBERG.

Vos ordres sont remplis; vous auriez été attendri de la joie que la certitude de la paix a répandue dans toute cette famille. Le jeune homme, sur-tout, est enchanté que tout se concilie; il se console de n'être pas obligé de quitter sa femme le lendemain de ses noces. Ils auront l'honneur de se rendre à l'invitation de Mr. le Feld-Maréchal. Néanmoins, le vieillard toujours un peu revêche, réfusait d'abord d'y répondre; mais les jeunes gens l'en ont tant prié qu'il s'est enfin rendu. *(D'un ton railleur en regardant HELMFELT)* Je ne sais, mais il semble n'être pas sans inquiétude pour la bru future. Hem — a-t-il tort?

HELMFELT.

Bon; qu'a-t-il à craindre de moi? Suédois comme lui, et qui ...

DAHLBERG.

Mais ... c'est votre extrême générosité qu'il suspecte peut-être. Conduire deux jo-

lies villageoises chez le seigneur du lieu, savez-vous que c'est un peu dangereux?

HELMFELT.

C'est aussi comme seigneur du lieu que je prends intérêt à leur sort; je le leur témoigne; qu'y a-t-il de suspect à cela?

DAHLBERG.

Je comprends. Vous connaissez ce droit qui subsiste dans quelques provinces de France. Hem, vous m'entendez ... un pareil usage ne s'adapte pas trop à nos mœurs. Nous ne consentirions pas facilement à de semblables prérogatives. Seriez-vous tenté de les introduire dans vos terres? Au reste, je ne vous trahirai point. Voilà votre billet doux. La beauté qui a fait votre conquête, ne doit pas être cruelle, à en juger par le soin qu'elle prend de conserver vos lettres.

HELMFELT *(souriant)*.

Que parles-tu de conquête, mon cher DAHLBERG? Ah! l'âge de la frivolité est passé pour moi. Je n'ai que trop payé avec toi un tribut aux moeurs de notre état; il est tems de réfléchir, et tu ne me parais pas encore disposé à le faire.

DAHLBERG.

Vous traitez donc sérieusement cette amourette ci; mais mon Feld-Maréchal, permettez que pour la première fois je me refuse à vous croire. La jeune personne est vraiment jolie; mais elle garde mal vos lettres. Ce n'est pas ma faute, si j'en ai vu plus que vous n'auriez voulu; mais tenez, je vous rends fidèlement celle que j'ai trouvée.

HELMFELT.

Quelle folie! je n'en ai pas écrit.

DAHLBERG.

Lisez pourtant; je reconnais bien votre main. Vous écrivez avec plus de soin vos billets doux que vos ordres. Lisez, lisez; n'est-ce pas votre écriture?

HELMFELT.

Oui, c'est la mienne; voyons. *(Il lit)* Ciel, ciel! c'est la première lettre que j'ai écrite à ma femme.

DAHLBERG.

Votre femme! seriez-vous marié?

HELMFELT.

Il n'est plus tems de le cacher. Je l'ai retrouvée. Où est-elle? où est-elle? Que

j'obtienne à ses pieds mon pardon! Où est-elle? Et mon père — mon père! ... Ah! vit-il encore? Dis-moi ... La joie, l'étonnement, tant de sentimens assiégent à la fois mon cœur que je ne me possède plus. Mon ami, secours-moi, rends-moi le plus heureux ou le plus infortuné des hommes.

DAHLBERG.

Tâchez de contenir une si vive émotion. L'état où je vous vois, m'inspire la plus juste crainte que j'aie éprouvée de ma vie.

HELMFELT.

Où as-tu trouvé cette lettre?

DAHLBERG.

C'est la mère ou la fiancée de GUSTAVE qui l'a laissée tomber de sa poche.

HELMFELT.

Eh bien, connais-moi donc, puisque je ne puis plus me cacher. J'ai offensé mon père, j'ai abandonné ma femme; longtems je les ai vainement cherchés; aujourd'hui je les retrouve. Je suis ce coupable SIMON GRUNDEL dont les déréglemens ne sont que trop connus.

DAHLBERG.

Vous SIMON GRUNDEL!

HELMFELT.

Oui, lui dont le nom est détesté, méprisé en Suède, qu'on y cite comme le modèle de tous les désordres, comme un exemple éclatant des malheurs, des châtimens que le libertinage entraîne: c'est lui que tu as connu comme un brave soldat, que tu as aimé comme un honnête homme, que tu as admiré comme un héros: c'est lui enfin qui dans la plus brillante fortune n'a éprouvé que des remords. Juge à présent si je devais dissimuler mes maux et la cause de ma tristesse.

DAHLBERG.

Il suffit d'être homme pour commettre des fautes; mais pour s'en repentir, il faut être vertueux.

HELMFELT.

Il est trop tard de se repentir lorsqu'on ne peut plus espérer de pardon.

DAHLBERG.

Mais tout peut être encore pardonné. Rassurez-vous, et gardez-vous, sur-tout, qu'une vaine espérance ne vous fasse découvrir ce que vous craigniez de confier même à votre ami. *(On entend la marche de la noce.)* Voilà la noce qui approche;

rentrons chez vous; je ne veux pas que l'on vous voye dans cet état.

HELMFELT.

Non, mon ami, je ne puis résister à des émotions si violentes. Quelle accablante incertitude! Empêche que la noce n'entre ici. Envoye-moi seulement celui que je crois être mon père: mon cœur me découvrira bientôt la vérité. Va demander sans déguisement la maison de JACQUES GRUNDEL, empêche, sur-tout, mon épouse, car je ne crois plus m'abuser d'un faux espoir, empêche-la de venir avant que j'aie obtenu ma grâce de mon père, ou que j'aie reçu de lui l'arrêt de ma mort.

SCENE III.

HELMFELT *(seul)*.

Ô Dieu! témoin du supplice que mon cœur a subi depuis dix-sept ans; toi qui as conduit mon bras au milieu des périls de la guerre, qui as conservé ma coupable vie; ma confiance est en toi seul. Oui, oui, j'espère trouver enfin le terme de mes maux et le pardon de ceux que j'ai causés.

SCENE IV.

JACQUES. HELMFELT.

HELMFELT *(en l'appercevant se retire à l'écart).*

Oui, c'est lui, c'est mon père; mes yeux, mon cœur ne me trompent point. Ses cheveux blanchis, moins par les ans que par les chagrins, me font sentir encore plus douloureusement mon crime. Mon sang se glace, je ne me connais plus ... HELMFELT, c'est à présent qu'il faut rappeler toute ta force. Le bonheur de ta vie dépend de ce moment.

JACQUES.

On m'a dit que Mr. le Feld-Maréchal désirait s'informer de ma famille.

HELMFELT *(d'une voix entrecoupée).*

Je ne sais pas si je suis connu de vous ... si je suis tout-à-fait effacé de votre mémoire ... Vous ne vous rappelez pas m'avoir vu ... un fils ... le souvenir d'un malheureux fils ...

JACQUES.

Qu'entends-je? SIMON GRUNDEL vous est connu; ah, si vous savez de quoi il

est coupable, pourquoi dans un jour destiné à la joie rappeler ce souvenir à un malheureux père?

HELMFELT.

Votre haine n'est donc pas encore éteinte; le tems, le repentir n'ont donc pu vous faire oublier les funestes égaremens de sa jeunesse.

JACQUES.

Et où sont les preuves de ce repentir? S'il vous l'a témoigné, il vous a donc aussi avoué sa faute. Est-ce par repentir qu'il a abandonné son père, son épouse, et qu'il m'a privé de l'appui de ma vieillesse?

HELMFELT.

Ô Dieu!

JACQUES.

Vous compatissez à son sort; oui, il doit être affreux. Laissez-moi l'ignorer à jamais.

HELMFELT.

Rien ne pourra donc vous fléchir? Ni le chagrin qui le dévore, ni ses larmes, ni son respect ne peuvent expier sa fuite, et le cri de la nature ne retentira point dans votre cœur.

JACQUES.

JACQUES.

Mais s'il vit, s'il se repent, pourquoi ne vient-il pas chercher lui-même son pardon? Peut-il douter du cœur d'un père?

HELMFELT.

Juste châtiment du coupable. Le repentir le plus sincère ne lui laisse pas même l'espoir du pardon.

JACQUES.

Vous avez connu mon fils, je le vois; il est de votre âge. Ah! vit-il encore?

HELMFELT.

Oui, il vit, mais dévoré par le regret de vous avoir offensé, désespéré d'avoir mérité sans retour votre courroux. Le ciel semble ne l'avoir favorisé de tout l'éclat de la fortune, que pour lui faire sentir davantage l'énormité de sa faute.

JACQUES.

Qu'entends-je? Il est devenu un honnête homme; il se repent. Faites-le venir; où est-il?

HELMFELT.

À vos genoux.

JACQUES.

Vous, mon fils!

HELMFELT.

Oui, je le suis. Voilà ce fils qui a rempli vos jours de douleur, qui a oublié ce qu'il devait à Dieu, à vous, à son épouse, et à lui-même; qui a trahi en un jour, son père, sa femme, et son propre honneur, et qui pourtant ne cessa jamais de vous aimer. Voilà cette chaine d'or . . . qu'elle vous fasse reconnaître le fils coupable qui attend son arrêt à vos pieds. Que dois-je lire dans ces regards incertains? Est-ce encore du courroux? est-ce la haine?...

JACQUES *(après avoir hésité quelque tems)*.

Non, c'est la tendresse et ton pardon.

HELMFELT.

Mon père!

JACQUES.

Viens dans mes bras; ton repentir te rend un père, une épouse et un fils, tous trois dignes de ta tendresse, et te fait recouvrer tes droits sur leurs cœurs. *(Il va appeler MARGUERITE qui entre aussitôt.)* Viens, ma fille, viens partager ma joie.

MARGUERITE.

Mon époux!

JACQUES.

Oui, voilà le fils que j'ai rejeté, mais que j'ai toujours aimé. Tu retrouves l'époux que tu as tant regretté; c'est un héros, un fils sensible; il sera, sans doute, fidèle et tendre époux. Celui qui se repent sincèrement, est plus loin du crime que celui qui ne l'a jamais commis.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. GUSTAVE. MARIE.

HELMFELT (*à* MARGUERITE).

Combien j'ai été coupable envers toi! les plus vifs regrets pourront-ils jamais réparer ...

MARGUERITE.

Mon ami, je te revois, tu m'aimes; tout est oublié; le passé disparaît comme un songe.

MARIE.

Oh, vous êtes aussi mon père; je vous aimerai comme votre fille.

HELMFELT.

Mon fils, ma fille, mon père, MARGUERITE! Ô ciel! tu es appaisé. Voilà les plus heureux instans de ma vie.

JACQUES.

Mes enfans, je ne formais des vœux que pour nous voir enfin réunis. Je ne

puis espérer de jouir long-tems de ce bonheur; mais le vôtre, ne l'oubliez pas, sera la récompense de votre tendresse mutuelle.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. DAHLBERG. HURTIG.

DAHLBERG.

Les officiers de votre régiment, instruits de l'heureux événement qui met le comble à votre bonheur, demandent à partager avec vous la joie qu'il leur inspire.

HURTIG.

Et nos soldats demandent aussi à célébrer un si heureux jour, car ils vous aiment tous. Quel bonheur pour toi, mon cher GUSTAVE, de retrouver un père; pour moi, mon ambition est satisfaite, car dans un héros je retrouve mon neveu.

HELMFELT *(à* GUSTAVE*)*.

Mon fils, tu as rougi dix-sept ans du nom de ton père. Tu le retrouves entouré des dons de la fortune et de l'éclat d'un haut rang. Reçois le changement que ton sort éprouve, avec la même constance que tu en as supporté l'obscurité, et souviens-toi que sans la paix de la conscience, les richesses et la gloire ne sont qu'un importun fardeau.

LE JALOUX
NAPOLITAIN.

DRAME

EN TROIS ACTES.

Représenté à Stockholm, sur le Théâtre du Roi, au mois de Décembre 1789.

ACTEURS.

Don Diègo, Duc de Casano, Chevalier de la toison d'or, Lieutenant général et Ministre d'État de l'Empereur et Roi de Naples.

Donna Elvire, épouse du Duc de Casano.

Don Fernand, Comte de Belmire, neveu du Duc de Casano; hermite, sous le nom de Théotime.

Alonzo, fils du Duc de Casano et de Donna Elvire; enfant de 10 ans.

Don Carlos, Capitaine de la garde Napolitaine.

Fabio, Intendant du Duc de Casano.

Un Inconnu.

Gardes.

Domestiques du Duc de Casano.

La Scène est, au premier Acte, dans un hermitage peu distant d'un ancien château appartenant au Duc de Casano, à quelques lieues de Naples: aux Actes suivans, dans le château même.

L'événement qui fait le sujet de ce drame, s'est passé sous le règne de l'Empereur CHARLES *V en 1530. Il est rapporté par M:e de* GENLIS *dans ses lettres sur l'éducation.*

LE JALOUX NAPOLITAIN.

ACTE I.

SCENE I.

(L'avant-scène représente, du côté gauche des spectateurs, la cellule d'un hermite, au fond de laquelle il y a une porte qui conduit dans l'intérieur de l'hermitage. Un prie-dieu, au-dessus une grande croix de bois noir, une lampe suspendue à la voûte, sur le prie-dieu une tête de mort et un sablier; deux chaises de paille, une table de bois simple sur laquelle il y a quelques livres et du papier, composent tout l'ameublement de cette cellule. Du côté droit, le théâtre représente une épaisse forêt; en avant, elle forme une voûte. Dans le fond, on voit la route, et dans le lointain, une haute montagne sur laquelle est situé un ancien château gothique.

La musique de l'ouverture doit imiter le commencement d'un orage. À la levée de la toile, le tonnerre gronde. Il augmente. La forêt est obscure. Des

éclairs répandent seulement une lueur passagère sur cette partie du théâtre. On entend un grand éclat de tonnerre auquel succède la pluie. L'orage s'appaise, la musique cesse, THÉOTIME sort de l'intérieur de l'hermitage, la pluie continue, et l'obscurité ne se dissipe que peu à peu jusqu'à ce que le jour reparaisse au signe convenu à la scène.)

THÉOTIME *(seul).*

Ni le silence de cette solitude, ni les vœux que j'adresse au ciel, ni la prière, ne peuvent calmer le trouble de mon cœur. ... Ô Dieu! ... en renonçant au monde pour me consacrer à ton culte, je crus trouver un adoucissement à mes maux; prends pitié des tourmens de mon ame; éteins en elle et le feu qui la consume, et le souvenir d'un malheureux amour. Rends à mes sens éperdus la force de ne consacrer qu'à toi seul toutes les facultés de mon être ... En présence des signes de la mort, au pied de l'autel même que je t'ai dressé, je ne fais retentir cette sombre voûte que du nom d'ELVIRE ... ELVIRE! ... pardonne, ô Dieu puissant! ... du fond de la tombe où elle repose, elle ex-

erce encore sur moi tout l'empire auquel sa beauté et un flatteur espoir me soumirent . . . Si tu ne peux arracher l'image d'ELVIRE de ce faible cœur, souffre au moins qu'elle le partage avec toi . . . Insensé! où t'égare ta coupable erreur? Tu n'es plus BELMIRE . . . tu es mort au monde . . . voué à la solitude, à l'exercice des vertus, consacré au culte de l'Éternel; sois fidèle à tes sermens, et cesse d'outrager la Divinité par tes murmures.

SCENE II.

THÉOTIME. UN INCONNU.

L'INCONNU.

Pardonnez, si dans l'obscurité de la nuit, je viens troubler le repos qui lui est destiné, interrompre son silence et vos méditations.

THÉOTIME.

Ma solitude et mon cœur sont également ouverts à celui qui y cherche un azile, mes conseils ou mes secours. Le culte le plus agréable à l'Être suprême est d'être utile à ses semblables.

L'INCONNU.

Votre piété vous concilie la confiance et le respect de ce canton. Vous allez en

recevoir la preuve ... un secret de la plus grande importance ... *(Il regarde si personne ne peut les entendre.)*

THÉOTIME.

Parlez, Monsieur, nous sommes seuls.

L'INCONNU.

Un vieillard, habitant un château peu éloigné d'ici, et qui touche à sa dernière heure, accablé de remords et pénétré du plus sincère repentir, m'a chargé de vous rendre cette lettre: recevez-la, et promettez de la remettre à sa destination.

THÉOTIME.

Que vois-je? ... elle est adressée à l'Empereur.

L'INCONNU.

Jugez par là de quel intérêt ...

THÉOTIME.

Comment pourrais-je pénétrer à la cour ... mon état ... cet habit ...

L'INCONNU.

Qui donc pourra y pénétrer, si la vertu et un saint ministère ne trouvent pas accès auprès des Souverains? L'Empereur est trop judicieux pour ne pas accueillir un homme de votre sagesse et de

votre mérite, de préférence à celui qui n'est décoré que du vain éclat de la vanité. Cette lettre contient le dernier aveu d'un mourant; la vie d'une autre personne en dépend; je n'en sais pas davantage.

THÉOTIME.

Il me suffit . . . mais qui a écrit cette lettre? . . . qui dois-je instruire? . . .

L'INCONNU.

Pour vos semblables, moins l'objet d'une bonne action est connu, plus le mérite en est grand, et c'est moins encore la récompense qui les y détermine.

THÉOTIME.

J'estime de si nobles sentimens . . . demain cette lettre sera remise à l'Empereur.

L'INCONNU.

Encore une observation très essentielle; elle ne doit pas tomber entre les mains du Duc de CASANO.

THÉOTIME.

Vos intentions seront suivies. *(L'Inconnu se retire.)* Dieu! CASANO . . . mon oncle . . . la cause de mes malheurs . . . l'objet inconnu de ma haine! . . . Quel est ce mistère? . . . je brûle de découvrir . . .

Faible Théotime! oublies-tu qui tu es à présent? ... ton état, ton devoir; ah, plutôt oublie à jamais ta première existence. *(Il rentre.)*

SCENE III.

DIÉGO. FABIO. ALONZO.

(On voit au travers des arbres, Diégo qui vient à pas précipités; il est suivi de Fabio qui porte sur ses bras le jeune Alonzo.)

FABIO.

Quel funeste accident! ... si près de votre château ... nous avons manqué être écrasés par cette terrible chute.

DIÉGO.

Dis plutôt, quel bonheur d'avoir échappé à la mort, en versant du haut de ce précipice en pleine nuit. Es-tu bien sûr que mon fils n'est pas blessé?

FABIO.

Oui, Monsieur; mais il est épuisé de fatigue; il y succombera si vous ne permettez que nous demandions un abri dans cette cabane où nous avons apperçu de la lumière.

DIÉGO.

Tu sais, FABIO, qu'il est de la plus pressante nécessité que je me rende promptement au château. La mort de l'homme à qui j'avais confié mes plus chers intérêts et mes affaires les plus secrettes, doit hâter mon retour. Le moindre retard peut tout découvrir et m'exposer aux plus grands malheurs. Je crains d'être reconnu dans ce canton . . . va dans cette cabane demander un abri contre l'orage pour mon fils et toi; pour moi, je passerai la nuit dans ce bois, sous quelque arbre. Garde-toi sur-tout, de dire que tu appartiens au Duc de CASANO.

FABIO.

Qui pourrait vous reconnaître? Mais pourquoi voulez-vous rester exposé à l'orage?

DIÉGO.

Obéis; va, abandonne-moi à mon sort; prends seulement soin de mon fils. *(FABIO va frapper à la porte de l'hermitage.)* Que son état est digne d'envie! Que n'ai-je, avec un cœur aussi pur que le sien, d'autres orages à essuyer que ceux des élémens, d'autres coups à redouter que ceux de la foudre. *(Il se retire dans le bois.)*

SCENE IV.

THÉOTIME *(sort).* FABIO *portant* ALONZO.

FABIO.

Qui que vous soyez qui habitez cette retraite, ayez pitié d'un voyageur qui dans l'obscurité de la nuit, précipité du haut de ces collines escarpées, vient solliciter un abri contre l'orage, moins pour lui-même, que pour ce faible enfant épuisé de fatigue.

THÉOTIME.

C'est pour jouir quelquefois du plaisir que vous m'offrez en ce moment que j'ai fixé ma demeure près de la route. Le sentiment de mes maux n'est adouci que par le bonheur de secourir mes semblables. Entrez; vous trouverez la paix et la frugalité; voilà tous mes biens; je vous les offre.

FABIO.

Qu'entends-je? Vous êtes l'hermite THÉOTIME. C'est donc à cet homme dont le nom est si justement respecté, que je devrai la reconnaissance d'un tel service .... Recevez cet enfant; son repos m'est plus cher que le mien.

THÉOTIME.

THÉOTIME.

Je reconnais le cœur d'un père. *(Il regarde ALONZO avec attention.)* Mais quelle ressemblance! Ô ciel! quel est cet enfant? qui êtes-vous? . . . ses parens vivent-ils? . . . sa mère . . .

FABIO *(avec embarras).*

Ses parens vivent; mais ignorés du monde . . . la médiocrité de leur état ne peut fixer son attention. *(À part)* Ciel! aurait-il reconnu le fils de CASANO?

THÉOTIME *(en prenant l'enfant. A part).*

Quelle ressemblance! . . . Est-ce un ange que le ciel m'envoie pour calmer ma douleur? . . . ou pour renouveller les plaies de mon ame . . .

FABIO *(à part).*

D'où vient sa surprise à la vue de cet enfant? *(À l'hermite:)* Je ne dois pas vous cacher que l'on me nomme FABIO.

THÉOTIME.

Pardonnez à ma curiosité, à mon trouble. Les traits de cet enfant me rappellent ceux d'une personne qui n'est plus,

et qui a beaucoup influé sur les événemens de ma vie.

FABIO (*à part*).

Ma crainte était vaine. Il ne connait pas le fils de CASANO.

(L'orage continue, le tonnerre brise un arbre dans la forét.)

THÉOTIME.

L'orage redouble; venez dans l'azile que je vous destine. *(Ils rentrent.)*

SCENE V.

DIÉGO (*sortant de la forét*).

Ils vont goûter le repos ... le sommeil va fermer leurs paupières; le remords ne trouble pas leur ame; et toi, CASANO ... malheureux CASANO ... qui pourra calmer les funestes passions qui te dévorent? La mort ... oui, la mort seule. — Ils reposent. — Les animaux de cette forêt reposent. — Dans le combat que les élémens se livrent, le ciel et la terre me semblent calmes en comparaison du bouleversement de mon ame. Amour! jalousie! vengeance! quand cesserez-vous de vous disputer le cœur du

malheureux CASANO? ... infidèle épouse! tu n'es pas libre, quoique la mort t'ait délivré de ton gardien. C'est moi qui le serai désormais ... ma présence redoublera ton supplice. Huit ans que tu as passés dans ces voûtes souterraines, n'ont point encore assouvi ma vengeance; et ce sécret que ton perfide cœur a refusé à mes prières, à mes larmes, à mon désespoir; il faut enfin que je le sache, ou que demain il soit à jamais enseveli avec nous dans la tombe.

SCENE VI.

FABIO. DIÉGO.

FABIO.

Entrez dans cette cabane, Monsieur. C'est un hermite qui l'habite; c'est THÉOTIME, cet homme que sa sagesse fait généralement respecter; sa réputation vous est connue, vous n'avez rien à risquer en vous confiant à lui.

DIÉGO.

Son nom m'est connu; je suivrai ton conseil. *(Ils entrent dans l'hermitage. DIÉGO sur le devant, FABIO dans l'intérieur.)* Où es-tu, CASANO? Le silence religieux de cette retraite est-il fait pour ton cœur?

SCENE VII.

THÉOTIME. DIÉGO.

DIÉGO.

J'apprends avec plaisir que c'est le sage THÉOTIME, si justement respecté, qui m'offre un asile.

THÉOTIME.

Je n'ai rien fait pour mériter l'attention des hommes; je ferais tout pour en être oublié, sans l'espoir de leur être quelquefois utile.

DIÉGO.

Je pense comme vous . . . il faut les servir . . . et les mépriser. Le calme, le bonheur que vous obtenez de la sagesse et de la vertu . . .

THÉOTIME.

Je ne mérite point ces louanges. Ma sagesse consiste à savoir combien j'en suis éloigné: ma vertu à reconnaître combien il en est de plus vertueux que moi, mon bonheur dans l'éloignement du monde, et dans l'oubli de mes malheurs.

DIÉGO.

Homme respectable! vos discours, votre aspect, tout m'inspire pour vous une

confiance, une estime que je ne puis exprimer, et que je n'ai éprouvée encore pour personne. Vous voyez en moi un malheureux en proie à des tourmens affreux; tout en respectant vos principes, je ne me sens pas la force de les suivre.

THÉOTIME.

Vos regards m'ont, au premier abord, décelé le chagrin qui vous consume... Je ne veux pas en pénétrer la cause; mais autrefois mes peines furent soulagées en les versant dans le sein d'un ami.

DIÉGO.

Une obscurité éternelle doit à jamais couvrir ma destinée. Mon honneur, mon existence l'exigent.

THÉOTIME.

Vous savez jusqu'où vous pouvez m'accorder votre confiance. Je n'ai pas le droit d'y prétendre, sans vous avoir donné des preuves de la mienne. Apprenez donc que dans cette solitude dont vous enviez le calme, il existe un cœur en proie aux passions les plus impétueuses; déchiré sans cesse par le souvenir de ce qu'il a perdu, et qui résiste même à l'empire de la sagesse dont on l'honore.

DIÉGO *(avec douleur)*.

Vous avez donc connu l'amour?

THÉOTIME.

Il est la cause de tous mes maux.

DIÉGO.

Connûtes-vous la jalousie?

THÉOTIME.

Assuré du cœur de celle que j'aimais, mais séparé d'elle, l'amour n'eut pas le tems de m'abreuver de toute son amertume.

DIÉGO.

Vous n'éprouvâtes donc que la moitié de ses tourmens; c'est la jalousie qui en est le funeste poison.

THÉOTIME.

Il ne peut égaler les remords d'un coupable dont l'égarement causa la ruine de sa famille, entraîna son père au tombeau, y précipita son amante, lui fit lever son bras armé par le crime contre son propre parent, et le précipita enfin dans un abîme de maux et de désespoir que ne peuvent calmer ni les larmes qu'il verse au pied de cet autel, ni l'image de la mort sans cesse présente à ses yeux.

DIÉGO.

Vous êtes à plaindre sans doute; mais vous fûtes aimé.

THÉOTIME.

Hélas! je le fus; mais éloigné par la rigueur de mon père de celle que j'adorais en secret; j'abandonnai, malgré lui, une patrie qui m'était devenue odieuse, une famille qui fondait sur moi son espoir ... je laissai ignorer mon existence et les vicissitudes dont je devins le jouet. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; on me crut mort. J'appris enfin que la douleur de ma perte et le repentir de sa rigueur avaient conduit mon père au tombeau, que mon amante, cédant à la contrainte, allait former avec un autre des liens indissolubles. Résolu d'empêcher cette union, ou d'éteindre dans le sang de mon rival la soif de ma vengeance, elle arme mon bras. J'approche de la ville ... je vole à la demeure où mon cœur était enchainé ... à l'instant même ... ô Dieu! comme tes desseins confondent l'espoir des faibles mortels! ... au même instant, dis-je, je vois sortir de cette demeure chérie les appareils d'un convoi funèbre, tous les signes de la

douleur imprimés sur les traits des assistans ... je m'informe ... mon malheur est confirmé; on porte mon amante au tombeau.

DIÉGO.

Ciel! ce coup est affreux ...

THÉOTIME.

Frappé, comme de la foudre, je tombe anéanti. De retour au sentiment du désespoir ... tu seras vengée, m'écriai-je; il reste encore deux victimes à te sacrifier; le barbare qui a causé ta mort, et l'amant qui ne pouvait vivre que pour toi. Armé d'un poignard, je demande le nom de mon rival; jugez de l'horreur que j'éprouve, ce sang dont je suis avide, ce cœur farouche que je veux percer, c'est celui de mon proche parent, du seul qui me reste ... de mon oncle.

DIÉGO.

Que je compatis à vos malheurs! mais combien les miens les surpassent!

THÉOTIME.

À son nom, rappelé à moi-même comme d'un rêve effrayant, je sentis tout-à-coup mon ame pénétrée d'une inspiration céleste, tous mes liens se briser avec le monde par la privation du seul objet qui pût m'y at-

tacher. Mon cœur se trouva aussitôt dégagé du poids qui l'avait si long-tems oppressé. Je résolus de consacrer au ciel le peu de jours que la douleur et le repentir me destinaient encore. Depuis cet instant j'habite cette solitude. Mon existence est ignorée, et rien ne peut me faire rompre la fidélité de mes vœux.

DIÉGO.

Vos malheurs ont eu leur terme; mais les miens n'en auront jamais. Quelle félicité le sort ne semblait-il pas me promettre! Né dans un rang élevé, héritier de biens immenses, l'ami et le conseil de l'Empereur, uni à la plus belle femme de Naples ... C'est cette ingrate pour qui seule je respire, pour laquelle j'ai tout sacrifié, qui me rend plus à plaindre que le dernier des esclaves. Mon cœur n'est abreuvé que du poison qu'elle y verse sans cesse; je dévore en secret ma douleur sous l'apparence trompeuse d'un sort qui excite l'envie.

THÉOTIME.

N'étant point aimé, il faut tout attendre du tems ... du devoir ... de la raison.

DIÉGO.

Ah, mon ami! si je n'éprouvais que

son indifférence, il me resterait au moins quelque espoir; mais cette perfide épouse m'est infidèle; un autre possède son cœur . . . peu de tems après notre union, j'ai surpris une lettre écrite de sa main.

THÉOTIME.

Cette lettre peut être supposée. Aviez-vous d'autres certitudes pour y ajouter foi?

DIÉGO.

La parjure l'a avouée elle-même, mais je ne puis lui arracher le nom de son séducteur; voilà ce qui livre mon cœur à tous les tourmens.

THÉOTIME.

Ayez le courage de surmonter un attachement indigne de vous; ne sacrifiez plus le repos de vos jours à une épouse qui ne mérite que votre mépris; c'est le seul sentiment que l'honneur vous permette pour elle.

DIÉGO (*avec un transport qui va jusqu'à l'égarement*).

Ah, THÉOTIME! que dites-vous? Je l'adore . . . je la hais . . . l'amour et la haine combattent dans mon cœur . . . je maudis l'instant qui l'offrit pour la pre-

mière fois à mes yeux ... mais la mépriser ... non, Théotime, non, il n'est pas en mon pouvoir.

Théotime.

Homme infortuné!

Diégo.

Elle voit mes tourmens; elle s'obstine à taire le nom du perfide, me jure qu'elle m'aime, qu'elle m'est fidèle, que cette lettre fut écrite avant notre union.

Théotime.

Mais si la jalousie vous égarait? ...

Diégo.

Vous prenez sa défense, homme aveugle! ... et vous avez connu l'amour? Si elle n'aime plus ce rival, pourquoi cette dissimulation? Mais elle craint de sacrifier le coupable objet de ses feux, et non d'enfoncer le poignard plus avant dans mon cœur.

Théotime.

Je ne puis approuver autant que je les plains, les chagrins qui vous consument ... mais si le nom de ce rival vous était enfin connu, quel est votre dessein?

Diégo.

Qu'entends-je? Si ce nom m'était connu

... Théotime! ... mon ami! mon libérateur! ... parlez, le connaitriez-vous? rendez-moi la vie, l'honneur.

Théotime.

Calmez vos transports; quel éclaircissement serais-je en état de vous d nner? Mais si votre épouse vous rendait enfin la confiance que vous désirez avec tant d'ardeur, qu'avez-vous résolu?

Diégo *(avec emportement)*.

De venger mon injure par la mort du traître, d'éteindre dans son sang ma jalousie et huit ans de désespoir.

Théotime.

Homme cruel! ce n'est donc pas d'amour, mais de sang que vous êtes altéré; et vous me demandez des consolations, des conseils. Allez, que vos passions criminelles ne profanent pas plus long-tems cette retraite consacrée au culte de la Divinité, à la bienfaisance et à l'amour de l'humanité. Livrez-vous au poison de la jalousie qui achevera bientôt de vous détruire. Assassinez une épouse, peut-être innocente; fuyez: portez votre cœur féroce parmi les tigres de ces déserts; ils sont dignes de la

rage qui vous inspire, et qui est déjà le signe de la malédiction du ciel sur votre tête.

DIÉGO *(après un silence)*.

Ah, THÉOTIME! n'aggravez pas mes maux . . . pardonnez à mon désespoir . . . compatissez à mes malheurs.

THÉOTIME.

Insensé! si vous n'eussiez à l'instant abjuré votre erreur, mon cœur vous eut été fermé à jamais.

DIÉGO.

Soyez donc mon refuge . . . suivez-moi dans ce château où ma malheureuse épouse, depuis huit ans soustraite à la lumière du jour, gémit dans une voûte obscure.

THÉOTIME.

Barbare!

DIÉGO.

Puissiez-vous! . . . c'est le ciel qui m'en inspire la pensée . . . peut-être votre douce persuasion l'engagera à découvrir ce mistère d'où dépendent mon repos et mon bonheur.

THÉOTIME.

C'est du Tout-puissant seul que vous devez les attendre.

DIÉGO *(prenant la main de* THEOTIME, *la pose sur son cœur).*

C'est là que le coup est porté; terminez mon supplice, je m'abandonne à vous.

THOÉTIME.

Eh bien, je parlerai à votre épouse, et si je ne puis entièrement satisfaire à vos désirs, notre entretien n'aura pas été tout-à-fait inutile à votre repos. Je dois auparavant m'acquitter d'une commission qui m'appelle à Naples, et y remettre une lettre que j'ai reçue cette nuit.

DIÉGO.

Remettez-la moi; je me chargerai de ce soin. *(Il appelle)* FABIO!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS. FABIO.

(Le jour paraît, le fond du théâtre s'éclaircit.)

DIÉGO.

Porte à l'instant cette lettre à Naples, et remets-la . . .

FABIO *(regardant le dessus de la lettre).*

A l'Empereur!

DIÉGO.

Qu'entends-je? à l'Empereur!

THÉOTIME.

Oui ... avec la condition expresse qu'elle ne tombera pas entre les mains du Duc de CASANO.

DIÉGO *(à part).*

Que penser de ce mistère? *(Haut à FABIO:)* Donne-moi cette lettre. *(Après avoir réfléchi, à part)* Non, CASANO, l'amour peut t'égarer, mais il ne peut t'inspirer une bassesse. *(Il veut remettre la lettre à THÉOTIME)* Cette lettre est de trop de conséquence pour être confiée ...

THÉOTIME.

Jamais le soupçon n'est entré dans mon ame; je reclame l'offre que vous m'avez faite.

DIÉGO *(donne la lettre à FABIO).*

Va, FABIO; fais ce que je t'ai ordonné. Tu me réponds sur ta tête que cette lettre ne tombera pas entre les mains du Duc de CASANO.

(FABIO rentre dans l'intérieur de l'hermitage, THÉOTIME et DIÉGO sortent par le fond du théâtre.)

ACTE II.

(Le Théâtre représente une salle d'un ancien château. À chaque côté il y a une porte de fer. La salle est ornée de portraits de famille; celui du fond représente un chevalier de la toison d'or en pied. Deux grands fauteuils et une table composent tout l'ameublement de cet appartement. Le théâtre est obscur.)

SCENE I.

DIÉGO *(seul).*

(Il entre par la porte à droite. Il tient d'une main un flambeau, et un panier couvert d'un linge. De l'autre il referme la porte. Après avoir posé le flambeau et la corbeille sur la table, il regarde autour de lui, et écoute.)

Ici régne le silence; c'est celui du tombeau. Devais-je le troubler encore par ma fureur, mon amour, mon désespoir, *(avec l'accent de la douleur)* et mon repentir? Aïmerais-je donc encore l'infidèle épouse qui m'a outragé? ... Ah, que n'est-elle innocente ... si elle l'était ... quel doute s'élève dans mon ame? Est-ce l'amour ou

la

la pitié qui me l'inspire? — Non, je ne puis m'y tromper, c'est l'amour qui l'emporte dans mon cœur. Je n'ose approcher cette voûte affreuse où gémit l'innocente victime de mes fureurs. Je crains que ma vue ne la saisisse d'épouvante, et suis contraint de me présenter à ses yeux. Ce n'est qu'à moi seul que je puis désormais me fier du soutien de sa malheureuse existence, depuis la mort du seul homme sur lequel j'aie pu me reposer de ce devoir. Elvire! Elvire! tu serais vengée si tu savais que je redoute plus ta vue, que tu ne peux éprouver d'horreur à mon aspect . . . De quel trouble je suis saisi! . . . quelle confusion de sentimens divers . . . de soupçons, de vengeance et de tendresse . . . Le tems s'écoule; l'instant fixé pour l'arrivée de Théotime approche. Rassure-toi, Casano. Tu as eu la force de punir. Il faut avoir encore celle de soutenir la vue de ta victime.

(Il presse un ressort, qui pousse de côté le portrait du fond et découvre une porte de fer; il l'ouvre; derrière, il y a une grille qu'il ouvre aussi. Sous une voûte obscure et peu profonde, El-

VIRE est endormie sur une natte recouverte d'une peau d'ours. Ses cheveux sont épars, sa tête repose sur son bras. Une lampe suspendue à la voûte, l'éclaire faiblement.)

SCENE II.

DIÉGO. ELVIRE.

DIÉGO.

C'est elle, Dieu! le malheur n'a pu altérer sa beauté . . . Comme son sommeil est calme! c'est celui de l'innocence . . . un songe flatteur semble occuper son ame . . . elle parle . . . si le ciel permettait que je découvrisse tes secrètes pensées . . . si ta bouche pouvait trahir ton coupable amour.

ELVIRE *(endormie)*.

CASANO! CASANO!

DIÉGO.

Mon nom!

ELVIRE.

Cruel époux! quel est mon crime?

DIÉGO.

Ô Dieu!

ELVIRE.

Mon fils . . . ALONZO . . . viens dans mes bras . . . fléchis ton père. *(En étendant les bras elle s'éveille.)*

DIÉGO.

Ciel, en est-ce assez? je ne puis y résister.

ELVIRE.

J'ai cru le voir . . . Dieu! témoin de mon innocence, que n'as-tu prolongé l'erreur qui calmait mes maux? Que cet instant a été court! *(En se relevant elle voit la porte ouverte)* Mais qui donc a ouvert ce séjour de la mort?

DIÉGO *(près de l'entrée, fléchit un genou, et du ton le plus sensible)*.

ELVIRE!

ELVIRE *(avançant)*.

Mon nom! qui m'appelle?

DIÉGO *(avec crainte et agitation)*.

Celui que tu hais.

ELVIRE.

Dieu! quelle voix!

DIÉGO.

La voix de celui qui ne peut vivre sans toi . . .

ELVIRE.

Mon époux! . . .

DIÉGO.

Lui-même . . . viens, ne crains rien, approche.

ELVIRE *(avance, d'un pas chancelant).*

Mes forces m'abandonnent; je me soutiens à peine.

DIÉGO.

Je la punis, et mon supplice est plus affreux que le sien.

ELVIRE *(sort de la voûte, regarde* DIEGO *avec surprise mêlée de tendresse).*

CASANO! est-ce toi? . . . après tant d'années . . . viens-tu mettre un terme à mes maux?

DIÉGO.

Cruelle ELVIRE! qu'il te serait facile de me fléchir! . . . un mot, et ta grâce est assurée.

ELVIRE.

Je ne demande point grâce; je demande justice. Je suis innocente, sans défense, livrée à ton pouvoir. C'est ta justice seule que je réclame.

DIÉGO.

Elle ose encore me braver.

ELVIRE.

Moi te braver, et pourquoi? L'innocence ne brave, ni ne s'humilie; elle succombe, et attend en silence le repentir de son oppresseur.

DIÉGO.

Me repentir! moi que tu as offensé.

ELVIRE.

Jamais, non jamais; le ciel m'en est témoin.

DIÉGO.

Ne l'atteste pas envain, crains de l'irriter davantage.

ELVIRE.

Il est mon seul espoir, il connait mon innocence.

DIÉGO.

Lorsque tu me mets au désespoir, lorsque . . .

ELVIRE.

CASANO! quand seras-tu désabusé de ton erreur?

DIÉGO.

Mais si tu es innocente, pourquoi t'obstiner à taire le nom de celui à qui tu as écrit?

ELVIRE.

Je ne ferais qu'irriter tes soupçons; j'offrirais à ta jalousie une nouvelle victime aussi innocente que moi. Rappelle-toi les doux momens qui ont suivi notre union, ma conduite depuis que j'ai quitté la maison de mes parens pour entrer dans la tienne; juge enfin si j'ai donné lieu à tes soupçons.

DIÉGO.

ELVIRE! quel empire n'as-tu pas sur mon cœur! . . . pourquoi refuser de me convaincre . . . mais quand ta main t'accuse. *(Il s'arrête devant elle; ELVIRE appuyée sur la table, le fixe avec dignité; après une pause il continue:)* C'est trop souffrir; il faut enfin que nous sortions de cette horrible situation. Je ne te demande plus le nom de celui qui excita mes soupçons jaloux. C'est à la religion à en recevoir l'aveu; son sein est toujours ouvert pour recueillir les larmes de l'opprimé, ou le repentir du coupable. Il habite près d'ici un homme respectable qui dans l'exercice de son saint ministère et par la pratique de toutes les vertus, s'est acquis la confiance et la vénération. Consens qu'il soit notre médiateur: je l'ai fait appeler

pour recevoir ton aveu. *(On entend frapper trois coups à la porte par où* DIÉGO *est entré.)* Il est ici; voilà le signal qui devait m'annoncer son arrivée. Ce moment va décider de ton sort. Réfléchis ELVIRE. J'exige seulement que tu paraisses devant lui couverte de ce voile, et que tu ne lui découvres ni ton nom, ni celui de ton époux.

ELVIRE.

Je te le promets, je l'écouterai. Il verra mes larmes.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. THÉOTIME.

DIEGO *(ouvre la porte,* THÉOTIME *entre).*

Venez, la voilà; je compte sur l'effet de vos promesses.

THÉOTIME.

Je remplirai ce que l'humanité, ce que vos maux exigent de moi; rassurez-vous. *(Il avance;* DIÉGO *sort et ferme la porte).*

SCENE IV.

ELVIRE. THÉOTIME.

*(*ELVIRE *est couverte d'un voile; elle est debout devant le fauteuil à droite et*

appuyée sur la table, comme abattue par la douleur. THÉOTIME *s'arrête un instant à quelque distance.)*

THÉOTIME.

Dieu! témoin de ma faiblesse, pénètre ma voix de ta douce persuasion pour réunir ces malheureux époux. Puisse cette action expier à tes yeux l'amour qui combat avec toi dans mon cœur. *(Il approche lentement)* Déplorable objet de la sévérité du sort, ne craignez rien de celui que conduit le seul désir d'adoucir vos maux.

ELVIRE *(à part).*

Quelle voix m'a frappée! ...

THÉOTIME.

Ce Dieu à qui j'ai consacré mes jours, ce Dieu qui punit et pardonne, est facile à fléchir. Un sincère repentir obtient tout de lui. C'est sa bonté infinie que nous devons invoquer pour étouffer dans votre cœur un amour malheureux et coupable.

ELVIRE *(à part).*

Quel souvenir me rappelle le son de sa voix! Malheureuse! est-ce là ce qui doit occuper ton cœur? *(Haut)* Prévenu contre

moi par mon époux, vous croyez que j'ai mérité le sort qu'il me fait éprouver.

THÉOTIME.

Loin de moi cette coupable prévention. *(Avec sensibilité)* Trop instruit du cruel empire de l'amour, je ne viens pas vous menacer de la vengeance céleste; je viens partager vos peines, vous tirer de l'égarement où votre cœur est entraîné. *(Il lui fait signe de s'asseoir, et s'assied lui-même à quelque distance.)* Ouvrez-moi votre cœur, et soyez sans défiance.

ELVIRE *(assise)*.

Ah, si vous pouviez y lire, vous seriez convaincu de sa pureté.

THÉOTIME.

Ce n'est pas moi, c'est votre époux qu'il faut en convaincre, il croit qu'un autre possède votre cœur.

ELVIRE *(avec dignité)*.

Je le sais; mais ma conduite devrait le désabuser, et je m'estime trop pour le faire moi-même.

THÉOTIME.

Voilà le langage que l'innocence a droit de tenir, je l'avoue; mais n'est-il pas mêlé

de trop de fierté, lorsque votre époux croit avoir des preuves qui justifient sa jalousie.

ELVIRE *(avec assurance)*.

Puisqu'il vous a dévoilé ses soupçons, je dois vous prouver mon innócence, et vous allez juger de la rigueur de mon sort. Je ne le cède en rien à mon époux par la naissance. Mes premières années s'écoulèrent dans le sein de la nature et de l'amitié. Les soins d'une mère, la confiance d'une amie, inspirèrent à mon cœur les premiers sentimens de la tendresse. Heureuse, si le ciel m'eut laissé jouir long-tems de cette félicité! Un jeune homme vint bientôt la troubler; il était lié depuis l'enfance avec l'époux de mon amie; la conformité de leurs caractères, l'éducation, l'habitude, les avait rendus inséparables. Il assistait aux fêtes qui suivirent les noces, l'éloge que j'entendis faire de ses mœurs, son esprit, ses traits firent la plus vive impression sur un cœur ingénu qui ignorait l'amour et ses dangers.

THÉOTIME *(à part)*.

Quel rapport frappant!

ELVIRE.

Tout semblait approuver mon choix; sa naissance, son âge, sa fortune, promet-

taient de lui concilier l'agrément de mes parens, lorsque mon amant se refusant aux désirs de son père pour une autre alliance qu'il lui avait destinée, encourut son ressentiment, fut envoyé par ses ordres dans des cours étrangères, et contraint de se séparer de moi. J'aurais dû, il est vrai, confier à ma mère le nouvel état de mon cœur. Elle le croyait libre, elle promit ma main. Le nom le plus illustre, la gloire qui suit les victoires, des biens immenses l'éblouirent . . . Ah, si jamais vous avez aimé.

THÉOTIME *(à part)*.

Si j'ai aimé! . . .

ELVIRE.

Imaginez ce que j'éprouvai lorsque ma mère me déclara les engagemens qu'elle avait pris pour moi, et ne m'accorda que deux jours pour les remplir.

THÉOTIME *(avec sensibilité)*.

Que vous êtes à plaindre!

ELVIRE.

Saisie d'effroi, éperdue, je tombai évanouie à ses pieds. Elle prit mon trouble pour un effet de la douleur que j'éprou-

vais de me séparer d'elle . . . revenue à moi, je n'eus pas la force de lui faire un aveu, et au terme prescrit, entraînée au pied des autels, à demi morte, sans sentiment, j'y bégayai le serment d'étouffer mon amour.

THÉOTIME.

Combien vos peines ont de droits à ma sensibilité! Je n'ai que trop appris à plaindre un malheureux amour . . . *(À part)* Que dis-je? j'allais découvrir ma faiblesse. *(D'un ton plus rassuré)* Étouffez cet amour, source des maux et de la persécution que vous éprouvez. Rappelez-vous vos devoirs d'épouse.

ELVIRE.

Je n'ai point à rougir . . . j'ai surmonté ma faiblesse; ou plutôt le tems et le pouvoir de la raison sur un cœur généreux, en ont triomphé. La voix de la nature, un fils, gage chéri de notre union, ont affermi mon cœur dans son devoir.

THÉOTIME.

Mais cette lettre dont votre époux se prévaut comme d'une preuve irrécusable de votre amour pour son rival, comment peut-elle se concilier avec la foi que vous lui avez jurée?

ELVIRE.

L'amour dont j'y parle n'est point criminel. À peine ramenée de l'autel, je confiai au papier la dernière étincelle du feu qui devait s'éteindre. J'en devais l'aveu à mon malheureux amant. Voilà ma faute. Je ne vous ai rien caché. Séparée d'une mère chérie, d'une tendre amie, d'un fils ma seule espérance, morte au monde entier, j'attends mon dernier moment. Puisse ma résignation dans mes maux convaincre un jour mon époux de l'innocence et de la fidélité que ma conduite et mes larmes ne purent lui prouver.

THÉOTIME.

Mais lorsqu'un mot pourrait rassurer votre époux, pourquoi vous refuser au bonheur d'être aimée, et à la satisfaction de vous justifier?

ELVIRE.

J'exposerais un innocent.

THÉOTIME.

Confiez-moi son nom ... croyez que je n'en abuserai pas, pensez que le ciel vous accorde peut-être ce dernier instant pour changer votre sort.

cente. Épargne-moi l'horreur de te voir sacrifier à mes yeux.

THÉOTIME.

Non, tu ne mourras pas. Tu vivras pour me voir adorer ta beauté, tes vertus.

ELVIRE.

Malheureux! quelle coupable erreur t'égare? Vois ce qui t'environne. Tremble. Rappelle-toi les obstacles qui nous séparent à jamais ... le sort nous réunirait-il pour nous rendre criminels? Moi, l'épouse de ton oncle; toi, consacré au Dieu que fléchit le repentir, qui console l'opprimé, mais qui punit le sacrilége ... fuis, te dis-je, puisque tout nous en fait une loi.

THÉOTIME.

Non, le ciel veut nous réunir ... la cruauté de ton époux a rompu tes liens; tu es libre. Trompé par un faux rapport, j'ai cherché dans le sein de Dieu la consolation qui m'a fui ... mes premiers sermens furent de t'adorer, eux seuls sont sacrés, et je dois les accomplir.

ELVIRE.

Nous aimer! rallumer des feux criminels! Dieu! quelle est ta pensée?

THÉOTIME.

THÉOTIME.

De venger ton innocence, de te sauver, de te rendre à ta mère, au monde; en un mot, de tout hazarder pour mériter ta main.

ELVIRE.

BELMIRE!

THÉOTIME.

Je n'écoute plus que mon amour et ma vengeance. Ciel! reçois mes sermens; voilà l'épouse que l'amour m'a destinée, et pour laquelle je veux vivre et mourir.

ELVIRE.

Sont-ce là les conseils que je devais attendre de toi?

THÉOTIME.

Je ne suis plus THÉOTIME, je suis BELMIRE, un amant au désespoir... c'est la fureur, c'est l'amour qui me transportent... Je livre CASANO à la rigueur des lois, à l'opprobre des hommes, au supplice qu'il a mérité.

ELVIRE.

CASANO! ton oncle!

THÉOTIME.

Il ne l'est plus; il n'est que ton bourreau.

ELVIRE.

Il est mon époux.

THÉOTIME.

Lui! le barbare.

ELVIRE.

Oui lui.

THÉOTIME.

Ce titre que tu reclames, excite encore plus ma fureur.

ELVIRE.

BELMIRE . . . je ne puis vous entendre offenser mon époux. Mon devoir me l'interdit.

THÉOTIME.

Lorsqu'il a oublié le sien.

ELVIRE.

Qu'il l'oublie! je dois remplir le mien.

THÉOTIME.

Femme incomparable! tout, en toi, augmente de plus en plus mon admiration et ton empire sur mon cœur.

ELVIRE.

BELMIRE! voilà la dernière épreuve à laquelle le ciel pouvait m'exposer. Ma vertu ne s'en effraye pas, et n'y peut succomber. Écoute-moi sans m'interrompre. *(Elle s'as-*

sied, et après une pause et d'un ton calme:) Théotime! c'est mon époux qui t'a conduit ici; sa confiance en ton ministère t'a ouvert ces voûtes où nul mortel n'a pénétré depuis que je les habite. Comme Théotime, le ciel t'impose de remplir ta mission; comme Belmire, c'est l'honneur seul qui doit te guider. Il te défend d'abuser de la confiance que tu as reçue, l'amour même exige que tu ne déchires pas davantage un cœur dont tu connais l'état. Fuis, ne trouble plus mes derniers momens.

Théotime.

Eh bien, connais donc ton pouvoir; vois à quel point je t'adore. Je vais t'obéir, je vais te fuir; mais après cet effort j'en exige un de toi.

Elvire.

Lequel?

Théotime.

De me sacrifier, et que tu consentes à devenir libre.

Elvire.

Moi te sacrifier? non, jamais. Ce séjour est mon tombeau.

Théotime.

Fléchis Casano. Un mot, et tu es libre.

ELVIRE.

Ce mot causerait ta perte.

THÉOTIME.

Il est la preuve de ton innocence, il te délivre.

ELVIRE.

Non jamais.

THÉOTIME.

Je n'écoute donc plus que mon désespoir. Je vais découvrir à CASANO qui je suis, qui j'aime, ta cruauté, ma fureur. Seul je m'accuserai, je lui prouverai son injustice. La main que je te destinais, percera ce cœur où tu régnes, répandra aux pieds de CASANO ce sang que l'amour seul agite. Que le ciel me punisse, que la terre me refuse le dernier azile, si je manque à ce serment. Il vient ... prononce mon arrêt.

ELVIRE.

Fuis, cruel.

THÉOTIME.

Promets, ou ...

ELVIRE.

Ne m'exposes pas ... sauve-toi.

THÉOTIME.

Il me croit mort ... et tu me forces à me découvrir.

ELVIRE.

Tais ton nom ... je ...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. DIÉGO.

DIÉGO *(en entrant)*.

Mes vœux sont-ils satisfaits? A-t-elle suivi vos conseils? s'est-elle rendue à son devoir, à la raison?

THÉOTIME *(avec contrainte)*.

Si mes conseils sont suivis, vous serez bientôt éclairci. Oui, avant la fin du jour vous serez assuré de son cœur ... vous saurez le nom du rival qui excite vos soupçons. C'est moi ... qui vous le garantit. Je me soumets à tout votre ressentiment, si vous n'êtes éclairci dans ce jour. *(Il sort.)*

SCENE VI.

DIÉGO. ELVIRE.

(ELVIRE s'est recouverte de son voile, et s'est assise à l'arrivée de DIÉGO. Il ne peut remarquer son trouble par l'attention qu'il prête à THÉOTIME. Après l'avoir reconduit, et refermé la porte, il va à ELVIRE qui relève son voile. Il s'arrête devant elle, la fixe un moment attentivement, et en silence.)

DIÉGO.

ELVIRE ... tu te tais ... Qu'as-tu résolu? as-tu fait l'aveu? ...

ELVIRE.

Oui, que je suis digne de ton cœur.

DIÉGO.

Si tu l'es, pourquoi m'en refuser la preuve?

ELVIRE.

Que t'importe de savoir un nom que peut-être la mort a effacé de la mémoire des hommes.

DIÉGO.

La mort l'aurait donc soustrait à ma vengeance? Puisqu'il n'est plus, pourquoi hésiter de le nommer, si tu es innocente?

ELVIRE.

Je n'hésiterais pas, si je ne connaissais ton caractère, si je n'étais assurée de donner un nouvel aliment à ta jalousie. CASANO, je t'aime assez pour préférer les maux que tu me fais endurer, à ceux que mon aveu te causerait.

DIÉGO *(avec une vive sensibilité)*.

Mais, cruelle, tu les aggraves; tu sacrifies à un vain scrupule ton époux, ton fils, et toi-même.

ELVIRE.

Ah, mon fils! mon fils! ... Quel nom as-tu prononcé? quel cher souvenir?

DIÉGO.

Tu l'aimes?

ELVIRE.

Je suis mère.

DIÉGO.

Et tu peux lever les obstacles qui t'en séparent.

ELVIRE.

Peut-être ne connait-il mon nom que comme un opprobre ... je suis morte pour lui. Barbare! quel moyen tu employes pour déchirer mon cœur!

DIÉGO.

Vois ce que tu sacrifies, tout ce que tu peux recouvrer, qui tu peux rendre heureux.

ELVIRE.

Mon fils!

DIÉGO.

C'est lui seul que tu regrettes.

ELVIRE.

Je vous regrette tous deux; tu es l'objet de mon attachement, il est celui de ma tendresse; mais il m'a sans doute oubliée.

DIÉGO.

Il t'aime.

ELVIRE.

Ciel! mon nom est donc connu de lui.

DIÉGO.

Il ne le prononce qu'avec attendrissement; je l'ai instruit à le respecter. Il te croit morte, ton souvenir excite ses larmes; son ame innocente n'a point éprouvé la tendresse maternelle. Quel bonheur pour lui, ELVIRE, pour moi, si tous trois réunis . . . ELVIRE! un mot, et ALONZO est dans tes bras.

ELVIRE *(avec transport)*.

Lui?

DIÉGO.

Il est ici.

ELVIRE.

Ici? CASANO, si tu trompes mon espoir, tu me donnes la mort.

DIÉGO.

ELVIRE, ton sort est entre tes mains; ordonne.

ELVIRE.

Une mère . . . peux-tu hésiter?

DIÉGO.

Pense que tu causes son malheur, si tu tu te fais connaître; si après avoir vu ton

fils, tu te refuses à la vérité; tu auras toi-même prononcé ton arrêt.

ELVIRE.

Que je voie mon fils.

DIÉGO.

Sois donc satisfaite, ELVIRE; souviens-toi de ta promesse. Notre bonheur dépend de cet instant. *(Il va chercher ALONZO.)*

SCENE VII.

ELVIRE *(seule)*.

Revoir mon fils! Ah ciel! tous mes maux sont oubliés . . . Mais découvrir à CASANO . . . BELMIRE est mort au monde . . . son désespoir . . . la jalousie de CASANO. S'il découvrait lui-même . . . Dieu! quel incertitude! . . . Non, mon fils, tu l'emportes . . . ne plus te revoir . . . ah plutôt . . . il vient . . . ô ciel! inspire-moi.

SCENE VIII.

DIÉGO. ELVIRE. ALONZO.

ALONZO *(les yeux couverts d'un mouchoir)*.

Où me conduisez-vous, mon père?

DIÉGO.

As-tu peur?

ALONZO.

Et de quoi? ne suis-je pas avec vous?

DIÉGO.

Bien; tu es mon fils.

ALONZO.

Si c'est pour m'éprouver que papa m'a couvert les yeux, il peut se rassurer; je n'ai pas peur.

DIÉGO.

Ce n'est pas assez d'être courageux; il faut encore être discret.

ALONZO.

Tout ce que papa voudra.

ELVIRE (*à demi voix*).

Tendre enfant!

DIÉGO.

Tu vas savoir un grand secret, un secret dont ma vie dépend.

ALONZO.

Douteriez-vous d'ALONZO?

DIÉGO.

Tu es si jeune.

ALONZO.

Je suis ton fils.

DIÉGO.

Tu promets donc ...

ALONZO.

Tout.

DIÉGO (*à* ELVIRE).

Et toi! rappelle-toi! . . . (*ELVIRE tend les bras avec vivacité.*) C'est assez. (*À ALONZO en lui ôtant le bandeau de dessus les yeux*) Ne sois pas surpris de ce que tu verras; tu seras bientôt éclairci.

ALONZO (*porte la main sur ses yeux, comme ébloui de la lumière; il regarde autour de lui, et voit* ELVIRE).

Où suis-je? quel est ce lieu? . . . Une femme ici! qu'elle est belle! . . . ses yeux sont si tendres . . . Ah papa! par quel événement? . . .

DIÉGO.

C'est un châtiment rigoureux, mais juste. Un crime l'a privée de sa liberté.

ALONZO.

Elle ne peut être criminelle . . . je le sens . . . non, il est impossible.

ELVIRE (*emportée par le sentiment, mais retenue par un signe de* DIÉGO).

Ah mon . . . Ciel! quelle contrainte!

DIÉGO.

Des preuves la condamnent.

ALONZO.

Sûrement elles sont fausses.

DIÉGO (*ému*).

Que dis-tu?

ALONZO.

Voyez comme elle soupire . . . qu'elle est touchante!

ELVIRE (*ne pouvant plus se contraindre*).

Tendre enfant! . . . tu prends ma défense. (*DIÉGO lui impose silence par un signe.*)

ALONZO.

Pourquoi lui défendre de parler? Papa . . . souffre que je l'embrasse.

DIÉGO.

L'embrasser!

ALONZO.

Que je lui baise les mains. (*À ELVIRE:*) Me le permettez-vous?

ELVIRE (*s'approche pour lui donner la main, malgré le signe de défense que lui fait DIÉGO en se plaçant entre eux*).

Je n'y puis résister . . . oui, mon enfant, mon cher enfant!

ALONZO.

Elle m'appelle son enfant. *(À ELVIRE:)* : n'ai point de mère ... si vous étiez li-:e, voudriez-vous m'en tenir lieu?

ELVIRE.

Si je le voudrais! *(À part)* Dieu, quel ıurment! *(À DIÉGO:)* et tu peux? ...

DIÉGO.

Je n'exige qu'un mot, et tout est oublié.

ALONZO.

Un mot! ah, dites-le donc.

DIÉGO.

Il est injuste de le refuser.

ALONZO *(à son père)*.

Si elle a tort, pardonnez-lui, pour l'a-our de moi.

DIÉGO.

Pour l'amour de toi!

ALONZO.

Oui, il est si doux de pardonner.

DIÉGO.

Dieu! où suis-je?

ELVIRE.

Je succombe à cette épreuve. ALONZO!

ALONZO *(avec joie)*.

Mon nom! elle sait mon nom.

ELVIRE.

Tu l'entends, CASANO, et tu es inflexible.

DIÉGO.

Oui, j'entends que tout t'invite à parler, et que tu résistes au cri de la nature.

ALONZO (*à* ELVIRE *en joignant les mains*).

Parlez, je vous en supplie. Si vous avez tort, papa est bon; il pardonne.

ELVIRE.

Je suis innocente.

ALONZO.

Tu l'entends, papa; elle est innocente.

DIÉGO.

Qu'elle le prouve donc.

ALONZO.

Ma chère ma . . . je ne sais comment vous nommer; mais si vous m'aimiez comme je vous aime, vous feriez tout ce que papa désire.

ELVIRE.

Ah mon . . . Sensible enfant, que demandes-tu?

ALONZO.

Vous pleurez, je pleure, et papa aussi.

DIÉGO.

Il faut sortir de cet horrible état. Mon fils, Elv ... toi que je voudrais et que je ne puis nommer, vois ce que tu perds; cesse donc de nous punir tous les trois.

ALONZO (*à* ELVIRE).

Voyez papa; il est aussi touché que moi.

ELVIRE.

Eh bien oui. Mon fils, tu l'emportes.

ALONZO.

Son fils!

DIÉGO.

Oui, embrasse ta mère.

ENSEMBLE.

ALONZO.

Ma mère! ...

ELVIRE.

Mon fils! ... oui, tu es mon fils, mon espoir, ma consolation ... laisse-moi te presser contre mon sein. (*Montrant son fils à* DIÉGO) Qu'il soit notre médiateur.

DIÉGO (*avec sensibilité*).

Tu sais ce que tu as promis.

ELVIRE.

Je tiendrai ma parole ... Ciel! témoin de mon innocence, fais que mon aveu ne soit pas la source de nouveaux malheurs. (*À* DIÉGO) Promets-moi seulement ...

DIÉGO.

Je ne promets rien; parle, rappe
toi que tu perds tout... que ton fils

ALONZO (avec douleu

Dois-je donc perdre encore ma m

ELVIRE.

Non jamais, jamais.... sache donc (
entend frapper à coups redoublés.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. THÉOTIME.

THÉOTIME (en dehors).

Ouvrez, ouvrez; une affaire de la pl
grande conséquence.

DIÉGO (effrayé).

Qu'entends-je?

ELVIRE.

Dieu! serais-tu en danger?

DIÉGO (tirant son poignard).

Si tu te fais entendre, tu péris à l'instant.

ALONZO (se jettant à genoux entre DIÉGO et ELVIRE).

Ah mon père, ne faites pas de mal à maman.

DIÉGO



Dambrun sc.

Si tu te fais entendre tu péris à l'instant.

Le Jaloux Napolitain, Acte II Scène XVI.e

Diégo *(le repoussant)*.

Laisse-moi.

Alonzo.

Grâce, grâce!

Diégo.

Veux-tu perdre ton père?

Elvire *(prenant son fils entre ses bras)*.

Mon fils! mon enfant! obéis à ton père.

Alonzo.

Jamais, non jamais on ne me séparera ma mère.

Diégo *(furieux)*.

Eh bien, ne la quitte plus; mais treme que cette voûte qui va se fermer sur us, ne se rouvre jamais.

(Il les fait entrer dans le souterrain, et le referme: puis il va ouvrir à Théotime.)

SCENE X.

DIÉGO. THÉOTIME.

Théotime.

Fuyez, Duc de Casano; votre vie est n danger; il n'y a pas un instant à perdre.

DIÉGO.

Quoi! mon nom est découvert!

THÉOTIME.

Bien plus, on a découvert le secret de l'emprisonnement de votre épouse et votre cruauté envers elle. Cette lettre que j'ai fait remettre à l'Empereur, est de l'ami auquel vous aviez confié la garde de votre épouse. Ses remords en mourant lui en ont arraché l'aveu. Sachez encore que tout Naples est dans l'indignation, que le peuple même se serait porté ici, si l'Empereur ne l'eut prévenu par l'ordre de vous arrêter. J'accours pour vous prévenir; fuyez, il en est tems encore.

DIÉGO.

Je ne fuirai pas, je puis me justifier. Soyez assuré de ma reconnaissance.

THÉOTIME.

Duc de CASANO, réservez-en les témoignages jusqu'à ce que je vous sois mieux connu ... Je me disposais à être votre accusateur. On m'a prévenu ... Je n'écoutais, comme vous, que la vengeance; éclairé sur mes devoirs ... je suis redevenu THÉOTIME; je ne suis plus votre rival.

DIÉGO.

Qu'entends-je? mon rival!

THÉOTIME.

Cet inconnu, cause innocente de votre rage, vous le voyez devant vous.

DIÉGO (*tirant son poignard*).

Traître! tremble pour ma vengeance.

THÉOTIME.

Frappez, immolez celui qui vous atteste l'innocence de votre épouse; mettez le comble à vos forfaits en répandant le sang de votre neveu.

DIÉGO.

Qu'entends-je? le Comte de BELMIRE?

THÉOTIME.

Lui-même. Nous nous sommes éclairés tous deux sur notre sort sans nous connaître. J'ai menacé vos jours, vengez-vous.

DIÉGO.

Votre conduite est estimable, Comte de BELMIRE; mais le coup que vous avez porté à mon cœur, est plus mortel que ceux que jadis vous m'aviez destinés. Le témoignage d'un amant ne suffit pas ...

(Ils sont interrompus par un grand bruit

qui se fait à la porte du côté droit des spectateurs. On entend la voix de FABIO; *puis, le tambour et la cloche donner l'alarme.)*

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS. D. CARLOS. FABIO *(en dehors).*

FABIO.

Ouvrez, Monsieur, ouvrez.

DIÉGO.

Quelle témérité te conduit ici?

FABIO *(frappant).*

Pour tout au monde, ouvrez.

DIÉGO *(ouvre).*

Que veux-tu, téméraire?

FABIO.

Monsieur, le château est investi de gens armés.

DIÉGO.

Va, fais armer mes vassaux; qu'ils se défendent.

D. CARLOS *(à la porte opposée).*

Ouvrez, par ordre de l'Empereur.

THÉOTIME.

Vous avez négligé mes avis, et bravé le danger.

DIÉGO.

Je ne le crains pas . . . mais ELVIRE...

THÉOTIME *(la cherchant des yeux)*.

Où est-elle? où l'avez-vous laissée?

DIÉGO.

Ici, sous cette salle . . . je me fie à votre générosité.

D. CARLOS *(en dehors)*.

Duc de CASANO, obéissez, ou tremblez.

THÉOTIME.

Sous cette salle! . . .

D. CARLOS.

Qu'on enfonce cette porte. *(La garde enfonce la porte.)*

DIÉGO.

Je ne me rendrai qu'au dernier soupir.

D. CARLOS *(en entrant avec sa suite)*.

Le voilà.

DIÉGO *(allant au-devant d'eux avec fierté)*.

Oui, je suis CASANO; reconnaissez le chef qui vous a conduit à la victoire. Qu'osez-vous?

D. CARLOS.

Faire mon devoir, obéir à l'Empereur qui m'ordonne de m'assurer de votre per-

sonne ... Souffrez ... *(Il fait la démonstration de lui demander son épée).*

DIÉGO *(avec fierté).*

Mon épée!

D. CARLOS.

Vous êtes accusé d'un grand crime.

DIÉGO *(rendant son épée).*

Eh bien, il faut me justifier; je vous suis; allons.

THÉOTIME *(avec précipitation).*

Et vous oubliez ...

D. CARLOS *(se mettant entre eux).*

Pardonnez; mes ordres sont de ne laisser parler le Duc à personne.

(On l'emmène. — DIÉGO en sortant apperçoit la corbeille qu'il a oubliée sur la table; il se retourne précipitamment, et dit:)

Les malheureux! ... THÉOTIME! je te confie ce château et ce que j'y ai de plus cher ... chaque instant est précieux. *(A ses gens:)* Vous, obéissez-lui. *(La garde l'emmène.)*

SCENE XII.

ɪÉOTIME. FABIO. DOMESTIQUES.

THÉOTIME (à FABIO).

Où est-elle? où est-elle? Conduisez-moi ès d'elle.

FABIO (surpris).

Près de qui?

THÉOTIME.

Hésites-tu à m'obéir?

FABIO.

Je ne sais de qui vous parlez.

THÉOTIME.

Sous cette salle ...

FABIO.

Sous cette salle? ...

THÉOTIME.

Tu as entendu qu'il m'a tout confié.

FABIO.

Mais où est ALONZO?

~~THÉOTIME.~~

ALONZO?

FABIO.

Oui, le fils du Duc?

THÉOTIME.

Ciel! ils sont perdus tous deux ... Mes mis, mes amis, aidez-moi à les chercher

. . . une femme, une malheureuse victime de la vengeance est ici . . . elle meurt peut-être de faim et de désespoir; son fils . . . ô ciel! . . . allons à leur secours . . . Je ne suis pas un étranger pour vous . . . je suis le neveu de votre maître, le Comte de Belmire.

Fabio.

Vous, le Comte de Belmire?

Théotime.

Oui, par pitié . . . vous avez entendu les ordres de mon oncle . . . Son fils, son épouse . . . Vous connaissez les voûtes de ce château; de grâce, conduisez-moi, cherchons . . . Ciel! ayez pitié de mon désespoir.

(Il sort; les gens du château le suivent en donnant les témoignages de la plus vive émotion.)

ACTE III.

SCENE I.

(Le Théâtre représente l'intérieur du souterrain éclairé par une lampe qui est sur le point de finir; Elvire s'est endormie aux pieds de son fils; elle s'éveille.)

ELVIRE. ALONZO.

Elvire.

Où suis-je? encore ma prison ... j'ai cru voir mon époux fléchi, mon fils entre ses bras; flatteuse erreur! réveil affreux! Ciel! que vois-je? c'est mon fils. La confusion de mes sens me faisait prendre pour un songe ... Alonzo! c'est lui ... enfermé avec moi ... il dort; puisse un doux sommeil te donner la force d'être témoin de la misère et des larmes de ta mère ... Ô Dieu! mon sort n'était-il pas assez affreux sans l'aggraver encore par le danger de mon fils ... je me sens affaiblir ... quel silence! ... tout m'abandonne dans ce séjour de la mort ... cher et malheureux enfant! ... je tremble pour l'instant de ton reveil. Tes yeux chercheront envain la lumière; tu n'éprouveras que le malheur d'être né de moi. Je n'ai pas en-

core reçu la faible subsistance que l'on m'accorde chaque jour. *(Cherchant à débrouiller une idée confuse)* CASANO me l'a apportée lui-même. Qui l'obligeait à précipiter avec moi mon fils dans ce cachot? Quels cris ai-je entendu? . . . est-ce un songe? Mon fils est près de moi . . . il se réveille, et ses maux vont commencer. *(Elle l'embrasse avec tendresse.)*

ALONZO.

Ma mère! j'ai faim.

ELVIRE *(à part)*.

Ciel! que lui dire? *(Haut)* Bientôt, mon fils, nous recevrons de la nourriture . . . le moment approche . . . j'en ai besoin moi-même.

ALONZO *(se soulevant)*.

Ne vous chagrinez pas, ma mère; je puis attendre. Je suis avec vous, que pourrais-je désirer encore?

ELVIRE *(tâchant de déguiser son inquiétude)*.

Ah ALONZO, tu méritais un meilleur sort.

ALONZO *(l'embrassant)*.

Consolez-vous, ma mère; mon père ne nous laissera pas sans secours.

ELVIRE.

Tu as raison, mon fils; la constance et l'espoir nous soutiennent dans le malheur.

ALONZO.

Mais, nous avons donc été long-tems ici ... je ne sais ... mais je souffre ... j'éprouve une faiblesse ...

ELVIRE.

Dieu!

ALONZO *(s'appuye sur le lit, tâche de rassurer sa mère, et d'une voix faible lui dit:)*

Maman, ce n'est rien; ne vous effrayez pas ... aimez toujours ALONZO; j'ai besoin de me reposer. *(Il tombe renversé sur le lit.)*

ELVIRE *(avec effroi).*

Il se meurt! ... mon fils ... mon fils! *(Elle se penche sur lui)* Il respire encore, la faim ... l'air infect de ce lieu. Ô Dieu! me reservais-tu cette dernière épreuve? ... et point de secours. *(Elle parcourt le théâtre comme pour chercher à se faire entendre par quelque issue)* Au secours! au secours! ... on ne m'entend pas ... *(Elle va auprès de son fils, pour écouter s'il respire encore)* À peine il respire ... inno-

cente victime de ta tendresse, la mort va nous réunir; ah! du moins elle aura tari la source de mes larmes, avant que mes regards se détournent de toi. *(La lampe s'éteint)* Ciel! m'enviais-tu même ce faible secours? C'en est fait; la mort nous a plongé dans ses ténèbres; mais je lui rends grâces, ô mon fils, car c'est sur ton sein qu'elle ferme ma paupière.

(Elle tombe renversée aux pieds de son fils. Il succède un silence qui est interrompu par les coups de ceux qui, en dehors, travaillent à percer la voûte. ELVIRE se relève et écoute.)

Qu'entends-je? . . . quel bruit soudain! . . . vient-on à notre secours?

(Une pierre se détache; la lumière des flambeaux que portent les ouvriers, pénètre par cette ouverture.)

Je revois la lumière! mon fils! mon enfant! tu seras délivré . . . l'air qui pénètre le ranime déjà.

ALONZO *(revenant un peu de sa faiblesse).*

Ma mère!

(ELVIRE le couvre de son corps pour le garantir de la chute des pierres qui pourraient l'atteindre.)

ELVIRE.

La voûte va nous écraser! Dieu! sauvez seulement ALONZO … je me meurs … *(Elle tombe évanouie.)*

BELMIRE *(à l'ouverture de la brèche).*

Nos peines sont récompensées; voici la voûte.

(Il regarde à la lueur de son flambeau. Il apperçoit ELVIRE, et se précipite vers elle. La suite de ses gens entre successivement.)

C'est elle … c'est elle! suivez-moi. Dieu! elle est morte.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. BELMIRE. FABIO. SUITE *avec des flambeaux.*

ELVIRE *(revenant à elle).*

Quelle voix! *(Elle se jette dans les bras de BELMIRE)* Ô mon libérateur! *(Revenant de son premier mouvement en reconnaissant BELMIRE)* Moi dans les bras de BELMIRE!

BELMIRE.

Victime infortunée! vous êtes libre; fuyez, suivez-moi.

ELVIRE.

Moi fuir avec BELMIRE! es-tu de concert avec mon persécuteur?... ne veux-tu pas que je meure innocente?

BELMIRE.

Je veux te délivrer de la mort, je veux faire éclater ton innocence au jour de la vérité. Tu n'es plus au pouvoir de CASANO; tu es sous la protection des lois.

ELVIRE.

Qu'entends-je? Oublierais-tu ce que tu dois à mon époux? Abuserais-tu des droits que sa confiance te donna sur mon sort. Coupable ou non, CASANO est mon époux; voilà son fils. C'est lui qu'il faut sauver. Pour moi, voici mon tombeau. Un époux, une mère, peuvent seules m'en arracher.

BELMIRE.

ELVIRE me soupçonne d'une lâcheté.

ELVIRE.

J'ai fait mon devoir, fais le tien.

BELMIRE.

Le mien est de t'arracher d'ici, de prouver à ton époux son injustice, au monde entier ton innocence; de te rendre à ta famille, à ta mère.

ALONZO.

Ma mère! il veut nous délivrer.

ELVIRE.

Ah! pouvais-je t'oublier? ... ALONZO, retourne vers ton père; tâche de le fléchir. Ta mère t'attend ici.

ALONZO *(jettant ses bras autour d'elle).*

Non, je ne te quitte plus; je veux vivre et mourir avec toi.

BELMIRE.

Et tu peux résister à la voix de la nature! Apprends donc que c'est ton époux qui m'envoie ici. Il est accusé, et au moment où il a été arrêté, il m'a confié le sort de ton fils et le tien.

ELVIRE.

Vain prétexte qui ne peut m'abuser. Ma résolution est inébranlable.

BELMIRE.

La mienne l'est de même. Amis! aidez-moi à l'arracher de ce séjour d'horreur. *(Les gens s'approchent pour l'enlever, BELMIRE la prend par le corps. Elle apperçoit un poignard à sa ceinture, et s'en saisit.)*

ELVIRE.

L'honneur est plus cher que la vie, et la mort préférable à la honte.

ALONZO *(se jettant sur le bras de sa mère)*.

Vous voulez m'abandonner.

BELMIRE *(arrêtant son bras)*.

Cruelle! quelle fureur!

(On ouvre précipitamment la porte et la grille. D. CARLOS entre à la tête de la garde du Roi qui entoure le Duc de CASANO. Ils accourent près d'ELVIRE).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. DIÉGO. D. CARLOS. GARDES.

DIÉGO *(en entrant)*.

Elle est ici, elle est innocente.

ELVIRE *(entendant la voix de son époux, jette son poignard)*.

Quelle voix! est-ce lui?

DIÉGO.

Que vois-je?

BELMIRE.

BELMIRE.

Votre épouse qui plutôt que de se voir soupçonnée, choisissait la mort.

ELVIRE.

Me connais-tu à présent, CASANO?

DIÉGO.

Ah! je t'ai méconnu. Vois à tes pieds le criminel, le barbare époux qui causa ton supplice. Tout est découvert; lis. *(Il lui donne une lettre)* Reconnais l'amante vindicative qui me punit de t'avoir donné ce cœur qu'elle croyait devoir lui appartenir. Elle irrita ma sombre jalousie. La mort a mis fin à ses crimes; elle va te venger des miens.

ELVIRE *(lit)*.

»CASANO! je meurs, et ma haine te »poursuit au-delà du tombeau. ELVIRE »était innocente; la lettre que je t'ai re»mise n'était pas dictée par une passion »criminelle. Je te livre au repentir, au »désespoir d'avoir sacrifié une épouse ver»tueuse. Je meurs satisfaite; je suis vengée.

»D:a ISABELLE.«

Tu reconnais mon innocence.

DIÉGO (*d'une voix sombre*).

Je t'ai vengée . . . ton barbare époux n'était plus digne de toi . . . Efface-le de ta mémoire. Que son repentir te fléchisse, et te rappelle au moins son nom sans horreur.

ELVIRE.

Que dis-tu? quels sombres regards troublent la douce impression que nous devons ressentir en cet heureux moment? Nous sommes réunis, tu m'aimes, tout est oublié. Il ne te reste qu'à te réconcilier avec ton neveu.

DIÉGO.

BELMIRÉ!

ELVIRE.

Lui-même qui . . .

DIÉGO.

ELVIRE! les momens sont précieux . . . écoutez-moi . . . je n'ai pu supporter le poids de mes crimes. En horreur à moi-même . . . livré à la sévérité des lois, j'en ai prévenu la justice. Un poison mortel . . .

ELVIRE.

Dieu! hâtons-nous de le secourir.

DIÉGO.

Il n'est plus tems. Je ressens déjà ses

effets . . . son froid mortel a pénétré mon sang . . . déjà le voile de la mort dérobe à mes yeux tout ce que j'aimais, tout ce que je regrette au monde, et que ma rage poursuivit . . . Le ciel est juste, il me punit . . . Adorable épouse, dont la vertu, la générosité, la constance méritaient un meilleur sort . . . sois heureuse enfin . . . ne hais pas la mémoire de ton cruel, mais sensible époux. *(À Belmire:)* Toi, témoin de mes fureurs, de mon amour, daigne me plaindre . . . n'abandonne pas mon fils . . . mon épouse. *(À Alonzo:)* Et toi, cher enfant, sois soumis à la plus tendre, à la plus respectable mère . . . console-la de tous les maux que je lui fis éprouver . . . et si jamais l'amour . . . souviens-toi de ton père . . . Elvire . . . mon fils . . .

BELMIRE.

Dieu! il expire.

ELVIRE.

Ciel!

ALONZO *(se précipitant à ses genoux).*

Mon père!

(Théotime lève les mains au ciel, et la toile tombe.)

MARTHE BANER

ET

LAURENT SPARRE.

DRAME

EN TROIS ACTES.

ÉCLAIRCISSEMENT HISTORIQUE

sur le sujet de ce drame.

Ce drame a pour titre en suédois: la magnanimité de GUSTAVE ADOLPHE, ou MARTHE BANER et LAURENT SPARRE. La magnanimité de GUSTAVE ADOLPHE n'en faisant pas le sujet principal, j'ai cru plus à propos de ne laisser subsister dans la traduction de cette pièce, que son second titre. On ne peut douter néanmoins, que le principal motif de GUSTAVE III en la composant, n'ait été de retracer la grandeur d'ame du héros qui s'était concilié par sa bienfaisance et une conduite toute opposée à celle de son père, les cœurs que son excessive rigueur lui avaient aliénés pendant un règne en proie aux dissensions. Le premier usage que GUSTAVE ADOLPHE fit de son autorité, fut de dédommager les illustres familles qui avaient été les victimes de leur attachement au parti de SIGISMOND, et de réintégrer les veuves et les orphelins de ces illustres proscrits dans leurs biens qui avaient été confisqués: c'est

à ses soins paternels que la nation suédoise est redevable de citoyens aussi mérités que les nombreux descendans des Sénateurs GUSTAVE BANER et ERIK SPARRE qui auraient été perdus pour elle, si GUSTAVE ADOLPHE eut adopté les principes rigoureux de la politique de son père et la sévérité de son caractère implacable.

Il était indispensable de ramener sur la scène le personnage que l'histoire et les monumens représentent comme inséparable de GUSTAVE ADOLPHE. C'est pourquoi à la huitième Scène du second Acte, il épanche dans le sein d'OXENSTJERNA ses inquiétudes sur les obstacles qu'il éprouve à rétablir l'union. L'attachement réciproque de ces deux grands hommes ne peut être comparé qu'à celui de HENRI IV et de SULLY avec lesquels GUSTAVE ADOLPHE et OXENSTJERNA ont encore plus d'un rapport. Chargé par les dernières dispositions de GUSTAVE ADOLPHE du soutien d'un État que la guerre et la minorité de CHRISTINE pouvaient menacer, OXENSTJERNA remplit tout ce que la patrie et le Souverain avaient attendu de lui. Son dévouement pour la mémoire de son ami réjaillit sur sa jeune héritière, et la força de déférer

souvent à la sagesse et à la franchise de ses conseils.

La supposition d'un faux SPARRE, sur laquelle ce drame est fondé, n'est qu'une fiction pour en diriger l'action et y amener les détails historiques qui caractérisent la magnanimité de GUSTAVE ADOLPHE. Rien dans l'histoire ne donne lieu à cette supposition, ni à l'infidélité commise par la nourrice sur le changement d'enfans. Il n'est pas plus probable que le jeune SPARRE ait été élevé et adopté par la Comtesse STURE, puisqu'en 1601, lors de la barbare exécution de son père, il avait onze ans, et était page de CHARLES IX. Il fut créé en 1617 gentilhomme de la chambre de GUSTAVE ADOLPHE, et mourut Sénateur en 1644, âgé de 55 ans, ayant survécu à son épouse MARTHE BANER. Il présida comme Maréchal à six Diètes. Les annales de la Suède rendent témoignage de son zèle pour le service du Roi, de son attachement et de son respect pour sa mémoire; il en donna des preuves par son dévouement à la Reine CHRISTINE sa fille, pendant sa minorité.

MARTHE BANER, dont le père avait été victime comme celui de SPARRE son époux,

de la même cause, fut effectivement recueillie après le malheur qu'elle venait d'éprouver chez la Comtesse Sture; ce qui justifie bien la supposition ou la probabilité d'une pareille adoption en faveur du jeune Sparre.

La Comtesse Sture était petite fille de Sten Sture, administrateur du royaume. Elle épousa contre le consentement de sa mère le Comte Erik Stenbock qui l'enleva en plein jour et en présence de tous ses gens, sous prétexte d'essayer avec elle en traineau un cheval neuf. Ils se marièrent sur les frontières de Dannemarc, et revinrent s'établir à Visingsö, seigneurie du Grand Chancelier Comte Brahe qui avait épousé la sœur du même Stenbock. Ils y restèrent plus d'un an, sans que la mère de la Comtesse Sture voulût revoir sa fille, ni lui pardonner, malgré l'intercession du Roi Jean III et de la Reine mère Catherine Stenbock. L'histoire rapporte que jusqu'au moment de sa réconciliation avec sa mère, qui eut lieu à l'occasion de sa grossesse, la Comtesse Stenbock porta le grand deuil, et qu'en se présentant à elle, elle se mit à genoux à l'entrée de l'appartement, et s'avança jusqu'à sa mère dans

cette posture; son mari essuya les plus vifs reproches avec la même soumission. Ayant ensuite pris part aux troubles civils du règne de CHARLES IX, il perdit ses biens, s'expatria, et mourut à Copenhague en 1599. C'est de lui que descendent les Comtes STENBOCK d'aujourd'hui.

PERSONNAGES.

GUSTAVE ADOLPHE, Roi de Suède.

AXEL OXENSTJERNA.

ERIK JOHANSON, ensuite reconnu pour être LAURENT SPARRE.

LAURENT SPARRE, ensuite reconnu pour être ERIK JOHANSON.

La Comtesse STURE, veuve d'ERIK STENBOCK.

FRIGELIUS, Maître d'hôtel de la Comtesse; sorte de pédant.

MARTHE BANER.

LUCIE, nourrice.

LENNART TORSTENSON.

ELIN, fille adoptive de la Comtesse, nièce de Lucie, jeune fille de 12 à 13 ans.

Un Page, } de la Comtesse Stenbock.
Un Valet d'écurie }

Le Comte MAGNUS BRAHE, Drotzet ou Grand Chancelier de justice.

Le Comte JACQUES DE LA GARDIE, Connétable du royaume.

NICOLAS BJELKE, Sénateur.

AXEL RYNING, Sénateur.

MARTHE BANER

ET

LAURENT SPARRE.

ACTE I.

SCENE I.

FRIGELIUS. LUCIE. ELIN. MARTHE BANER. DOMESTIQUES *en habits de paysans.*

FRIGELIUS *(assis sous un chêne, compte).*

Dix, onze, douze . . . et vingt font trente deux. Trente trois, trente quatre, trente cinq et quinze font cinquante. Cinq mille cent cinquante riksdalers et mille neuf cent cinquante de l'année précédente font d'une part sept mille cinq cents de la terre de Torpa . . . deux cents de Bergqvara . . . fait sept cents, et deux mille trois cents des rentes de Livonie; somme totale dix mille riksdalers d'argent.

ELIN.

Dix mille riksdalers d'argent. Ah ma tante, quelle somme!

FRIGELIUS.

Cette maison était bien plus riche autrefois, lorsque feu Mr. le Comte ERIK STENBOCK emmena d'ici la Comtesse. Ce n'était pas hier, il y a quarante sept ans de cela.

LUCIE.

Quarante sept ans . . . il ne peut pas y avoir tant de tems.

FRIGELIUS.

J'ai bonne mémoire. N'est-ce pas aujourd'hui le 23 Juin 1620? C'était la veille du dimanche des rameaux 1573 que feu le Comte ERIK emmena Madame . . . la vieille Comtesse MARTHE s'y opposait; mais l'amour, mes enfans, l'amour . . . il ne connait point d'obstacles.

MARTHE BANER.

Trois aunes et demie, crois-tu que ce soit assez pour une écharpe?

ELIN.

Cela dépend de la taille de celui qui doit la porter.

MARTHE BANER.

C'est ERIK JOHANSON.

ELIN.

ERIK JOHANSON! ah, que j'en suis aise! Reviendra-t-il bientôt?

FRIGELIUS.

On l'attend aujourd'hui. C'est lui qui doit apporter le consentement du Roi pour le mariage. La Comtesse en a écrit au Drotzet.

ELIN.

Comment, ne peut-on se marier sans que le Roi s'en mêle?

FRIGELIUS.

Non, sans doute. Je me rappelle encore le tems où les lois interdisaient le mariage entre cousins germains, et je me souviens très bien que lorsque feu le Comte ERIK emmena Madame la Comtesse ...

MARTHE BANER.

Ah, nous en voilà encore au Comte ERIK ... mais comment avec une si bonne mémoire pouvez-vous oublier que vous nous avez répété mille fois tout cela?

FRIGELIUS.

Oui, oui; je comprends. Mademoiselle aimerait mieux entendre parler des apprêts

de son mariage avec Mr. ERIKSON SPARRE; he, he, he . . . Que le ciel vous récompense de l'appui que cet orphelin a trouvé chez vous! Non, Madame la Comtesse STURE n'a pas sa pareille en Suède pour sa constance en amitié. Que serait-il devenu le malheureux, si vous n'en eussiez pris pitié?

ELIN.

Fort bien; mais Dieu sait s'il profitera de tant de soins.

FRIGELIUS.

De grâce, ne parlez pas si librement de votre maître futur. Pour trois raisons, il ne faut pas précipiter son jugement . . . 1:o On hazarde à juger faussement; 2:o On ne doit jamais médire de son prochain, et 3:o . . . 3:o . . .

ELIN.

Pardonnez, Mr. le licencié, je n'entends pas le latin.

FRIGELIUS *(s'asseyant pour écrire)*.

Tout ce bavardage m'empêche de finir mes comptes.

MARTHE

MARTHE BANER.

La noce se fera ce soir ... ce soir je serai l'épouse de LAURENT SPARRE ... hélas!

ELIN.

Ce sera bien amusant de voir une noce. Notre demoiselle est si jolie; Madame l'aime tant, et puis on dansera; tous les voisins sont invités.

FRIGELIUS.

Oui; et les deux familles. Quelle joie pour elles d'unir le fils d'ERIK SPARRE à MARTHE BANER! Il est vrai qu'il n'est pas riche, car tous les biens de son père et de sa mère ont été confisqués au profit de la couronne; mais la fortune de Mademoiselle le mettra en état de soutenir son rang.

ELIN.

Le père de Mademoiselle a cependant éprouvé aussi le même sort.

FRIGELIUS.

Mais les biens maternels furent exempts de confiscation, et Madame qui est tante de Mademoiselle, comprenez-vous bien, les reçut du Duc CHARLES qui était son cou-

sin germain. Elle en fait la dot de Mademoiselle; car il faut que vous sachiez que Mr. le Grand Chancelier était le meilleur ami de Madame.

LUCIE (*pleurant*).

Dieu me pardonne ... je ne sais ce que je dois faire.

ELIN.

Qu'avez-vous donc, dame LUCIE, vous pleurez toujours? Oubliez les malheurs passés. Vous n'avez plus que des sujets de satisfaction. Vous avez été la nourrice du jeune Baron; vous l'aimez de tout votre cœur.

LUCIE.

Ah, comme mon propre fils.

ELIN.

Eh bien, il va être heureux ... ne pleurez donc pas ainsi. Madame veut que tout le monde se livre aujourd'hui à la joie.

MARTHE BANER.

En effet je ne comprends rien à votre chagrin. Tout vous favorise; votre fils même ERIK JOHANSON doué des plus brillantes qualités, en faveur chez le Roi, ne peut manquer de faire une grande fortune; il

fera la consolation et la joie de votre vieillesse.

ELIN.

Sans doute, il mérite d'être aimé; jeune, charmant, brave.

FRIGELIUS.

Instruit.

ELIN.

En un mot: il ne ressemble en rien à notre jeune Baron.

MARTHE BANER.

Hélas! il n'est que trop vrai.

LUCIE.

Voilà précisement ce qui m'afflige . . . c'est donc ce soir que vous l'épousez.

MARTHE BANER.

Oui . . . telle est la volonté de ma tante. Elle sera obéie, si le consentement du Roi arrive.

ELIN.

Que je vous plains d'épouser un homme si mal élevé. À peine sait-il écrire son nom.

LUCIE.

Est-ce donc là le fruit de ma peine? . . . lorsque je le remis à Madame comme fils

de feu Mr. ÉRIK SPARRE, si j'eusse cru qu'il eût si mal répondu à mes soins, j'aurais mieux fait pour lui et pour moi de le garder.

FRIGELIUS.

Dame LUCIE, vous avez tort par quatre raisons: 1° Il vous fut confié par sa mère EBBA BRAHE pour être remis à M:e la Comtesse; 2° vous ne pouviez garder ce qui ne vous appartenait pas; 3° il peut devenir meilleur en étudiant le latin; 4° vous êtes la seule pour qui il conserve quelques égards, car excepté vous et Mademoiselle, il n'en a pour personne.

LUCIE.

Vous avez bien raison; mais puis-je remédier à ce qui est fait?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. UN COURRIER.

LE COURRIER (à FRIGELIUS).

Voilà la réponse du camérier de Stockholm.

FRIGELIUS *(lit).*

»Mr.! Je vous envoye la réponse de Mr. »le Grand Chancelier à M:e la Comtesse.

»Mr. Erikson Sparre, page de la cham-»bre, lui présentera lui-même le consente-»ment du Roi; il doit partir incessament. »L'argent qui devait être remis au porteur … *(Il lit bas le reste de la lettre. Il regarde le cachet de la lettre incluse, et en lit l'adresse)* »À M:e la Comtesse veuve Sten-»bock, née Svante Sture, Comtesse de »Vestervik etc. etc. à Hörningsholm.« Oui, c'est de Mr. le Grand Chancelier.

Elin *(ramasse un papier qui est tombé)*.

Voilà encore un billet que vous alliez perdre.

Frigelius *(le prend et lit)*.

»J'apprends à l'instant que le Roi se »dispose à partir lui-même pour Hörnings-»holm, et compte assister à la noce.«

Elin *(sautant)*.

Ah! nous verrons le Roi; ce héros; cet excellent Prince.

Marthe Baner.

Ah, je l'ai désiré long-tems. Tu sais combien je suis attachée à Gustave Adolphe, sans cependant l'avoir jamais vu … Mais comment se peut-il que j'aime tant

le fils de CHARLES IX, de celui qui a fait périr mon père?

FRIGELIUS.

Permettez, Mademoiselle, qu'un vieux et dévoué serviteur vous félicite le jour de vos noces. Il sera brillant, ce jour, il sera grand, agréable, brillant comme votre beauté toute semblable au soleil qui dissipe les nuages; il sera grand, car ...

MARTHE BANER.

Grand merci, mon cher FRIGELIUS. Voici ma tante.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. LA COMTESSE STENBOCK.

LA COMTESSE.

J'ai vu mon courrier revenir; il doit avoir apporté des lettres de Stockholm.

FRIGELIUS.

En voici une que j'ai l'honneur de présenter très-humblement à M:e la Comtesse.

LA COMTESSE.

C'est du Grand Chancelier. *(Elle lit bas.)* Voilà donc cette affaire enfin termi-

née. Le Roi consent à votre mariage, ma chère nièce. (*À* FRIGELIUS:) Faites inviter mes parens, les seigneurs et dames du voisinage. Ce soir on célébrera les noces.

FRIGELIUS.

Les ordres de M:e la Comtesse vont être exécutés. (*Il sort.*)

MARTHE BANER.

Si près de me séparer de vous ... de vous, tante bien-aimée, qui m'avez tenu lieu de mère, mon cœur peut-il être accessible à la joie?

LA COMTESSE.

Oui, mon enfant, j'ai pour toi les sentimens d'une mère. Nous ne nous séparerons pas. Les liens que tu formes aujourd'hui resserreront encore ceux qui nous unissent. Oui, l'épouse du fils d'ERIK SPARRE me sera encore plus chère que ma nièce. En relevant la famille de mon malheureux ami, je trouve la récompense de mes soins.

MARTHE BANER (*à part*).

Ah! cachons ma douleur; je ne veux pas l'affliger.

(*Pendant cet aparté la Comtesse donne des ordres à ses gens.*)

ELIN.

Madame sait-elle qu'on dit que le Roi viendra ici ce soir?

LA COMTESSE.

Cela n'est pas possible.

LUCIE.

Le bruit courait en ville que le Roi en personne allait se rendre à la noce. C'est le camérier qui l'écrit.

LA COMTESSE.

C'est un faux bruit. Le Roi ne m'a jamais vue. Quel motif l'amenerait chez moi dont la famille a été victime de la cruauté de son père? Ah, mes amis, j'ai bien peu connu le bonheur. Ce n'était pas assez d'avoir vu dans mon enfance massacrer en un jour, mon père, mon frère et mon beau-frère: le ressentiment de ma mère est venu mettre le comble à l'horreur de ma situation. Insensible à tout ce qu'ERIK STENBOCK avait de recommendable, elle s'obstina à refuser son consentement à une union que de vains préjugés lui faisaient croire criminelle, et son coeur me fut fermé pour long-tems ... Elle céda enfin aux prières de mes parens; à peine

me retrouvais-je au sein de ma famille où j'allais jouir du fruit de ma constance, que ma patrie devint la proie des haines de partis, et des dissensions. Le superstitieux SIGISMOND, l'ambitieux CHARLES plongèrent la Suède dans le sang. Je vis à la fois arracher de mes bras et entraîner pour jamais loin de moi mon époux et mes enfans. Je vis périr sous la hache du bourreau mes trois beaux-frères et mon neveu. Dès-lors, pénétrée d'une égale horreur et pour le lâche SIGISMOND qui avait abandonné ses fidèles amis, et pour le tyran qui avait sacrifié toute ma famille, j'ai fui le monde, et pendant vingt ans j'ai enseveli ici ma douleur et mes larmes. Un jour plus propice luit enfin. J'assure aujourd'hui la félicité des enfans de mes malheureux amis. Je les réunis pour s'entre-aider. Mes chagrins sont adoucis; ma vieillesse éprouvera des consolations.

MARTHE BANER.

Ah, ma tendre mère, cet hymen, vous le savez, a peu d'attraits pour moi; mais je le bénirai s'il vous rend heureuse.

LA COMTESSE.

Tu fus toujours nécessaire à mon cœur.

Tu ne cesseras jamais de l'être; mais d'après mon récit, jugez mes amis, si je dois être empressée de voir le fils de CHARLES IX. Toutefois, il est innocent des crimes de son père. Le ciel nous l'a donné pour Roi, et j'adore ses décrets. J'avouerai même que les grandes qualités de ce jeune Prince ont fait impression sur une ame accoutumée comme la mienne à apprécier les héros. Sous son sceptre, la Suède est triomphante; elle lui doit le calme et la sécurité dont elle jouit. L'admiration est due aux grands talens, aux brillans exploits; mais l'affection ne s'acquiert que par les qualités du cœur.

MARTHE BANER.

Mais si j'en crois ERIK JOHANSON, GUSTAVE ADOLPHE est aussi bon que magnanime. C'est toujours avec attendrissement qu'il en parle, sur-tout à l'occasion des grâces dont ce jeune Roi comble les enfans des victimes de son père. Je ne sais si c'est par prévention en faveur d'ERIK; mais je ne puis entendre le nom de GUSTAVE ADOLPHE sans émotion.

LA COMTESSE.

Le père d'ERIK a péri, tu le sais, sur

la place de Linköping; et quoique j'aie recueilli son malheureux fils, il fut placé dès sa tendre jeunesse auprès du Roi; c'est la reconnaissance qui l'inspire. Au reste, je suis loin, ma fille, de blâmer vos sentimens pour le jeune Monarque. Qui peut se complaire dans la haine? Je fus moi-même affectionnée à CHARLES IX avant que la soif du pouvoir en fît mon ennemi. Je lui dois mon hymen et le retour de l'amitié de ma mère. Si son fils ressemble au tableau que nous en fait ERIK, il me sera doux de lui vouer les sentimens que ceux qui nous gouvernent peuvent si facilement obtenir de nous, pour peu qu'ils daignent les mériter. — Mais SPARRE n'est-il pas encore revenu de la chasse? J'entends quelqu'un; c'est lui peut-être ... Non, c'est ERIK qui arrive de Stockholm.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. ERIK JOHANSON.

ERIK.

Le Roi m'a ordonné de remettre cette lettre à M:e la Comtesse.

LA COMTESSE (lit).

»Ma chère cousine! Je vous envoie le

»consentement que mon Grand Chancelier
»m'a demandé de votre part pour le ma-
»riage de LAURENT SPARRE avec ma pa-
»rente Mademoiselle MARTHE BANER. Per-
»mettez-moi de partager avec vous la joie
»de ce jour, et d'en être témoin. ERIK
»m'a dit que les noces devaient se célébrer
»demain. Dès cet après-midi j'espère arri-
»ver chez vous; empressé de vous connaî-
»tre personnellement, et de vous assurer
»moi-même des sentimens que professe pour
»vous votre parent et sincère ami

»GUSTAVE ADOLPHE.«

Cette lettre respire l'intérêt et la bonté.

ERIK.

Si vous saviez, M:e la Comtesse, avec quelle sensibilité le Roi parle de vous. Mon ami, me disait-il, je ne puis penser sans douleur aux événemens qui ont précédé mon règne. Trop jeune alors pour les prévenir, je veux à présent convaincre ceux que nos guerres civiles ont précipités dans le malheur, que mon cœur leur est ouvert. Tu me connais depuis long-tems; tâche d'effacer le passé de la mémoire de la Comtesse STENBOCK. Ah ma mère, vous m'avez permis ce nom dès l'enfance; si j'é-

tais assez heureux pour vous réconcilier avec mon Roi . . . . Qu'aurais-je à souhaiter de plus? . . . je vous dois ce que je suis. Orphelin, sans appui, que serais-je devenu sans vous? Élevé sous vos yeux avec le Baron SPARRE, c'est par votre crédit chez le Grand Chancelier que j'ai été placé près du Roi. Si je me suis distingué à la guerre, si j'ai pu servir ma patrie, je dois tout à vos bontés. Ah Madame . . . ah ma mère . . . je vous chérirai jusqu'au dernier soupir.

LA COMTESSE.

Tu m'attendris, mon enfant; ta reconnaissance m'enchante et paye tous mes soins. Avec un si bon cœur tu mérites d'être heureux. Je ne sais, mais du moment où ta mère t'a conduit ici, j'ai conçu pour toi une affection que tes bonnes qualités ont justifiée, et que je conserverai toujours. Sois satisfait. La lettre du Roi, ce que tu me dis de lui, tout concourt à me toucher, et je sens que mes ressentimens s'évanouissent. Mais où donc est SPARRE? n'est-il pas encore revenu de la chasse?

ELIN.

Le bruit des chiens annonce son arri-

vée. Il n'y a que lui qui se fasse précéder ainsi; je le vois; c'est lui.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. SPARRE.

SPARRE *(au fond du théâtre).*

Hola! PIERRE, ANDRÉ, PAUL, où sont donc tous ces misérables? ANDRÉ, mène mes chiens dans la cour, et laisse-les sans manger, car ils doivent chasser après-midi. Je te casse bras et jambes, si tu leur donnes la moindre chose. Entends-tu? Prends mon fusil; porte-le dans ma chambre.

ANDRÉ.

Est-il chargé?

SPARRE.

Tu es curieux.

ANDRÉ.

Mais c'est que je pourrais fort bien me tuer; faute de précaution.

SPARRE.

Le grand malheur quand un rustre, comme toi, se tuerait! On en retrouverait cent de ton espèce. Que fais-tu donc, co-

quin? Veux-tu me tuer moi-même? Prends donc garde ... *(Il lui donne un soufflet.)*

ANDRÉ.

Voilà un joli présent de noces.

LA COMTESSE.

Quelles mœurs! quelles manières! Convient-il à votre naissance, à votre rang de traiter ainsi ce pauvre garçon? N'apprendrez-vous donc jamais que la politesse et la bonté gagnent les cœurs? Eh, qui peut avoir plus besoin de se les concilier que celui qui dès le berceau a connu l'adversité; mais c'en est assez ... j'ai une bonne nouvelle à vous donner, mon cher SPARRE. J'ai reçu le consentement du Roi à votre mariage. Il peut se conclure ce soir.

SPARRE.

Soit, ce soir, aujourd'hui, demain; autant vaut un jour que l'autre.

MARTHE BANER *(à part)*.

Quelle grossièreté!

LA COMTESSE.

À présent que la fortune vous redevient favorable, que vous touchez au moment de vous unir à une épouse aussi vertueuse que belle, tâchez donc de vous en

rendre digne. Jusqu'ici, vous avez bien peu répondu à mes soins.

SPARRE.

Est-ce ma faute à moi? Je vais droit mon chemin; je n'ai jamais rien compris au grimoire qu'on a voulu m'apprendre, et encore moins à toutes les façons que vous nommez politesse. Je sais que vous avez pris soin de mon enfance; je vous en remercie, et aussi, je vous aime; mais je vous aimerais mille fois davantage, si vous ne vantiez sans cesse ce grand drôle (*il montre* ERIK), qui, selon vous, fait tout mieux que moi. Après tout, ce n'est pourtant qu'un parvenu qui fait le raisonneur, qui croit tout savoir parcequ'il sait le latin et qu'il vient de la cour, et pourtant, il n'est qu'un domestique.

LA COMTESSE.

Je ne suppose pas que l'envie vous aigrisse contre lui. Ce vil sentiment est indigne de votre naissance. Je ne le dissimule pas, j'aime ERIK; il a trop bien répondu à mes soins. Je vous aime aussi, mon cher SPARRE, mais je voudrais trouver en vous plus de désir d'acquérir de la gloire. L'adversité

versité a peut-être abattu votre ame; la fortune vous redevient favorable, son retour doit vous rappeler aux sentimens dignes de votre naissance. Jeune encore, vous pouvez parvenir à mériter le nom de vos ancêtres. Croyez-en, mon ami, les conseils d'une parente qui vous a élevé comme son fils. Adieu, je vais faire les préparatifs nécessaires pour recevoir le Roi.

FRIGELIUS.

Avec la permission de M:e la Comtesse, j'ai disposé pour Sa Majesté un petit divertissement. J'ai fait des vers que les jeunes filles chanteront.

LA COMTESSE.

Je vous remercie; c'est fort bien. *(À ERIK:)* Mon ami, veille à ce que cela soit convenable; tu connais mieux que moi la cour et le goût du Roi.

ERIK.

Si M:e la Comtesse le permet, j'aiderai Mr. FRIGELIUS. Je crois que nous ferons quelque chose de passable, si Mademoiselle MARTHE veut aussi y mettre du sien.

MARTHE BANER.

Je ferai tout mon possible pour plaire

à ma tante et au Roi. *(À part)* Mais que mon cœur est loin de prendre part à la joie commune!

La Comtesse.

C'est très bien, mes enfans. *(Elle sort.)*

SCENE VI.

Les Précédens, *excepté la Comtesse.*

Sparre.

Il est donc bien vrai que le Roi vient ici?

Lucie.

Oui, il vous fait l'honneur d'assister à vos noces. Tâchez de vous en rendre digne.

Sparre.

Je m'en passerais fort bien. Je n'ai nulle envie de voir le Roi, ni de le servir. Mon fusil, mes chiens et la chasse, voilà tout ce que j'aime. Il voudra peut-être m'attacher à son armée, et me mener à la guerre. Je ne suis pas curieux d'apprendre un métier qui peut coûter bras et jambes. Moi, je veux conserver mes membres, et passer ma vie en repos.

Marthe Baner.

Le Roi ne force personne; il invite seulement les nobles à acquérir de la gloire

sur ses traces. Il abandonne à leur obscurité ceux qui pensent comme vous.

SPARRE.

Je vous comprends, ma belle; vous ne seriez pas fâchée qu'aujourd'hui votre époux, demain je trouvasse en mon chemin quelque balle qui m'expédiât glorieusement pour l'autre monde. Oh, non s'il vous plaît. Je suis trop attaché à la vie pour l'abandonner sitôt.

LUCIE.

Quand je vous amenai ici, je ne vous aurais pas soupçonné capable de sentimens si bas.

SPARRE.

Tout ce qu'il vous plaira, ma chère nourrice. Je sais que vous m'aimez, et je vous aime aussi beaucoup; mais, quoique vous en disiez, je ne comprends rien à tous ces grands mots qu'on fait sonner si haut ici . . . Je puis entrer en colère quand je pense . . . mais il vaut mieux se taire . . . Ce que j'entends fort bien, c'est la voix de mon estomac qui est à jeun. LUCIE, viens me servir à déjeûner.

LUCIE.

Ah, comme je suis récompensée de tout ce que j'ai hazardé pour lui!

SCENE VII.

MARTHE BANER. ERIK JOHANSON. ELIN. FRIGELIUS. PAYSANS.

FRIGELIUS.

Allons enfans; le mai est-il planté?

UN PAYSAN.

Oui, Monsieur.

FRIGELIUS.

C'est bien. Rangez-vous tous: 1° le ménétrier marche à la tête; 2° les jeunes filles; 3° le mai; 4° les garçons. *(À MARTHE BANER:)* Mademoiselle ne trouve-t-elle pas cela bien arrangé?

MARTHE BANER.

Nous verrons ensuite.

FRIGELIUS *(s'assied dans un fauteuil).*

À présent je représente le Roi. Imaginez-vous que c'est lui.

ELIN.

Il faut beaucoup d'imagination pour cela.

FRIGELIUS.

Ma chère ELIN, ne troublez donc pas les paysans. Allons, jouez. *(L'orchestre joue une marche, et les paysans plantent le mai.*

C'est bon; à présent je fais mon compliment au Roi. *(Il se lève, fait sa révérence au fauteuil)* Grand et puissant Roi! Quand ALEXANDRE le Grand, fils de PHILIPPE Roi de Macédoine, fit son entrée à Babilone; quand SCIPION l'Africain prit Carthage; lorsque CHARLEMAGNE reçut la couronne impériale à Rome; lorsque le grand-père de Votre Majesté GUSTAVE I, de glorieuse mémoire, fit son entrée à Stockholm, il n'excita pas moins ....

ERIK.

Excusez, si je vous interromps, mon cher FRIGELIUS; mais le Roi n'aime pas les longues harangues. Il vaut mieux que vous fassiez commencer par le chant et la danse.

FRIGELIUS.

Mais c'est contre toutes les règles de ne pas commencer par une harangue. La mienne aurait servi de prologue, comme l'appellent les anciens. Elle aurait servi: 1° à exprimer ma pensée au Roi; à faire une description de ...

ERIK.

Je crois votre pensée excellente; mais suivez mon conseil; commencez par le chant.

Donnez-moi vos vers; je les examinerai, et j'y conserverai tout ce qui est du goût de la cour.

FRIGELIUS.

Non, Monsieur, je veux vous les chanter moi-même. Vous jugerez de leur beauté. Écoutez; écoutez.

Vertueux comme Machabée,
Brave et courageux
Comme David Ptolomée;
Doué des talens heureux
Du grand *Ciceronius*,
Prudent et ingénieux
Sicut Carolus nonus
Ce héros victorieux.

Je veux aussi insérer quelques belles rimes à l'honneur des illustres personnes de sa suite. C'est Mademoiselle qui les chantera.

Les grands de sa cour
Sunt jus et pietas.

(Il parle) *Jus* signifie le Grand-Chancelier de justice Drotzet.

Ses grands officiers
Fides et æquitas;
Les Barons ses Conseillers
Pax, Sapientia;
Ses illustres chevaliers
Spes et prudentia.

Vous voyez que chacun trouve son éloge. Comme cela est subtil et savant! Mr. le Grand-Chancelier est Baron, ce qui en latin veut dire *liber baro*. Je crois qu'il serait difficile de trouver quelque chose de plus ingénieux.

MARTHE BANER.

Cela est fort beau; mais mon cher FRIGELIUS, il m'est impossible de chanter du latin. ERIK m'a promis de m'apprendre un air que le Roi aime beaucoup. Les filles du village chanteront quelques couplets qu'ERIK composera. Allons tout préparer.

DIVERTISSEMENT.

ACTE II.

(Le Théâtre représente une galerie du château de Hörningsholm.)

SCENE I.

LA COMTESSE. LUCIE. FRIGELIUS.

LA COMTESSE (en habit paré).

Avez-vous pourvu à tout, FRIGELIUS, et vous, ma chère LUCIE, tout est-il disposé pour l'arrivée du Roi?

LUCIE.

Oui, Madame; les appartemens que vous lui avez destinés sont prêts. Cette salle sert d'antichambre. Madame loge de ce côté.

LA COMTESSE.

Fort bien; j'évite ainsi la peine de monter, et je suis plus à portée de la première pièce où la noce doit se faire. On donnera la salle intérieure aux gardes du corps. Tout cela vous cause bien de l'embarras, mes enfans.

FRIGELIUS.

Que ne ferions-nous pas pour une si bonne maîtresse? Je puis vous assurer très-respectueusement, Madame, que tout est dans le meilleur ordre: 1° les paysans

avertis; 2° tous bien habillés; 3° des voûtes de feuillage préparées; il n'y a que le chant et les chœurs qui, je le crains, pourraient ne pas répondre au reste. J'avais composé de très jolies rimes en français, grec et latin, que les jeunes filles devaient chanter; mais ERIK prétend que cela est trop savant. Je m'en rapporte au goût et aux ordres de M:e la Comtesse.

LA COMTESSE.

Comment, mon cher, voulez-vous que mes paysans chantent du grec?

FRIGELIUS.

Sans doute, Madame; le Roi aurait ainsi appris que j'ai composé les vers, que j'ai fait toutes mes études, et que je connais mes auteurs. Cela aurait pu me procurer un bénéfice, ou une chaire de professeur dans quelque académie, par la puissante recommendation de Madame; mais Mr. ERIK en veut faire à sa tête.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il a eu raison. Dans une heure, mes amis, le Roi sera ici. SPARRE doit lui être présenté... Quelle idée donnera-t-il de lui? Ses mœurs, sa conduite

répondent si peu à mes soins, et le Roi sait si bien apprécier les hommes. Tâchons cependant de lui dissimuler ses défauts. Je compte sur vous, mes amis. Lucie, use de l'empire que l'amitié de Sparre te donne sur lui pour l'engager à couvrir son ignorance d'un silence respectueux. Le Roi sait que, né dans le malheur, il a été élevé à la campagne; il excusera cette apparente timidité. Vous qui avez été son précepteur, Frigelius, appuyez de vos représentations les conseils de Lucie.

Frigelius.

Si vous le permettez, M:e la Comtesse, je lui composerai une harangue latine qu'il débitera au Roi lorsque vous le lui présenterez.

La Comtesse.

Eh, mon Dieu, non, le Roi est rassassié de harangues; d'ailleurs, Sparre ne sait pas un mot de latin.

Frigelius.

Hélas non, il n'a jamais voulu en entendre parler.

La Comtesse.

Empêchez-le seulement de dire ou de faire quelques impertinences.

FRIGELIUS.

J'obéirai aux ordres de M:e la Comtesse; je vais lui représenter, d'après les principes de nos anciens auteurs, les avantages et les agrémens de la politesse.

LA COMTESSE.

C'est bien; je crains fort qu'il ne déplaise aussi à ma nièce.

LUCIE.

Ah, oui, oui ... voilà ce qui m'afflige. Je crois que j'en mourrai.

LA COMTESSE.

Ma bonne LUCIE, ne te chagrine pas tant. Ce n'est pas ta faute. Il se corrigera peut-être.

LUCIE.

Ah, si vous saviez, Madame, combien j'ai de part à tout cela . . . vous me haïriez sans doute.

LA COMTESSE.

Détrompe-toi, LUCIE; nous sommes amies dès l'enfance; nous le serons toujours.

LUCIE.

Votre bonté me perce le cœur ... non, je ne puis cacher plus long-tems ...

SCENE II.

LES MÊMES. ELIN.

ELIN *(en courant).*

Madame, Madame!

LA COMTESSE.

Mais ELIN, tu deviens tous les jours plus étourdie. Convient-il d'entrer ainsi?

ELIN.

Excusez-moi, Madame. Je voulais vous dire qu'il arrive beaucoup d'étrangers. Ce sont tous les seigneurs des terres voisines. Il y a tant de belles dames et de jolies demoiselles; ils disent que Mr. le Comte MAGNUS . . .

LA COMTESSE.

C'est sans doute MAGNUS BRAHE.

ELIN.

Oui, justement le père de la belle Comtesse EBBA, et puis le Comte RYNING, et puis le Comte BJELKE.

LA COMTESSE.

C'est bien . . . je vais les recevoir; et toi, LUCIE, console-toi; pense seulement à ce dont je t'ai chargée. *(Elle sort d'un côté, FRIGELIUS sort de l'autre.)*

SCENE III.

LUCIE *(seule)*.

Que de chagrins une seule faute attire! Rien ne peut adoucir les miens. Ah, mon fils! que ma tendresse pour toi m'a rendue criminelle. Comment expier? . . . si par un aveu . . . mais réparerait-il les torts dont je suis coupable?

SCENE IV.

LUCIE. ELIN.

ELIN *(entre en riant aux éclats)*.

Ha, ha, ha, ha. Ma tante, si vous saviez la belle équipée que notre baron vient de faire.

LUCIE.

Qu'est-ce donc?

ELIN.

Cela était fort plaisant. Vous savez que M:e la Comtesse voulait que Mademoiselle chantât devant le Roi, un grand air que votre fils lui avait appris. Mademoiselle a fait apporter sa harpe, et Mr. ERIK tenait le papier de musique. Pour que Mademoiselle pût lire plus facilement, il

s'était mis à genoux devant elle. À peine avait-elle commencé à chanter, que le Baron qui dormait dans la chambre voisine, entre, et d'un ton grossier, *(elle l'imite)* »je vous ai dit une fois pour toutes que »la musique me déplait.« Mademoiselle a eu beau lui représenter avec toute la douceur imaginable, que M:e la Comtesse désirait qu'elle apprît cet air . . . peine inutile! . . . le Baron prend de l'ombrage en voyant Mr. ERIK à genoux. Déjà, il en venait aux injures, lorsque l'intendant FRIGELIUS est intervenu, et a entamé un discours très pathétique. Le Baron n'a rien voulu entendre. Mademoiselle a été offensée et s'est rétirée; mais l'impatience et les grimaces du Baron pendant la mercuriale de FRIGELIUS étaient si comiques, que je suis sortie pour ne pas éclater de rire en leur présence.

LUCIE.

Ciel! que dis-tu? ... et mon fils ...

ELIN.

Il est sorti très piqué ... mais le voici.

(Elle sort en courant.)

SCENE V.

LUCIE. ERIK JOHANSON.

Erik *(en entrant)*.

Quelle brutalité! quelle grossièreté! Contre tout autre, je me serais vengé; mais j'ai dû conserver les égards que je dois à la Comtesse. Ma reconnaissance me fait dévorer mon ressentiment.

Lucie.

Que dis-tu, mon fils? pourrais-tu oublier?

Erik.

Non, ma mère; je connais mon devoir . . . mais j'abandonne un lieu si dangereux pour moi . . . où à chaque instant je suis exposé à m'oublier moi-même . . . où le sort de Marthe Baner m'épouvante et m'afflige . . . elle subit la loi que lui impose l'amitié de la Comtesse pour le père de Sparre . . . elle se sacrifie . . . ah Marthe Baner! que je la plains . . . j'avais cru jusqu'à ce jour que le plus grand malheur était d'être né avec un cœur au-dessus de sa naissance; mais chaque état a ses peines. Marthe Baner n'a pas moins à déplorer son illustre origine, que moi, l'obscurité de la mienne.

LUCIE.

Que dis-tu, mon fils? . . . quoi? . . . aimerais-tu MARTHE BANER?

ERIK.

Ma mère, je voudrais en douter moi-même . . . tant de beauté, de douceur. Comment n'en serais-je pas épris? Quel autre qu'un SPARRE peut être indifférent à tant de charmes? . . . Ma mère, vous m'avez trop bien appris à chérir la vertu pour que je ne sois pas sensible à celle de MARTHE BANER . . . je sais trop cependant ce que m'imposent mon respect pour elle et ma reconnaissance pour ma bienfaitrice, pour ne pas cacher un amour qui fait mon bonheur, et que la mort seule peut éteindre. Ce soir, hélas! elle forme les nœuds qui m'ôtent jusqu'à l'espoir de savoir si mes hommages l'ont touchée; mais la carrière de la gloire s'ouvre devant moi, et me présente une mort honorable; heureux, si à ce prix, je puis mériter son estime et ses larmes.

LUCIE.

Ah, mon fils, tu me déchires le cœur . . . si tu savais . . . non, je ne puis plus

le

le cacher . . . mais hélas! je n'ai aucune preuve . . . . je ne mériterais que ta haine.

ERIK.

Moi, vous haïr, ma mère . . . moi! non . . . jamais, jamais . . .

LUCIE.

Eh bien, apprends que . . .

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. ELIN.

ELIN *(en courant)*.

Le Roi arrive, le Roi arrive. *(Elle sort de même)*.

ERIK.

Je vais au-devant de lui. *(Il sort.)*

ELIN *(rentre en courant)*.

Le voilà qui descend de voiture. Il a embrassé Madame la Comtesse. Ah, les beaux Messieurs qu'il avait avec lui! Ils vont entrer ici; c'est le Roi qui donne la main à M:e la Comtesse. Comme il est jeune et beau!

LUCIE.

Tout ce qui arrive aujourd'hui aggrave mes remords. Non, je ne puis leur résister davantage. *(Elle sort.)*

SCENE VII.

(Les portes du fond s'ouvrent, le Roi entre en donnant la main à la Comtesse; il est suivi des grands officiers de la couronne, AXEL OXENSTJERNA, MAGNUS BRAHE, TORSTENSON, JACQUES DE LA GARDIE; après eux viennent les dames et les seigneurs invités.)

GUSTAVE ADOLPHE.

Madame, je ne puis vous exprimer, à quel point je me félicite de faire enfin la connaissance d'une parente qui, par sa constance dans l'adversité, s'est montrée digne du caractère des grands hommes qu'elle fait revivre. Je n'ose me flatter que ma présence puisse effacer les préjugés que nos discordes civiles vous ont inspirés. Mais j'espère au moins que ma démarche vous prouvera mon désir de me réunir à l'amie de mes ancêtres.

LA COMTESSE.

Je suis pénétrée de la bonté de Votre Majesté. Ses généreux procédés sont encore au-dessus de sa renommée. Le ciel vous a sans doute destiné, Sire, à consoler la patrie de ses malheurs.

GUSTAVE ADOLPHE.

Je verserais tout mon sang pour réparer ses pertes; mais que puis-je seul? C'est aux plus distingués et aux plus fidèles de mes sujets, tels que vous, OXENSTJERNA, à se réunir à moi pour y réussir. S'il est facile d'exciter le peuple à la haine et à la vengeance; qu'il est difficile de le ramener à l'union et à la paix! Mais ne rappelons pas le souvenir de vos maux; je voudrais en effacer jusqu'aux dernières traces . . . Je croyais rencontrer ici deux orphelins dont je veux être le père.

LA COMTESSE.

Le Drotzet, oncle du prétendu de ma nièce, et le Chancelier du royaume doivent la présenter à Votre Majesté. SPARRE ignorait ce matin l'honneur que nous devions recevoir aujourd'hui. Il est à la chasse; il ne tardera pas à revenir.

GUSTAVE ADOLPHE.

À en juger par l'éducation qu'ERIK a reçue de vous, je ne doute pas que SPARRE ne soit devenu, par vos soins, digne de son nom et de la main de MARTHE BANER. Le courage et la bonne conduite d'ERIK lui ont valu la distinction qui va le met-

tre en état de servir encore mieux sa patrie. Je vais lui remettre l'épée dont, suivant la coutume de nos ancêtres, nous ceignons le jeune homme parvenu à l'âge de se vouer au métier des armes. J'ai désiré, Madame, que ce fût chez vous qu'il reçût cet honneur, et que celle qui lui tint lieu de mère, fût témoin de son début dans la carrière de la gloire.

La Comtesse.

La grâce que Votre Majesté sait mettre à ses bontés, en rehausse toujours le prix. Je vais accomplir vos ordres.

Gustave Adolphe *(à sa suite)*.

Accompagnez Madame, et laissez-moi un moment seul avec Oxenstjerna.

SCENE VIII.

GUSTAVE ADOLPHE. AXEL OXENSTJERNA.

Gustave Adolphe.

Le moment approche où tout doit se découvrir; mais mon ami, avant que le sort de Marthe Baner soit à jamais décidé, et que je révèle le secret que vous m'avez confié, je veux m'assurer du pen-

chant de son cœur, et me convaïncre, qu'en lui découvrant la vérité, je ne l'affligerai point. Un cœur innocent s'abandonne volontiers aux premiers mouvemens de tendresse que produit l'habitude d'être ensemble dès l'enfance, et que l'aveu même des parens autorise. La raison peut bien, à la longue, triompher de ce sentiment par celui qu'un cœur noble éprouve à remplir son devoir; mais cette victoire est pénible; elle laisse dans l'ame une impression douloureuse à laquelle la vertu peut résister, mais que la mort seule peut détruire. Je l'éprouve moi-même; ni la défense de la patrie, ni les soucis du trône n'ont pu me distraire de mon amour pour Ebbà Brahe: il embrâse encore mon cœur au milieu des acclamations du peuple et de mes triomphes. Telle est, peut-être, la situation de la jeune Baner qui attend un époux de ma main. Je veux, mon ami, découvrir ses sentimens. Son âge, son innocence me garantissent sa sincérité. L'as-tu fait avertir que je l'attends ici?

Oxenstjerna.

Oui, Sire, elle va s'y rendre. Acquérez toujours de nouveaux droits à l'admiration

et à l'amour de vos sujets; que leur bonheur vous récompense de tous les sacrifices que vous leur avez faits. Ah mon ami, ah mon Souverain, qu'il m'est doux de vous voir réconquerir par la générosité, les cœurs que la sévérité de votre père vous avait ravis.

GUSTAVE ADOLPHE.

Mon ami, c'est à tes vertus, c'est à tes conseils que je dois ce triomphe. Les sanglans spectacles qui frappèrent mes premiers regards, me firent déplorer les maux que nos dissensions avaient causés, et m'inspirèrent le désir de les guérir. Envain d'indignes conseillers voulurent-ils combattre mon penchant vers la clémence. Tes sages avis ont prévalu, et je n'ai eu qu'à m'en applaudir. Les vertus de la Comtesse STENBOCK, le nom qu'elle porte, son âge, ses malheurs, tout lui donne des droits à mon affection; mais ne crains-tu pas que la vérité ne blesse son cœur prévenu?

OXENSTJERNA.

Non, je me suis informé de toutes les circonstances. Sensible au sort du fils d'ERIK SPARRE, elle partage également sa tendresse et ses soins entre sa nièce et ses

deux fils adoptifs. Elle paraît aussi touchée de l'honneur que Votre Majesté décerne aujourd'hui à ERIK JOHANSON, que de la faveur que LAURENT SPARRE recevra ce soir de son Roi.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ce n'est pas tant pour remplir ma promesse à ERIK que j'ai fixé ici le lieu de la cérémonie, que pour avoir occasion de lire dans le cœur de MARTHE BANER. Mes soupçons sont peut-être mal fondés; mais un cœur ingénu ne sait pas déguiser l'amour qu'il ressent.

OXENSTJERNA.

Elle vient. Le Comte BRAHE et moi sommes chargés par la Comtesse de vous la présenter, comme fiancée à LAURENT SPARRE.

SCENE IX.

GUSTAVE ADOLPHE. MARTHE BANER. MAGNUS BRAHE. AXEL OXENSTJERNA.

MAGNUS BRAHE.

Permettez-moi, Sire, de mettre sous votre protection l'épouse future de mon ne-

veu, la fille de GUSTAVE BANER, ma nièce. Elle est encore dans l'âge heureux où le cœur libre et pur n'a éprouvé aucune peine; le sien ne connait que les sentimens qu'inspire la douceur de votre gouvernement.

GUSTAVE ADOLPHE.

Sa beauté, son âge, son nom me la rendent chère. Ma cousine, je fais des vœux pour que votre choix soit digne de vous, et que celui qui en est l'objet, le justifie par le plus tendre retour.

MARTHE BANER.

Ma tante a résolu mon mariage; elle m'a tenu lieu de mère; je dois me soumettre à sa volonté, persuadée qu'elle sait mieux que personne ce qui doit faire mon bonheur.

GUSTAVE ADOLPHE.

On serait tenté de croire que son choix n'est pas le vôtre, et que l'obéissance parle où l'amour devrait être entendu. Mais je n'ai pas de droits à la confiance que supposerait un pareil aveu. Cependant, si j'étais mieux connu de vous, peut-être . . . *(Aux Comtes BRAHE et OXENSTJERNA:)* Faites-moi avertir lorsque tout sera prêt pour la cérémonie. *(Ils sortent.)*

SCENE X.

GUSTAVE ADOLPHE. MARTHE BANER.

GUSTAVE ADOLPHE.

Avant d'approuver votre union avec le fils d'ERIK SPARRE, il m'importe de savoir si elle peut faire votre bonheur. Je n'ai pas encore vu celui que votre tante vous destine; mais je suis assuré que son désir de vous voir l'épouse de SPARRE est fondé sur son attachement à la mémoire de son père. Vous ne devez consulter que vous-même dans un engagement d'où dépend le sort de votre vie. Ouvrez-moi votre cœur. Oubliez en ce moment qui je suis; faites plus encore, oubliez que c'est le fils de CHARLES IX qui parle à la fille de GUSTAVE BANER. Rappelez-vous seulement que le petit fils de GUSTAVE I est votre proche parent; que GUSTAVE ADOLPHE existe pour protéger la faiblesse et l'innocence. Ne craignez pas de me confier vos secrets sentimens. Lorsque je vous offre mon appui, croyez à la sincérité de mes promesses.

MARTHE BANER.

Pénétrée, Sire, de votre générosité, je

voudrais me livrer à la confiance qu'elle m'inspire ... mais quelle idée vous donnerais-je de moi? Comment oserais-je vous dévoiler la situation de mon cœur? Étrangère à la dissimulation des cours, élevée dans la retraite ... j'ignore jusqu'à quel point je puis m'abandonner à ma franchise ... je crains d'abuser ... mais votre bonté m'encourage ... je ... je n'ose achever, mon Roi me trouverait indigne de l'amitié qu'il me témoigne, et dont mon cœur ressent si vivement tout le prix.

GUSTAVE ADOLPHE.

Cette aimable timidité qui sied si bien à votre innocence et à votre âge, augmente encore l'intérêt que je prends à votre sort. Je vois que vous éprouvez des peines secrètes; parlez librement.

MARTHE BANER.

Votre Majesté n'a pas encore vu SPARRE.

GUSTAVE ADOLPHE.

Non, on dit qu'il n'est pas revenu de la chasse.

MARTHE BANER.

Je dois le croire. Voyez-le, Sire, et jugez s'il mérite d'être aimé.

GUSTAVE ADOLPHE.

Mais il a cependant déjà obtenu votre aveu, et c'est ce soir que vous lui donnez votre main.

MARTHE BANER.

Mon devoir est de répondre aux désirs de ma tante. Je sacrifie mon bonheur à la reconnaissance que je lui dois.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ainsi, ce soir SPARRE obtient votre main, mais non pas votre cœur.

MARTHE BANER.

Ma main est tout ce que je lui dois; les malheurs de nos parens, son nom, ma naissance, la volonté de ma tante, tout m'en impose la loi. Quant à mon cœur, il n'est pas en ma puissance: c'est à lui à le mériter.

GUSTAVE ADOLPHE.

Mais si ce cœur n'est plus à vous?....

MARTHE BANER.

C'est ce qu'il ne m'est pas permis d'approfondir. Destinée à SPARRE dès l'enfance, si je ne peux l'aimer, un silence éternel cachera ma faiblesse — que dis-je? ... Ah mon Roi, ne cherchez plus à

pénétrer le secret de mes peines. Mon sort est décidé; je m'y soumets; vous y consentez; dans quelques heures il sera accompli. Laissez-moi jouir de la dernière consolation qui me reste: que le monde puisse croire, et que je me persuade à moi-même que mon choix a été libre.

GUSTAVE ADOLPHE.

Votre franchise, votre candeur vous rendent digne de l'attachement de SPARRE. Plus j'apprends à vous connaître, Mademoiselle, plus je me persuade que lui seul mérite votre cœur.

MARTHE BANER.

Si son choix était libre, il ne se rendrait qu'à celui qui, joignant le courage à la noblesse des sentimens et aux charmes d'un esprit cultivé, pourrait sentir le prix du don que je lui ferais. Si j'ai trop manifesté les secrets mouvemens d'un cœur trop fier pour s'être donné légèrement, je me repose assez sur la parole que m'a donnée Votre Majesté de ne pas abuser de ma sincérité, pour que l'épouse de SPARRE n'aie pas à en rougir.

GUSTAVE ADOLPHE.

Rassurez-vous: je n'abuserai pas de vo-



Mademoiselle, ornez votre frère adoptif des couleurs de la

tre confiance; bientôt vous aurez à vous féliciter de votre choix; mais avant de former un engagement éternel, souffrez que je vous demande un service. Suivant un usage antique et respectable, qui s'est conservé parmi nous, tout gentilhomme qui entre dans la carrière des armes, doit recevoir en présence de son Roi, et des mains de la beauté, le signe militaire qui doit le distinguer dans les combats. Un jeune homme élevé à ma cour, qui a donné les premiers signes de valeur à mes côtés, doit aujourd'hui obtenir cette distinction. Je désirerais qu'il reçût de vos mains l'écharpe dont il doit être ceint.

MARTHE BANER.

Votre volonté, Sire, est une loi pour moi. Je travaillais à matin à une écharpe que je destinais à ERIK JOHANSON à l'occasion de mes noces. Puisse la personne qui la recevra aujourd'hui, être aussi digne que lui des bontés de Votre Majesté.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS. TORSTENSON.

TORSTENSON.

Sire, tout est prêt; on attend vos ordres.

MARTHE BANER.

Sire, je vais me conformer à vos intentions. L'écharpe est dans ma chambre.

SCENE XII.

GUSTAVE ADOLPHE. LA COMTESSE STENBOCK. ERIK JOHANSON *est introduit par* MAGNUS BRAHE *et* AXEL OXENSTJERNA. *Le Connétable* DE LA GARDIE *porte l'épée destinée à* ERIK JOHANSON. SUITE.

(Pendant la cérémonie l'orchestre exécute une marche.)

GUSTAVE ADOLPHE.

Chevaliers, Écuyers, Guerriers, qui avez versé votre sang pour la patrie, Grands de l'État qui en êtes l'appui: en suivant les traces de vos ancêtres, mêlant vos lauriers aux leurs, vous êtes devenus vous-mêmes des modèles non moins brillans pour la postérité. Jeunes guerriers qui avez glorieusement suivi mes étendards, et vous mes dignes émules, prudent TORSTENSON, brave HORN, vous avez devant vous un élève qui entre dans l'adolescence, et qui doit en recevoir le signe. La bravoure et le courage ont devancé son âge; il fait aujourd'hui le

premier pas dans l'honorable métier des armes. Que votre exemple le conduise sur vos traces! *(À Erik:)* Mon ami, je t'ai vu à mes côtés aux plaines de Christianople et de Dirschau. L'épée que tu vas recevoir de ma main, ton debut me le garantit, servira à la défense de ta patrie et à ta gloire. Jeunes beautés, ornemens de ma cour, images de l'innocence . . . que vos mains pures me remettent ce baudrier que nous ceignons dans les combats au signal donné par la patrie. *(Il lui donne l'épée)* Que ce signe honorable ne soit pas à ton côté une vaine parure, mais souviens-toi constamment que tu l'as reçu du Roi qui dirigea tes essais dans la carrière de l'honneur. *(À la Comtesse:)* Vous, fille des héros suédois, qui avez pris soin de son enfance, et qui lui avez tenu lieu de mère, c'est à vous, Madame, à lui ceindre l'épée. Cet honneur la lui rendra encore plus chère.

La Comtesse.

Mon fils, une épée reçue de la main de Gustave Adolphe est un engagement difficile, mais bien glorieux à remplir. *(Elle ceint l'épée à Erik qui est à genoux.)*

MARTHE BANER *(entre).*

Que vois-je? ô ciel!

GUSTAVE ADOLPHE.

Mademoiselle, ornez votre frère adoptif des couleurs de la patrie.

MARTHE BANER *(au Roi).*

Ah mon Roi, qu'il m'est doux de vous obéir! *(Elle lui attache l'écharpe.)*

ERIK.

Armé par la valeur, décoré par la beauté, protégé par la tendresse; quels devoirs l'honneur ne m'impose-t-il pas aujourd'hui!

GUSTAVE ADOLPHE.

Chevaliers, Écuyers, Guerriers, puisse ce jeune homme que vous venez de rendre digne de la cause qu'il embrasse, ne jamais démentir le sang qui l'a fait naître, et terminer sa carrière aussi glorieusement qu'il l'a commencée.

(La marche recommence. GUSTAVE ADOLPHE dit en passant, à OXENSTJERNA :)

Elle l'aime, mon ami; elle ne prévoit pas son bonheur.

ACTE III.

SCENE I.

MARTHE BANER *(seule)*.

»Rassurez-vous, bientôt vous aurez à vous »féliciter de votre choix« ... Que voulait dire le Roi? ... Il a vu mon éloignement pour SPAURE, et lorsque l'intérêt qu'il semble prendre à mon sort m'invite à lui en découvrir la rigueur, il termine notre entretien par cette assurance: »bientôt vous »aurez à vous féliciter de votre choix.« Ces mots m'ont fait une si vive impression ... Est-ce bien de GUSTAVE ADOLPHE que je les ai entendus? Il n'aurait donc voulu m'arracher mon secret que pour jouir du plaisir cruel de me voir sacrifier à la volonté de ma tante; mais il voulait, disait-il, assurer mon bonheur, s'opposer à la moindre contrainte dont on userait envers moi: puis il ajoute que mes sentimens me rendent digne de l'attachement de SPARRE. Je ne comprends rien à ses discours. Au moment qu'il confirme mon union, il veut qu'ERIK reçoive l'écharpe de mes mains. Il sourit lorsque je la lui donne. Pense-

rait-il? ... Il semble jouir de mon étonnement et de ma peine ... et moi-même ... puis-je bien définir mes sentimens pour Erik? mon cœur éprouverait-il un criminel amour? ... Au moment de donner ma main à Sparre ... Quelle lumière me frappe! que dois-je faire? ... Ô Dieu! daigne m'inspirer ... Mais voici ma tante.

SCENE II.

La Comtesse. ELIN. MARTHE BANER.

La Comtesse (à Elin).

Va lui dire, Elin, que je suis très offensée de sa conduite. Il y a deux heures que le Roi est ici, et il ne s'est pas encore présenté devant lui.

Elin.

L'intendant Frigelius et M:e Lucie se sont employés toute l'après-dinée à sa toilette. Elle sera complette à juger par le tems qu'ils y ont donné.

La Comtesse.

Il faut pourtant que cela finisse; va lui dire ... mais voilà Marthe Baner. Ah ma chère fille, félicitez-moi; je viens de

jouir du plaisir le plus cher à mon cœur; j'ai vu la vertu récompensée ainsi que mes soins. Les bontés du Roi pour ERIK m'ont pénétrée. Quelles préventions pourraient résister à tant de grandeur d'ame et de générosité? Hélas! je n'avais jamais éprouvé la douceur d'un tel empire. Réunissons-nous tous pour témoigner notre reconnaissance à un si bon Roi, et lui rendre agréable son séjour ici. MARTHE, tu te disposais ce matin à lui donner une preuve de tes talens; tu devrais répéter quelque chose. J'ai fait avertir ERIK; il est ton ancien maître.

MARTHE BANER.

Mais ma tante, je crains que SPARRE ... il n'y a qu'un instant qu'il désapprouvait mon chant, il s'offenserait peut-être ...

LA COMTESSE.

Il aurait tort; au surplus, dis-lui que je l'ai voulu. Je vais moi-même le hâter.

(La Comtesse en sortant par le fond, rencontre TORSTENSON.)

TORSTENSON.

Le Roi m'ordonne de vous prier, Madame, de vouloir bien lui donner un moment d'entretien. Il désire vous informer

lui-même de quelques circonstances rélatives à votre famille.

La Comtesse.

Je suis prête à me rendre aux ordres du Roi.

Torstenson.

Il est à présent occupé avec le Grand-Chancelier, et se rendra ici dans un instant.

La Comtesse.

Je m'y trouverai. *(Torstenson sort.)* Elin, va dire à Sparre qu'il se hâte; fais le descendre dans ma chambre; et toi, mon enfant, répète ce que tu dois chanter. Je reviendrai tout à l'heure.

SCENE III.

ERIK. MARTHE BANER.

Marthe Baner *(à part)*.

Ma tante me laisse seule avec lui . . . Je crains que mon trouble ne décèle ma faiblesse. *(Elle veut sortir.)*

Erik *(à part)*.

Comme elle semble agitée! *(Haut)* Je crains de ne pouvoir remplir l'intention de la Comtesse. Vous n'avez pas besoin de maître pour vous instruire à plaire. Vos

talens répondent à votre beauté. Que peut-on désirer de plus parfait?

MARTHE BANER.

Je ne croyais pas que le langage de la cour vous fût si familier, et encore moins que vous dussiez l'employer avec moi.

ERIK.

Aussi je n'emploie que celui de mon coeur; mais vous dédaignez de l'entendre. ERIK, le malheureux ERIK n'est donc né que pour connaître tout le prix de votre coeur, et de cette main que vous donnez à SPARRE. ERIK, pour jamais éloigné de vous, passera sa vie dans les regrets: le désespoir de vous avoir connue le suivra au tombeau. *(À part)* Qu'ai-je dit?

MARTHE BANER.

Qu'entends-je? *(À part)* Ah, cachons mon trouble. *(Haut)* Votre amitié, ERIK, me sera toujours chère. Croyez que l'épouse de SPARRE n'oubliera jamais, qu'élevée avec vous, elle vous a regardé pendant dix ans comme un frère. Croyez que MARTHE prendra toujours la part la plus sensible à vos succès. Pourquoi exciter encore l'émotion que me cause une sépara-

tion ... finissons cet entretien. Priez Elise d'apporter ma harpe.

Erik.

J'en ai trop dit, mon amour s'est trahi; vous ne l'ignorez plus ... mais comment le dissimuler lorsque tout espoir m'est ravi ... lorsque mon malheureux sort ... ah ... pardonnez ... votre naissance ... la mienne auraient dû me contraindre à un silence éternel ... punissez-moi ... accablez-moi de votre courroux ... laissez-moi me punir à vos pieds de mon crime ...

Marthe Baner.

Que faites-vous, Erik? ... Ciel! si la Comtesse, si Sparre entraient, que penseraient-ils? Relevez-vous, sortez, laissez-moi; relevez-vous, je vous en conjure.

SCENE IV.

MARTHE BANER. ERIK. SPARRE. LUCIE. FRIGELIUS.

Sparre.

Comment? le jour de la noce, une heure auparavant, pouvais-je m'attendre à une pareille conduite de votre part, Mademoiselle?

MARTHE BANER.

Je me croyais au-dessus de tous les soupçons.

SPARRE.

Soupçons! cela est bien dit. J'ai tort de la soupçonner. Je la trouve seule avec ce beau Monsieur à ses pieds, et il n'y a pas matière à soupçons.

MARTHE BANER.

Pesez mieux vos paroles, Monsieur, et sachez apprécier un cœur qui s'estime trop pour oublier ce qu'il se doit à lui-même et à sa naissance. Je ne daignerais pas vous répondre, si je pouvais souffrir que mon honneur reçût la moindre atteinte. C'est par ordre de ma tante que je suis ici. C'est le salon du Roi, et si j'étais assez faible pour m'abandonner à une passion criminelle, je ne choisirais pas ce lieu pour la déclarer. Exhalez votre colère; mais sachez que je ne donnerai jamais ma main à celui qui peut ainsi m'outrager.

SCENE V.

SPARRE. ERIK. LUCIE. FRIGELIUS.

SPARRE *(à* ERIK).

C'est toi qui me cause cet affront; mais je m'en vengerai. *(Il lui fait un signe menaçant.)*

ERIK.

Mr. le Baron, vous me connaitrez. Mon respect et ma reconnaissance pour la Comtesse me retiennent. Je ne suis qu'un soldat; mais je suis Suédois, et ce seul nom me fait une loi de ne pas souffrir qu'on offense la vertu. La Comtesse STENBOCK sera instruite de votre conduite; elle jugera si vous méritez MARTHE BANER. Pour ce qui me regarde ... allons.

SPARRE.

Quoi, tu oses me menacer? Je te montrerai que je suis ton maître. *(Il veut se jeter sur lui, mais LUCIE et FRIGELIUS le retiennent.)*

LUCIE.

Mon Dieu! à quoi pensez-vous?

SPARRE.

Nourrice, laissez-moi punir son insolence.

ERIK.

Je ne reconnais point d'autre maître que le Roi, et je vous le prouverai.

LUCIE.

Mon fils, retire-toi, par égard pour M:e la Comtesse; retire-toi de grâce ...

(Elle se met devant lui, il se laisse conduire dehors en regardant Sparre d'un air fier; Frigelius empêche Sparre de suivre Erik jusqu'à ce qu'il soit sorti.)

FRIGELIUS.

Monsieur, Monsieur!

SPARRE.

Laisse-moi, laisse-moi. *(Il le repousse)* Vengeance! *(Il sort.)*

SCENE VI.

LA COMTESSE STENBOCK.

J'ai entendu la voix de Sparre. Est-il enfin prêt?

(Elle va du côté où elle l'attend. Elle rencontre le Roi qui sort de sa chambre.)

SCENE VII.

GUSTAVE ADOLPHE. LA COMTESSE.

GUSTAVE ADOLPHE.

Si je vous ai fait attendre, Madame, c'est que le Grand-Chancelier avait à me remettre un papier qui concerne votre famille. Asseyons-nous.

(Un page approche deux fauteuils; pendant que le Roi parle, on voit Sparre

sortir précipitamment de sa chambre, tenant un fusil. Il se retire en voyant le Roi et la Comtesse, et sort ensuite rapidement par le fond du théâtre. Ni le Roi ni la Comtesse ne peuvent s'en appercevoir.)

GUSTAVE ADOLPHE.

Mon empressement à me rapprocher de vous, après m'être efforcé de rendre le calme à notre patrie, doit vous prouver, ma cousine, le véritable intérêt que vous m'inspirez. Je ne reviendrai ici sur le passé, que pour révéler un secret qui vous touche. Vous avez élevé chez vous deux enfans dont les pères, victimes de nos dissensions, ont péri sur la place de Linköping. J'ai vu la fille de GUSTAVE BANER. Ses charmes, son éducation répondent à vos soins; mais lorsqu'ils vont être couronnés, lorsque vous touchez au moment de décider de son sort, êtez-vous bien assurée que son cœur n'éprouve aucune contrainte? Je ne connais pas encore celui à qui vous la destinez; je puis me tromper, mais je crains que votre choix ne soit pas d'accord avec son penchant.

La Comtesse.

Ils ont été élevés ensemble, et quoique je ne reconnaisse pas en ma nièce un vif amour pour Sparre, du moins je n'ai pu remarquer qu'elle répugnât à lui donner la main.

Gustave Adolphe.

Mais Sparre, a-t-il des qualités, des sentimens qui le rendent digne d'elle?

La Comtesse.

Votre Majesté paraît ne pas approuver ce mariage.

Gustave Adolphe.

Je désire votre bonheur et celui de Marthe Baner; mais supposons que l'époux que vous lui destinez ne justifiât pas vos espérances: quelle source de regrets pour vous! Parlez-moi sincèrement, Madame; si Sparre n'était pas votre parent, s'il ne portait pas un nom qui vous est cher, serait-il l'époux que vous choisiriez pour votre nièce?

La Comtesse.

Mon attachement pour le père m'a fait une loi de celui que j'ai pour le fils. Je vois, Sire, qu'on a cherché à le noircir à

vos yeux. Né et élevé dans le malheur, privé, peut-être, des brillantes qualités qui pareraient le nom qu'il porte, il n'a d'appui que moi. Vous avez bien voulu approuver son mariage, et personne n'obtiendra MARTHE que lui. Voilà ma résolution. Mais en vous la déclarant aussi librement, je vous avouerai avec la même sincérité, que s'il n'était pas le fils de mon malheureux ami, son sort m'eût moins intéressé.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ces mots me rassurent; je reconnais la générosité de votre cœur, et je vois que je puis vous parler franchement. La veuve d'ERIK SPARRE était l'amie d'AXEL OXENSTJERNA; elle lui recommanda le sort de son fils en confiant son enfance à vos soins. Cette lettre en contient la preuve. *(Il tire un papier cacheté.)*

LA COMTESSE.

J'ai peine à vous exprimer ma surprise, Sire. Lorsque LUCIE, la nourrice de SPARRE, me le remit, on me dit que la Comtesse SPARRE voulait le soustraire à tous les yeux: mais depuis la mort de sa mère, votre élévation sur le trône a changé sa destinée, et j'ai toujours ignoré que la

Comtesse Sparre eût confié au Grand-Chancelier le sort d'un enfant auquel je croyais que mes soins auraient pu suffire.

Gustave Adolphe.

Sa prévoyance a encore été plus loin. Lisez, Madame, et votre étonnement égalera le mien. *(On entend un coup de fusil, et aussitôt un grand bruit.)* Qu'est-ce donc?

La Comtesse.

Ô Dieu! quel bruit! quels cris!

SCENE VIII.

Les Précédens. Un Page. LUCIE.

Le Page.

Au secours! ô Dieu! il est mort, il est tué.

La Comtesse.

Mort! — Qui donc?

Gustave Adolphe.

Tué!

Lucie *(se précipitant aux pieds du Roi).*

Grâce, grâce! mon fils, mon fils! Sparre ... Malheureuse! ... C'est moi qui mérite la mort ... Grâce pour mon fils!

GUSTAVE ADOLPHE.

Votre fils . . . votre fils . . . qu'a-t-il donc fait?

LUCIE.

La vengeance, les soupçons . . . une dispute malheureuse . . . SPARRE . . . il est mort.

LA COMTESSE (effrayée).

Il est mort!

GUSTAVE ADOLPHE.

Et c'est votre fils . . .

LUCIE.

Oui, c'est moi qui mérite la mort. Je n'ai plus de droits à votre pitié.

GUSTAVE ADOLPHE.

LUCIE, vous éprouvez la vengeance du ciel; il punit votre infidélité.

(LUCIE sort.)

SCENE IX.

GUSTAVE ADOLPHE. LA COMTESSE. TORSTENSON.

LA COMTESSE (à TORSTENSON).

Ah, Monsieur, ne me déguisez pas la vérité. SPARRE . . .

GUSTAVE ADOLPHE.

Dois-je croire au malheur dont le bruit se répand?

TORSTENSON.

Il n'est que trop certain. SPARRE animé par la jalousie, s'est mis en embuscade, et a tiré un coup de fusil sur ERIK. J'ai vu partir le coup, j'ai vu ERIK chanceler et tomber. Le Comte OXENSTJERNA et le Comte BRAHE ont volé à son secours. Je voulais retarder du moins le moment où vous apprendriez ce funeste événement; mais envain.

LA COMTESSE.

Que dites-vous? ERIK JOHANSON est mort. Ce n'est pas SPARRE?

TORSTENSON.

SPARRE a tiré le coup; j'ai vu tomber ERIK. Voilà la vérité.

LA COMTESSE.

Ô Dieu! l'ai-je élevé pour un pareil forfait, pour démentir le sang de ses ancêtres, et le voir périr en criminel?

GUSTAVE ADOLPHE.

Détrompez-vous, Madame; la seule consolation qui vous reste est d'apprendre que

celui que vous crûtes le fils de votre ami, ne l'était pas. Vous n'avez pas à déplorer le déshonneur de SPARRE; c'est lui qui est la victime. LUCIE vous a remis son propre fils sous le nom de SPARRE, et c'est lui qui vient de mettre le comble au crime de sa mère par un lâche assassinat. C'est le brave ERIK, qui avait mérité toute mon affection, qui était LAURENT ERIKSON SPARRE.

LA COMTESSE.

Est-il possible?

GUSTAVE ADOLPHE.

LUCIE n'a suivi que trop exactement les ordres de la Comtesse SPARRE. La crainte que lui inspirait mon père lui a fait imaginer cet échange. Vous en voyez le fruit. LUCIE, en prolongeant votre erreur, a sans doute espéré faire la fortune de son propre fils. Elle en est bien punie. Cette lettre vous expliquera tout ce mystère.

LA COMTESSE (lit bas).

Oui, tout est découvert. Celui qui répondait à sa naissance et à mes soins, qui avait mérité la bienveillance de son Roi, par sa valeur et ses vertus, était le digne

fils

fils de mon ami. Inconnu pour moi, inconnu à lui-même, il a mérité vos larmes, Elles font sa gloire et ma seule consolation.

Gustave Adolphe.

Je perds un ami. Est-il une plus grande perte pour un Roi?

SCENE X.

GUSTAVE ADOLPHE. AXEL OXENSTJERNA. La Comtesse.

Oxenstjerna.

Que votre douleur s'appaise! Votre ami n'est pas mort.

La Comtesse.

Il vivrait?

Gustave Adolphe.

Serait-il possible?

Oxenstjerna.

Son assassin s'était embusqué dérrière un arbre. La balle a passé tout près de la tempe, mais n'a pas touché. Étourdi du coup, Erik est tombé évanoui; nous l'avons cru mort, mais heureusement il n'y

a pas de danger. Je m'en suis assuré avant de venir vous en porter la nouvelle.

La Comtesse.

Ah, le ciel me récompense ... Où est-il? où est-il? Que je le presse dans mes bras.

Oxenstjerna.

Il est déjà dans ceux du Comte Brahe son oncle. Seul il ignore de quel sang il est né. Lucie dans son repentir nous a révélé ce secret. C'est de votre bouche, Sire, qu'il doit l'apprendre.

Gustave Adolphe.

Marthe Baner en est-elle aussi instruite?

Oxenstjerna.

Elle ignore toujours la naissance d'Erik, mais non pas le danger qu'il a couru. Les larmes de Lucie, pleurant le crime de son fils et la mort présumée de Sparre, la jettent dans une grande agitation. Elle croit son honneur compromis, et ne veut pas paraître avant qu'il soit vengé.

SCENE XI.

GUSTAVE ADOLPHE. La Comtesse.
SPARRE (*se croyant encore Erik*).

La Comtesse.

Mon fils! ...

SPARRE *(la serrant dans ses bras).*

Ma mère! *(se jetant aux pieds du Roi)* Ah Sire, j'embrasse vos genoux; honoré de vos larmes, à peine échappé à la mort, j'implore votre clémence. Grâce, Sire ... je connais la sévérité des lois; mais je frémis en pensant que c'est contre mon frère adoptif qu'elles vont sévir, que je serai cause de sa mort. Ah Sire, pensez au sort de son malheureux père. Vous savez, grand Roi, que, quoique le mien en ait subi un semblable pour la même cause, je n'ai jamais voulu exciter votre intérêt en vous rappelant sa mort; mais si le souvenir de sa destinée a préparé votre cœur à quelque bienveillance pour moi, si je l'ai justifiée en combattant à vos côtés pour défendre votre vie, je vous demande pour toute récompense la grâce de SPARRE. Ah, voudriez-vous, Sire, répandre le reste de ce sang que la sévérité de votre père a fait couler. Voyez cette femme respectable; voyez ses larmes. Il s'agit de sa vie. Votre présence, qui était un présage de réconciliation et de paix, ne laisserait ici que les traces d'un deuil éternel. Je vois que votre cœur est touché. La sensibilité de GUS-

TAVE ADOLPHE ne peut résister à des larmes. Oui, Sire, ressemblez-vous toujours, et pardonnez.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ah mon ami, si tu connaissais la joie que tu me fais éprouver! Lève-toi, sois content. Par sa naissance, sa vertu, ses séntimens généreux, SPARRE a toutes sortes de droits à mon amitié, et c'est en sa faveur qu'ERIK est pardonné.

SPARRE.

Qu'entends-je? Que dois-je croire?

GUSTAVE ADOLPHE.

Que tu es digne de ta naissance, que tu es le fils d'ERIK SPARRE, et que ton assassin est le fils de LUCIE. Lis la lettre de ta mère. Vois la joie de celle qui t'en a tenu lieu, et doutes si tu le peux.

SPARRE.

Est-il possible?

LA COMTESSE.

Oui, tu es de mon sang. Tu es mon espoir; viens dans mes bras, et sois ma seule consolation.

SCENE XII.

LES MÊMES. MARTHE BANER.

MARTHE BANER (*voyant* ERIK *dans les bras de la Comtesse*).

Que vois-je?

GUSTAVE ADOLPHE.

Venez, Mademoiselle, venez recevoir un époux de ma main; il est digne du vrai nom qu'il porte. Il est digne de vous-même, et si j'ose le dire, de celui qui vous le présente. J'ai pénétré le secret de votre cœur, et mon choix, je l'espère, ne contrariera plus vos vœux.

MARTHE BANER.

Comment? Serait-il possible?

LA COMTESSE.

Ma fille, c'est le fils de SPARRE que je te donne pour époux. Vous vous aimez, et votre bonheur comble le mien.

MARTHE BANER.

Quel mistère!

GUSTAVE ADOLPHE.

Il vous sera ensuite expliqué; il suffit pour le moment que SPARRE soit reconnu digne de votre cœur, comme je vous l'avais promis.

MARTHE BANER.

Je puis donc, sans honte, dévoiler des sentimens que je n'osais m'avouer à moi-même. ERIK, je ne vous donnerai jamais d'autre nom, soyez toujours ERIK, et SPARRE peut être assuré de ma tendresse.

SPARRE.

Ah ma chère MARTHE!

GUSTAVE ADOLPHE.

Faites entrer ma cour, et célébrons tous la joie que j'éprouve de l'union de deux êtres aussi vertueux.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS. LA SUITE DU ROI.

GUSTAVE ADOLPHE.

Messieurs, vous êtes déjà instruits par quel événement nous retrouvons SPARRE dans ce jeune homme qui, sous un nom emprunté, a mérité votre estime et mon amitié. Nous allons célébrer son hymen avec MARTHE BANER.

(Des pages tenant des flambeaux précèdent la marche. On porte l'écusson de SPARRE; la cour suit.)

LA COMTESSE (à MARTHE BANER).

Tu sacrifiais le penchant de ton cœur

au devoir et à la reconnaissance. ERIK sera le prix de ta soumission. Je te dote de cette terre et de celle qui l'avoisine. SPARRE, jure en présence de ton Roi, de ton bienfaiteur, jure sur ces étendards si souvent teints du sang des SPARRE, une éternelle fidélité à MARTHE BANER.

SPARRE *(étendant la main sur son épée).*

Je jure en ta présense, ô Roi dont l'exemple m'anime, et en présence de celle que mon cœur adore, de me rendre digne d'elle, et d'être fidèle aux lois de l'honneur. Mais mon cœur et ma main sont tout ce que je puis lui offrir, et je n'ai point à rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas coupable.

GUSTAVE ADOLPHE.

SPARRE, aujourd'hui je te tiens lieu de père; c'est à moi à répondre de ta fortune. Je rends à SPARRE tous les biens confisqués qui ont appartenu à son père. Que ne puis-je encore effacer jusqu'au souvenir de ses malheurs! *(Il prend la main de SPARRE et de MARTHE, et les conduit devant la Comtesse.)* Vous remportez aujourd'hui, sur moi, le prix de la bienfai-

sance et de l'amitié, et votre exemple me confirme qu'elles seules font les délices d'une ame généreuse.

LA COMTESSE.

Ô Roi, digne de la couronne, puissent notre reconnaissance, notre dévouement, notre amour être un prix digne de tes vertus!

GUSTAVE ADOLPHE.

Peut-il être pour un Roi de plus précieuse récompense?

ALEXIS MICHAELOWITSCH

ET

NATALIE NARISCHKIN.

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

ÉCLAIRCISSEMENT HISTORIQUE

sur le sujet de ce drame.

L'anecdote qui a fourni à GUSTAVE III le sujet de ce drame, se trouve dans un ouvrage publié en allemand en 1785 à Leipsic, par JACQUES STAËHLIN, Sécrétaire perpétuel de l'académie des sciences à Petersbourg et Conseiller d'État. Cet ouvrage a pour titre: *Anecdotes originales sur PIERRE le Grand, racontées par des personnes distinguées à Moscou et à Petersbourg.* Mr. STAËHLIN y assure que l'anecdote de NATALIE NARISCHKIN, mère de PIERRE I, lui a été communiquée par la Comtesse MARIE ANDREWNA RUMÆNZOF, petite fille du Chancelier MATWEOF, Ministre des affaires étrangères sous le règne du Czar ALEXIS MICHAELOWITSCH, père de PIERRE le Grand.

Mr. GJÖRWELL, Bibliothécaire du Roi à Stockholm, a donné dans son ouvrage périodique, intitulé: *Bibliothèque historique* (Historiska Biblioteket), la traduction

suédoise de ces anecdotes. J'en extrais celle qui concerne NATALIE NARISCHKIN.

Le Czar ALEXIS MICHAELOWITSCH honorait de sa confiance particulière son Chancelier ARTEMIN MATWEOF. Ce Prince, après la mort de son épouse, qui était une Princesse MILOSLAWSKY, allait familièrement, contre la coutume des Czars ses prédécesseurs, chez son Chancelier MATWEOF, y passait la soirée et y soupait souvent. Arrivant un soir lorsqu'on était près de se mettre à table, il témoigna le désir de s'y mettre aussi, mais à condition que sa présence n'exclurait aucun de ceux qui avaient coutume de manger avec le Chancelier. On servit, en même tems l'épouse de MATWEOF entra accompagnée de son fils et d'une jeune demoiselle qui, après avoir salué profondément le Czar, prirent, pour lui obéir, leurs places accoutumées. La jeune demoiselle était placée vis-à-vis du Czar, et attira toute son attention. Surpris de ne l'avoir pas vué auparavant au nombre des enfans du Chancelier, »j'ai cru, jusqu'à ce moment, lui dit-il, que tu n'avais qu'un fils; pourquoi n'ai-je pas vu ta fille auparavant dans ta maison? Je n'ai effectivement qu'un fils, répondit le

Chancelier. Cette demoiselle est la fille d'un de mes parens et mon ami, gentilhomme retiré dans ses terres. Elle se nomme NATALIE NARISCHKIN. Ma femme l'a amenée à Moscou pour y perfectionner son éducation, et la pourvoir, s'il plaît à Dieu, de quelque bon établissement. Tu fais une bonne action, et qui lui sera agréable, fut la seule réponse du Czar qui aussitôt changea de conversation. Après le souper, la famille du Ministre se retira, le Czar resta seul à table avec lui, et parla de NATALIE, fit l'éloge de sa beauté, ajouta qu'elle semblait avoir un bon cœur, et qu'elle paraissait être d'âge à se marier. Votre Majesté la juge bien, reprit MATWEOF; elle a de l'esprit et les meilleures inclinations, elle est aimée de ma femme et de toute ma maison, comme si elle était ma propre fille; mais il sera difficile de lui trouver un mari. Douée de tous les avantages de la nature, la fortune lui a absolument refusé les siens, et malgré ma résolution de favoriser son établissement, la médiocrité de mes facultés ne me permet pas d'y contribuer beaucoup. Il lui faut un époux riche, répliqua le Czar, qui n'ait égard qu'à son mérite, et qui ne s'oc-

cupe qu'à la rendre heureuse. — Voilà effectivement l'homme qui lui faudrait; mais où en trouver un qui mette plus de prix à ses brillantes qualités qu'à une riche dot? — Je m'occuperai à le chercher; la jeune personne mérite que l'on s'intéresse à son sort. Là-dessus le Czar se retira. Quelques jours après il revint, et après avoir longtems parlé d'affaires, comme il était prêt à sortir, eh bien, dit-il, as-tu pensé, depuis notre dernier entretien, à l'époux de Natalie? — Je le fais sans cesse, mon Prince; mais je n'ai encore pu fixer mes vues sur personne. De toute la jeune noblesse qui fréquente ma maison, aucun ne paraît songer à demander ma nièce en mariage. — Bon; cela ne sera, je crois, pas nécessaire. Je t'ai promis de penser à son établissement, et je lui ai trouvé un mari avec lequel elle sera assurément heureuse. C'est un brave homme qui a des qualités, et dont la fortune le met en état de réparer celle de Natalie. Il l'aime, elle le connait aussi; mais quoiqu'il ne se soit pas déclaré, il désire néanmoins l'épouser; j'espère qu'elle ne réfusera pas sa demande. Matweof interrompit le Czar: Ce serait, comme je le disais à Votre Majesté, une

affaire très-heureuse; l'intérêt que je prends à NATALIE serait satisfait et mon cœur soulagé. Oserais-je à présent supplier Votre Majesté de me dire le nom de cet homme; peut-être le connais-je, et pourrai-je vous donner des éclaircissemens sur l'état de sa fortune. — Je t'ai dit ce que j'en savais, tu peux m'en croire sur ma parole, je ne puis t'en dire davantage jusqu'à ce que je sache si NATALIE est disposée à recevoir ses offres. — Je n'en doute pas lorsqu'elle saura que c'est Votre Majesté qui lui propose ce parti; mais néanmoins elle ne peut l'accepter sans connaître la personne, ou du moins sans savoir son nom. — Eh bien, apprends, et dis-lui que c'est moi, moi-même, qui la demande en mariage.

Surpris d'une déclaration si imprévue, MATWEOF tomba aux pieds du Czar, et le supplia d'abandonner cette résolution, ou du moins de ne pas le choisir pour en faire la déclaration à NATALIE. Vous savez, mon Prince, dit-il, que j'ai dans votre cour et parmi les plus grandes familles, beaucoup d'ennemis jaloux de la faveur et de la confiance dont vous m'honorez; que diraient-ils en voyant que Votre Majesté, au préjudice des plus illustres fa-

milles, veut s'allier à une pauvre demoiselle de ma maison? J'exciterais encore plus la haine lorsque chacun croirait que j'ai abusé de la confiance de Votre Majesté pour élever ma famille au-dessus de toutes les autres par son alliance avec la maison Impériale.

N'importe, répartit le Czar, je me charge de tout. Je persiste dans ma résolution. Je ne puis m'y opposer, reprit MATWEOF; je ne demande à Votre Majesté qu'une seule grâce; c'est de se conformer à la coutume établie, de faire assembler quelques unes des demoiselles des plus illustres familles, et de sauver les apparences en feignant de vouloir choisir une épouse parmi elles; NATALIE doit être du nombre et ignorer votre dessein.

Le Czar approuva le projet, promit de le suivre et de garder le secret. Quelques semaines après il fit annoncer son intention par son clergé, et convoqua à un jour fixé les demoiselles de la première noblesse pour choisir parmi elles celle qui devait être son épouse.

Ce fut au mois de septembre 1670, au palais Impérial de Moscou, que NATALIE se présenta parmi toutes les beautés qui se disputaient la couronne, et l'emporta sur ses rivales.

PERSONNAGES.

ALEXIS MICHAELOWITSCH, Czar de Moscovie.
MORISOW, Ministre du Czar, oncle de Natalie.
FEDOR, Page de la chambre du Czar.
NATALIE NARISCHKIN.
SOPHIE, parente du Czar.
THÉODOSIE.
EUDOXIE.
DARIA, nourrice de Natalie.
Un Courtisan représentant le Czar.
Dames Moscovites.
Suite.

La Scène est à Smolensko.

ALEXIS MICHAELOWITSCH
ET
NATALIE NARISCHKIN.

ACTE I.

(Le Théâtre représente le jardin de Morisow; *à droite, on voit sa maison.)*

SCENE I.

Le Czar. FEDOR.

(Le Czar sort de la maison de Morisow. *Il est bien mis, mais simplement; il paraît enseveli dans ses réflexions.* Fedor *le suit, s'incline profondément, sans en être apperçu.)*

Fedor *(à part, après s'être incliné plusieurs fois).*

Pas un seul mot; on croirait que ce sont les graves intérêts du gouvernement qui l'occupent, et après tout, ce sont deux beaux yeux qui causent toute sa sollicitude.

Le Czar *(en lui-même).*

Ce jour va donc décider du bonheur

de ma vie; je vais donc savoir si je suis aimé pour moi-même.

FEDOR *(le suivant toujours).*

Comment diable le tirer de sa rêverie? En me plaçant devant lui, il me verra peut-être.

(Les deux acteurs se placent de manière que lorsque FEDOR *veut se mettre en face du Czar, celui-ci lui tourne le dos.)*

LE CZAR.

NATALIE! NATALIE! ta beauté a allumé dans mon cœur la première flamme dont il ait brûlé. Je veux éprouver si tu m'aimes. Dangereuse épreuve, qui causera mon malheur si elle ne comble mon espoir!

FEDOR *(parvenu enfin à se placer en face du Czar).*

Seigneur, laissez tomber un regard de bienveillance sur votre humble esclave, qui, depuis une heure, cherche envain à rencontrer vos yeux.

LE CZAR (sortant de sa rêverie).

Ah! c'est toi! Eh bien, as-tu trouvé MORISOW?

FEDOR.

Si Votre Majesté ...

LE CZAR.

Cht ... point de titres; souviens-toi qu'ici je veux être inconnu, et que rien ne doit faire soupçonner que je suis le Czar.

FEDOR.

Mais nous sommes seuls ici. Il n'y a que moi dans tout Smolensko qui sache que Votre Majesté est venue passer quelque tems au jardin de MORISOW, que vous adorez sa nièce NATALIE NARISCHKIN. Souffrez au moins qu'en tête-à-tête je vous donne les titres qui vous sont dûs.

LE CZAR.

Il faut t'accoutumer, dès ce moment, à ne pas m'en donner d'autre que celui sous lequel je suis connu de NATALIE, pour qu'en sa présence tu ne me trahisses pas par quelque étourderie.

FEDOR.

Eh bien, je vous obéirai; mais qu'il me soit permis de vous demander l'objet de ce déguisement. Nous partons de Moscou, nous arrivons hier matin à Smolen-

sko avec tout l'éclat qui accompagne un Souverain; une ukas publie, que conformément aux usages de l'empire, vous voulez vous choisir une épouse, et lorsque toutes les beautés de Moscou, de Cazan, d'Astrakan, de Sibérie et de cent autres lieux, jalouses de fixer votre choix, s'assemblent pour l'attendre dans un respectueux silence, et pour saluer celle, qu'en depit de toutes les autres, vous allez élever sur le trône: tout-à-coup vous disparaissez de la cour pour vous rendre seul avec moi sous ce déguisement au jardin de votre Ministre, et pour y soupirer comme un amant vulgaire, pour une beauté qui ne vous refuserait cértainement pas sa main, si elle vous connaissait, et ...

Le Czar.

Et voilà justement pourquoi je prends toutes les précautions pour lui cacher mon nom et mon rang; jusqu'à ce moment j'y ai réussi. C'est aujourd'hui que je veux m'assurer qu'elle m'aime pour moi-même.

Fedor.

Voilà un amour bien romanesque. Depuis quand croyez-vous vos succès si incertains? Je me rappelle le tems où vous ne

trouviez pas une rebelle parmi les beautés de Moscou, et aujourd'hui vous en êtes à douter . . .

LE CZAR.

Oui, je doute, car c'est à présent que j'aime véritablement, que j'éprouve un amour aussi pur que sincère. À Moscou, mes sens seuls cherchaient des voluptés, aujourd'hui c'est mon cœur qui veut des jouissances. Je veux éprouver si c'est vraiment ma personne que l'on aime, et cette épreuve seule déterminera mon choix.

FEDOR.

C'est en quoi la fortune vous a favorisé, et j'admire le hazard qui a décidé votre penchant, ou votre passion pour NATALIE. La chasse vous conduit dans ces environs, séparé de votre suite qui vous cherche dans les bois; accompagné de moi seul; nous nous trouvons près de la maison de campagne de MORISOW; aussitôt il vous prend fantaisie de voir sa nièce sans en être connu, et sur la caution de ma bonne mine la vieille DARIA nous présente. La beauté de NATALIE fait à l'instant la plus vive impression sur votre cœur; vous offrez, sous le nom GALLITZIN, vos

vœux et votre main; NATALIE partage enfin votre ardeur; MORISOW, le seul qui pût vous reconnaître, est retenu à la cour; trompé lui-même par les rapports qu'il a reçus, il consent à un établissement assorti à la naissance de sa nièce, et propre à faire son bonheur; qu'avez-vous de plus à désirer? Vous êtes aimé, inconnu, à la veille d'épouser; il me semble que nous touchons au dénouement, et que pour la conclusion du roman, il ne reste plus qu'à porter NATALIE sur le trône en vous remettant à votre place.

LE CZAR.

Ah FEDOR! que tu connais peu le véritable amour! NATALIE m'aime, dis-tu; mais, de mon côté, la jeunesse, ces manières prévenantes que donne l'usage du grand monde, un nom illustre: du sien, le désir d'avoir un époux, de paraître à la cour, de se soustraire à la tutelle de son oncle, peut-être même ce penchant qu'éprouve un jeune cœur à accueillir les premiers vœux qu'on lui adresse; ne sont-ce pas là les seuls motifs qui ont plaidé en ma faveur? Si, dans nos entretiens, ses regards ont su me persuader que je suis

payé de retour, dois-je me flatter que cette inclination naissante pour un homme qui paraît n'avoir que son cœur à lui offrir, ne disparaîtra pas devant l'éclat du trône, et que GALLITZIN l'emportera sur son Souverain? La vanité, l'amour de la domination, voilà les rapports qui agissent le plus puissamment sur les femmes. Ce n'est que lorsqu'elles sont capables de triompher de ces deux grandes passions, qu'on peut se croire assuré de leur cœur.

FEDOR.

C'est à dire en peu de mots: que vous voulez vous donner le plaisir de voir le Czar éprouver un refus, et GALLITZIN obtenir la main de NATALIE; mais croyez-moi, laissez-là tout cet imbroglio, et sans mettre NATALIE à une épreuve dont le resultat vous affligerait peut-être, contentez-vous du bonheur d'en être aimé comme vous l'êtes, n'importe sous quel nom.

LE CZAR.

Quoique tu en dises, FEDOR, mon parti est pris; je suis fatigué des vains hommages qu'on prodigue à ma grandeur, et je veux me convaincre si c'est le Czar ou ALEXIS qui mérite d'être aimé: l'incerti-

tude où je suis est plus fâcheuse que ne le serait une infidélité, et je veux y mettre un terme.

FEDOR.

Voilà, je l'avoue, une jalousie un peu prématurée et d'un genre nouveau. Que sera-ce donc, bon Dieu, après la noce? Mais votre mariage est nécessaire au soutien du trône et à la félicité de vos sujets. Livrez-vous, en le contractant, aux douces illusions qui vous enchantent, et épargnez-vous, croyez-moi, ces vaines subtilités d'un amour métaphysique: les graves calculs et les alarmes ne viendront que trop tôt.

LE CZAR.

Je reconnais ton goût et ton talent pour la plaisanterie; mais tu ne me feras pas changer de dessein. MORISOW est déjà averti que sa nièce sera du nombre de celles parmi lesquelles je dois faire mon choix. Il ignore l'amour qu'elle m'a inspiré; il est tems que je l'en instruise; je suis sûr de sa discrétion. Voici la vieille nourrice de NATALIE; fais la causer: cela ne te sera pas difficile; tu apprendras quelle impression aura fait sur NATALIE la convocation

ordonnée dans le château, je vais instruire MORISOW de mes intentions, et voir NATALIE. *(Il sort.)*

SCENE II.

FEDOR. DARIA.

FEDOR *(seul)*.

Me voilà chargé d'une jolie commission. Pendant qu'il va voir sa chère NATALIE, l'entretenir de ses feux, il faut que je fasse ma cour à cette vieille folle; elle n'est pas attrayante, mais que ne ferait pas un homme de cour pour plaire à son maître? *(À DARIA, en lui faisant une profonde révérence:)* L'aimable DARIA veut-elle bien recevoir mes hommages?

DARIA.

Très-humble servante, Mr. FEDOR; quel heureux hazard me procure le bonheur de vous voir ici?

FEDOR.

J'ai accompagné un de mes amis qui est venu voir MORISOW et sa charmante nièce.

DARIA.

Qui donc?

FEDOR.

Quel autre pourrait-ce être que GALLITZIN?

DARIA.

Il prend vraiment bien son tems; il ferait beaucoup mieux de nous laisser en repos; nous avons, ma foi, bien autre chose à penser.

FEDOR.

Mais il aime NATALIE; je crois qu'il en est aimé, et voilà ce qui l'amène ici; rien n'est plus naturel.

DARIA.

Je le crois; mais il ferait beaucoup mieux de renoncer à NATALIE; elle n'est pas faite pour lui; moi qui suis sa nourrice, qui l'ai élevée, je sais très-bien le mari qu'il lui faut; car, Dieu me pardonne, je jurerais qu'il n'y a pas une plus jolie fille dans tout Smolensko, et elle sera assurément l'épouse du Czar. Aussitôt qu'il la verra il la choisira sans doute. Alors, mon petit Monsieur, je serai une dame d'importance; la nourrice de l'Impératrice, les plus grands seigneurs me feront leur cour. L'un viendra vanter mon esprit, l'autre me parler de sa confiance en mon extrême bonté,

et moi, avec dignité, je salue l'un, je fais un signe gracieux à l'autre, et je traverse majestueusement la foule qui grossit sur mes pas. Il me semble déjà voir tous les yeux fixés sur moi à Smolensko. Croyez-vous DARIA assez sotte pour négliger une si belle occasion de devenir une grande dame?

FEDOR *(ironiquement)*.

Assurément non. Aussi, je prends date, et me recommande d'avance aux bontés et à la protection de Madame; mais croyez-vous que NATALIE oublie si promptement celui qu'elle aime, quoique l'attrait d'une couronne puisse bien l'emporter dans un cœur ambitieux sur tout autre sentiment.

DARIA.

Voilà précisement ce qui m'inquiète, car le cœur de NATALIE n'est pas susceptible d'ambition. Belle, jeune, spirituelle et sensible, elle est faite pour dominer par-tout; mais elle a encore la faiblesse de croire à toutes ces belles phrases qu'un amant débite pour séduire un cœur ingénu; elle est si innocente qu'elle croirait se déshonorer en oubliant GALLITZIN pour le trône du Czar.

FEDOR.

Mais vous qui n'êtes pas si innocente, vous ne manquez pas, sans doute, de lui faire connaître ses véritables intérêts.

DARIA.

Ah vraiment! je n'y épargne pas ma peine.

FEDOR.

Et vous réussissez!

DARIA.

Pas tout-à-fait ... mais quoiqu'elle en dise, il faut bien qu'elle paraisse ce soir au château, et si le choix du Czar tombe sur elle, elle doit obéir et se taire. Elle sera Impératrice, et DARIA une femme d'importance: c'est tout ce que je veux, le reste viendra de suite: une fois sur le trône, elle oubliera bientôt son premier amant.

FEDOR.

Mais il me semble, ma chère DARIA, que vous avez un peu trop de confiance en votre fortune, et que vous vous repaissez trop tôt des chimères de votre grandeur. NATALIE est belle, à la vérité; mais elle n'est pas la seule à Smolensko, et toutes les beautés de l'empire se réunissent pour attaquer le cœur du Czar.

DARIA.

Quelles sont donc les beautés qui pourraient être comparées à ma NATALIE? dites, dites donc.

FEDOR.

Mais il en est plusieurs; la Princesse SOPHIE FEDOROWNA, par exemple, jeune, belle, parente de la feue Impératrice . . .

DARIA.

Elle est bien digne, en vérité, de le disputer à NATALIE; *(elle la contrefait)* elle a un air distingué, à la vérité, droite comme un jonc, dédaigneuse et fière; elle croirait s'abaisser de jeter un regard sur tout autre qu'un Prince, entêtée de sa noblesse et de sa parenté avec la feue Impératrice; elle attend les hommages de l'Empereur sans paraître les rechercher; croyez-vous que c'est ainsi qu'on se fait aimer d'un jeune Prince?

FEDOR.

Et THÉODOSIE ANDREWNA, tout Moscou parle de sa beauté, de sa vertu, de cette délicatesse . . .

DARIA.

Qu'un rien offense, voulez-vous dire;

oui, elle est jolie celle-là, je ne le nie pas; mais ses scrupules affectés la rendent si susceptible, si précieuse, si exigeante, qu'il est impossible d'être un instant d'accord avec elle; toute belle qu'elle est, le Czar en serait bientôt ennuyé. Non, non, l'innocence, la douceur, l'esprit ingénu de ma NATALIE l'emporteront bientôt sur les rares qualités de THÉODOSIE. On estime une vertu sévère, mais on aime l'innocence qui n'est pas affectée.

FEDOR.

Et EUDOXIE donc? Elle qui est si gaie, si enjouée, si ...

DARIA.

Vous voulez dire si folâtre, si rusée, qui se moque de tout, qui saisit tous les ridicules, et qui sait si bien s'en prévaloir. Elle peut bien plaire un instant, mais inspirer de l'amour avec un pareil caractère cela n'est pas possible, et un regard de ma NATALIE l'emportera sur toutes les brillantes saillies d'EUDOXIE. Mais voici notre adorateur. Ne me trahissez pas; il ne faut pas le choquer avant que le Czar ait manifesté son choix ... celui-ci

sera

sera toujours bon à retrouver, si nous n'obtenons pas le trône.

FEDOR.

Je ne vous trahirai pas; mais souvenez-vous du proverbe: qui court deux lièvres à la fois ... *(À part)* Je commence à croire que le Czar est plus heureux qu'il n'ose l'espérer; en tout cas, DARIA le sert mieux qu'elle ne pense.

SCENE III.

FEDOR. LE CZAR. DARIA.

FEDOR *(au Czar)*.

Si votre amour avait quelque chose à redouter, il trouverait en DARIA une protectrice, une amie qui doit vous rassurer; elle veille sur vos intérêts mieux que vous ne le pourriez faire vous-même. *(Bas)* Tout va bien quoique cette vieille sorcière ait le diable au corps.

DARIA.

Je n'ai pas besoin d'employer en votre faveur mon ascendant sur NATALIE. Son cœur lui parle mieux pour vous que je ne pourrais le faire. Mais la voici déjà; sans

doute elle sait votre arrivée, et son empressement vous prouve qu'elle a plus de plaisir à vous voir qu'à se trouver à Smolensko. Je m'éloigne prudemment pour ne pas vous déplaire à tous deux. *(Elle fait une profonde révérence, et sort.)*

FEDOR *(du même ton avec ironie).*

Et pour ne pas laisser seule l'obligeante et la fidèle DARIA, j'aurai l'honneur de lui tenir compagnie; allons, maman *(il lui donne le bras)*, allons causer ensemble. *(Ils sortent.)*

SCENE IV.

LE CZAR *(sous le nom de GALLITZIN).* NATALIE.

NATALIE.

Est-ce vous, GALLITZIN? est-ce vous que je revois? Quelle joie votre présence me causerait dans tout autre moment; dans celui-ci elle redouble mes inquiétudes et mon tourment.

LE CZAR.

Je vous comprends, vous craignez qu'elle ne vous reproche votre inconstance; mais je sais me rendre justice; mes hommages

ne peuvent vous suffire, lorsque l'espoir d'un trône, lorsque l'ambition . . .

NATALIE.

Ah, que vous me connaissez peu! Pensez-vous, qu'après avoir donné mon cœur, je puisse oublier mes sermens? Comment aurais-je appris à feindre dans cette solitude où, sans vous, mon cœur ignorerait l'amour. Non, GALLITZIN, un penchant irrésistible entraîne mes pensées, mon espoir, toute mon ame vers vous, et la crainte seule des dangers auxquels votre amour vous expose, altère la joie que j'ai de vous voir.

LE CZAR.

Ces tendres expressions ne devraient rien me laisser à désirer; ah NATALIE! avec quelle ardeur n'affronterais-je pas les dangers auxquels je m'expose pour vous entretenir, si votre arrivée dans ces lieux ne démentait pas vos assurances.

NATALIE.

Je ne me suis rendue ici que pour obéir à mon oncle, et l'espoir seul de vous retrouver a pu me consoler d'une démarche à laquelle on m'a obligée.

Le Czar

Vous savez donc ce que le Czar se propose ...

NATALIE.

Je sais que, suivant une ancienne coutume, je dois, comme toutes les jeunes personnes distinguées de l'empire, être présentée au choix du Czar.

Le Czar.

Vous le savez, vous m'aimez, et vous venez ici ...

NATALIE.

Mon devoir est de céder à la volonté de mon oncle.

Le Czar.

Votre devoir exige-t-il que vous vous sacrifiez à son ambition? NATALIE veut me persuader qu'elle m'aime; mais elle accepte le trône par obéissance. NATALIE est forcée de m'être infidèle; mais elle ne l'est que par déférence pour son oncle. Ah ingrate! est-ce ainsi que vous répondez au plus ardent amour?

NATALIE.

Je ne mérite ni vos reproches, ni l'honneur que vous me destinez. Le Czar ne m'a point vue; je n'ai point l'orgueil de

croire que je l'emporterai sur celles qui viennent se disputer son cœur.

Le Czar.

Ah! je pressens tout mon malheur. Avec tant d'agrémens, pouvez-vous douter de votre victoire et de l'empire? Mais ils flattent votre ambition, et me voilà banni de votre cœur sans retour.

Natalie.

Quelle injustice! Ah Iwan, pouvez-vous vous méprendre ainsi sur mes sentimens? Pouvez-vous penser ...

Le Czar.

Mais vous-même, pouvez-vous, en obéissant à votre oncle, me garder votre foi? Comment ...

SCENE V.

Les Précédens. MORISOW.

Morisow *(gaiement).*

Ma nièce, j'ai une agréable nouvelle à t'annoncer; un exprès de la cour vient d'apporter les bijoux, les perles, les riches étoffes destinés à celles qui doivent ce soir être présentées au Czar. Tout est du meilleur goût, et cette parure en relevant l'é-

clat de tes charmes, va t'assurer le triomphe sur toutes tes rivales. . . . Mais quoi? tu parais triste, une jeune beauté ne dédaigne pas d'ordinaire ce qui ajoute à ses charmes. . . . Tu ne dis rien, douterais-tu de tes succès? Cela serait trop modeste et n'est pas commun chez ton sexe à ton âge. Crois-moi; quitte cet air sombre si tu veux plaire au Czar. *(Au Czar:)* Ah pardon, je ne vous ai pas apperçu. Il était question entre nous d'autres engagemens; mais comment voulez-vous que je fasse? Vous êtes trop juste pour ne pas approuver que je désire porter ma nièce sur le trône, et j'espère que cela n'altérera pas notre amitié.

Le Czar.

Natalie connaît mes sentimens. Je ne suis pas venu pour contraindre son cœur; mais je ne veux le partager avec personne.

Morisow.

Vous ne pouvez vous plaindre si le Czar l'emporte sur vous; lui seul mérite de vous être préféré.

Le Czar.

C'est à Natalie à juger entre nous; elle seule peut décider de notre sort.

NATALIE.

Le Czar ne s'est point encore expliqué. Son choix peut tomber sur une autre. Permettez que, dans le trouble où je suis, je consulte mon oncle; son amitié guidera mon inexpérience.

LE CZAR.

C'est votre cœur qu'il faut consulter; je croyais ... mais je respecte votre détermination, je vous laisse la liberté d'y réfléchir. *(Dans le fond, à part)* Que dois-je croire de son irrésolution? C'est une raison de plus de prolonger mon déguisement. Si elle me trompe, j'aurai au moins le plaisir de voir son orgueil humilié.

SCENE VI.

MORISOW. NATALIE.

MORISOW *(à part)*.

Elle est pensive, elle soupire, elle paraît livrée à une vive inquiétude. Il faut que je l'augmente encore pour remplir les intentions du Czar. *(Haut)* Voilà comme sont ces amans, exclusivement occupés d'eux-mêmes, incapables de rien sacrifier au bonheur de celles qu'ils aiment. Mais qui n'au-

rait pas cru que l'amour de GALLITZIN était sincère?

NATALIE (*vivement*).

Ah! le sien ne m'inspire aucun doute. Il se montre sans déguisement.

MORISOW.

Oui — il t'aime assez pour lui, mais non pas pour toi-même.

NATALIE.

Comment?

MORISOW.

S'il t'aimait d'une manière désintéressée, ne te verrait-il pas avec plaisir portée au rang suprême, au trône? ne serait-il pas le premier à t'indiquer les moyens de fixer l'attention du Czar? Mais, au contraire, il veut abuser du pouvoir qu'il a sur ton cœur, pour te détourner de la voie qui pourrait te conduire au trône; c'est là de l'amour-propre, mais non pas de l'amour.

NATALIE (*saisissant la main de* MORISOW).

Ah mon oncle!

MORISOW.

Eh bien, quoi?

NATALIE.

Mon oncle, je l'aime encore plus qu'auparavant, et je vous demande en grâce ... je ne veux ... je ne puis paraître devant le Czar.

MORISOW.

À quoi penses-tu donc? Veux-tu manquer au respect que tu dois au Czar? veux-tu m'exposer à son ressentiment? Ton nom est sur la liste, tu as reçu les présens, tu ne peux te dispenser de te présenter. *(Souriant)* Qui sait si le Czar ne te plaira pas? Il est jeune, spirituel, aimable, et d'ailleurs tu feras comme tant d'autres grandes Princesses qui sacrifient leur goût au bien général.

NATALIE.

Ah, mon oncle, je ne suis pas Princesse.

MORISOW.

Non, mais tu le seras; c'est à peu près la même chose. J'ai donné assez de soins à ton éducation pour en voir le succès et pour que je ne sois pas la victime de tes caprices.

NATALIE.

Ah, c'est le seul motif auquel je puisse

céder . . . mais avec quel douleur! *(Elle fait quelques pas pour sortir.)*

MORISOW.

Où vas-tu?

NATALIE.

Dans le tourment que j'éprouve, dans les cruels combats où est livré mon cœur, permettez-moi de chercher la solitude pour recueillir mes sens. *(Elle le salue et se retire.)*

MORISOW.

La pauvre enfant, elle me fait de la peine. Si le Czar m'en croyait, il s'en tiendrait à cette épreuve. Mais les sentimens de la jeunesse sont incompréhensibles et toujours exaltés. N'est-il pas plus raisonnable de conserver une erreur qui rend heureux, que de chercher une vérité qui peut affliger et punir l'amour-propre.

ACTE II.

(Le Théâtre représente une galerie du palais du Czar.)

SCENE I.

LE CZAR. UN SEIGNEUR DE SA COUR.

LE COURTISAN.

Mais que Votre Majesté daigne penser aux suites des ordres qu'elle me donne. Si NATALIE, éblouie de l'éclat du trône, m'accorde sa main, et que j'aie le malheur de vous être préféré, je serai l'objet de votre ressentiment.

LE CZAR.

Si NATALIE oublie la foi qu'elle m'a jurée, si elle sacrifie l'amour à l'ambition, elle ne mérite que mon mépris. Je l'oublierai aussitôt ... et ...

LE COURTISAN.

Alors la vengeance retombera sur moi, et le regret sera son partage. Non, mon Prince, cette commission est trop dangereuse; quelque honneur qu'il y ait à représenter votre personne, il n'en résulte pour moi que l'humiliation d'être refusé, ou la douleur d'encourir votre disgrâce;

non, je l'abandonne bien volontiers à un autre qui ...

Le Czar.

Qui ne remplirait pas aussi bien mes vues. Tu as accepté ma proposition; tu tiendras ta parole.

Le Courtisan.

Voilà ce que c'est que de s'engager inconsidérément.

Le Czar.

Je l'avoue, il est des instans où je me repens de la résolution que j'ai prise. Je crains, j'espère; je voudrais n'avoir jamais conçu cette idée.

Le Courtisan.

Il est encore tems de ...

Le Czar.

Non, il est trop tard; si je ne suis convaincu, il manquera toujours quelque chose à mon bonheur.

SCENE II.

Les Précédens. FEDOR.

Fedor.

Tout le monde est rassemblé dans la salle; il sera bientôt tems de paraître.

Le Czar.

Et Natalie?

Fedor.

Natalie n'a pas encore paru.

Le Czar.

Flatteur espoir!

Fedor.

Morisow m'a fait dire qu'elle viendrait.

Le Czar.

Certainement?

Fedor.

Elle a beaucoup résisté, mais enfin elle cède à la volonté de son oncle ...

Le Czar.

Quel tourment j'éprouve!

Le Courtisan.

Croyez-moi, Prince, il est encore tems de ne pas vous exposer à perdre son cœur et . . .

Le Czar.

Non; viens, suis-moi; je t'instruirai du reste.

Le Courtisan.

Ne pourrai-je obtenir que vous changiez de résolution?

Le Czar.

Elle est inébranlable.

SCENE III.

FEDOR. DARIA.

Fedor.

Quoi! encore cette vieille sibylle; veut-elle aussi se mettre sur les rangs? *(À Daria:)* Ah, soyez la bien venue; vous êtes, sans doute, aussi du nombre des aspirantes?

Daria.

Fi! cela n'est pas beau de se moquer de la vieillesse. Le Czar m'a nommée introductrice des jeunes demoiselles qui doivent lui être présentées.

Fedor.

J'admire son discernement. Vous êtes faite pour relever l'éclat de leur beauté.

Daria.

Toujours moqueur, toujours méchant.

Fedor.

Point du tout; je ne fais que vous rendre justice. Cet emploi est honorable, et lucratif sans doute.

Daria.

Vraiment oui, si j'étais sûre de le con-

server plus long-tems; mais ce n'est que pour aujourd'hui. Au reste, vous pourriez bien vous repentir de vos railleries; Morisow me protège; c'est lui qui m'a procuré cet emploi, car je n'ai jamais vu le Czar.

Fedor *(à demi voix).*

Grande perte pour lui.

Daria.

Comment, comment? que dites-vous?

Fedor.

Je dis que le Czar sera sûrement charmé de votre esprit.

Daria.

Il faut de la tête pour contenir toutes les demoiselles qui se présentent ici; elles veulent toutes paraître, toutes commander, et chacune se croit déjà Impératrice. Mais qui ose venir ici? L'entrée de cet appartement est interdite; il est destiné au Czar seul; c'est contre le bon ordre, et ...

Fedor.

Ah, vous commencez à quereller. Adieu, je me retire. *(Il sort du côté de la maison de Morisow.)*

SCENE IV.

SOPHIE. DARIA.

DARIA *(voyant entrer* SOPHIE).

Je prévoyais bien que ce ne pouvait être que la fière et superbe SOPHIE; elle a cru qu'il était au-dessous de sa dignité de rester dans l'autre salle; je vais bien lui dire son fait. Permettez-moi de vous observer, Madame, que ce n'est point ici que vous devez attendre le Czar. C'est dans la salle précédente que les beautés de la Russie se rassemblent.

SOPHIE *(avec fierté)*.

Suis-je faite pour attendre, et pour être confondue dans la foule, moi, parente des Czars, cousine de la feue Impératrice! La main du Czar m'appartient, il ne peut en épouser d'autre que moi, et je m'empare dès à présent du droit qui bientôt m'appartiendra incontestablement.

DARIA *(souriant)*.

Pardon, je ne vous croyais pas si assurée du trône; je vous considère déjà comme notre Souveraine. Ah mon Dieu, que nous entendons peu les affaires du

grand

grand monde; car je vous l'avoue, je n'aurais jamais cru que vous dussiez occuper le trône. Je n'ose plus en douter, puisque Madame daigne me désabuser.

SOPHIE.

Épargnez vos sottes réflexions, et sachez qu'une personne de mon rang et de ma figure recouvre aisément ses droits; ils vous imposent le respect et la soumission.

DARIA.

Je m'y conformerai lorsque Madame sera ma Souveraine; mais en attendant elle me permettra de remplir les devoirs de ma charge qui sont de ...

SOPHIE.

De vous taire et d'attendre en silence le choix du Czar; mais c'est moi qui ai tort de m'abaisser à un pareil entretien.

DARIA *(à part)*.

Qu'elle est hautaine! Je gagerais qu'elle ne sera pas Czarine.

SOPHIE *(avec mépris)*.

Que murmure-t-elle entre les dents? Que signifie? ...

DARIA.

Je me rappelle seulement un vieux proverbe.

SOPHIE.

Eh bien: ce vieux proverbe?

DARIA *(avec une profonde révérence)*.

Que l'orgueil est aveugle. Mais en voici encore une autre. Ah, c'est la délicate THÉODOSIE.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES. THÉODOSIE.

THÉODOSIE.

Je me meurs. Je suis accablée de lassitude. *(Elle se jette dans un fauteuil.)* J'ai peine à me soutenir: je suis exténuée. Pardonnez, Mesdames, il faut que je me repose.

SOPHIE *(avec fierté)*.

Votre état doit être très-alarmant, puisqu'il vous fait oublier toute bienséance.

THÉODOSIE.

Excusez si je me mets à mon aise. Mais le moyen que mes nerfs résistent à la fatigue de ce jour, une chaleur horrible, une affluence comme on n'en voit point,

cinquante beautés qui s'empressent, et pas un siége; moi qui ai à peine la force d'être assise. En vérité, pour toutes les couronnes du monde, je ne voudrais pas essuyer une pareille fatigue. Il faut avouer que c'est une coutume fort indécente d'être, pour ainsi dire, conduite à une foire pour être présentée au Czar et en obtenir un regard, comme si on désirait sa main. Pour moi, qui suis élevée dans les principes d'une vertu peu commune, j'avoue qu'il répugne à ma délicatesse et à mes sentimens d'aller m'offrir ainsi.

DARIA *(souriant)*.

Et malgré toutes ces graves raisons, Madame a bien voulu se rendre ici.

THÉODOSIE.

Que vouliez-vous que je fisse? M'opposer seule à l'usage, m'exposer aux reproches de toute ma famille qui attend de moi son élévation?

DARIA.

Ah, ah! je comprends; c'est par générosité que vous vous sacrifiez. Que de vertu il faut pour pouvoir ainsi se plier aux circonstances! Oui, oui, il sera certainement très-honorable pour vous d'avoir fait un

pareil effort pour l'élévation de votre famille et pour la vôtre, car vous devez être sûre d'obtenir la main du Czar.

THÉODOSIE.

Et sur qui voulez-vous que tombe son choix? Le Czar a sûrement entendu parler de ma vertu; elle fait assez de bruit à Moscou, et lorsque ...

DARIA.

Lorsqu'il verra vos charmes, voulez-vous dire, il ne peut vous refuser son cœur, n'est-ce pas?

THÉODOSIE.

Je le pense.

SOPHIE.

Je suis surprise que devant moi vous espériez encore soutenir la concurrence. Mon rang, mon nom, sans en dire davantage, peuvent-ils laisser quelque doute sur le choix?

THÉODOSIE *(amèrement)*.

Vous m'excuserez, mais je suis certaine qu'entre nous deux il n'y a pas à balancer.

SOPHIE *(fièrement)*.

Quoi, vous pensez ...

THÉODOSIE *(de même).*

Je pense que ...

DARIA *(se précipite entre elles).*

Eh, Mesdames, je vous en supplie, attendez que le Czar ait prononcé; alors il sera tems de disputer. Mais qui vient donc encore ici? Ah, c'est EUDOXIE.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTES. EUDOXIE.

EUDOXIE *(gaiement).*

Enfin je vous rencontre, ma bonne DARIA. Trouvez-vous qu'il soit poli de nous laisser seules dans cette salle, sans nous instruire, comme cela est de votre devoir, de la manière dont nous devons recevoir notre époux futur; car aucune des aspirantes ne doute qu'elle ne devienne Czarine. Elles forment un tableau vraiment plaisant; l'une ouvre les yeux tant qu'elle peut pour les faire paraître plus grands; l'autre resserre sa bouche pour la rendre plus petite; une troisième a mille prétextes pour faire voir un bras dont la blancheur le dispute à celle de la neige; enfin une quatrième ne sait comment elle fera

remarquer des dents comparables à l'éclat des perles. Je ne puis m'empêcher de rire de leurs grimaces et de leurs prétentions.

DARIA.

Je vois que la certitude que vous avez aussi de plaire au Czar, augmente encore votre enjouement naturel.

EUDOXIE.

Ah, point du tout: cela m'est absolument indifférent; sur le trône ou loin du trône, je ne me plais que là où l'on s'amuse; rire des folies des autres, en faire quelques unes moi-même, voilà toute mon ambition. Ah, Mesdames, je ne vous avais pas apperçues *(faisant une profonde révérence à SOPHIE)*, agréez les assurances de mon profond respect. *(Se mettant entre elles et les prenant par la main)* Je conçois vos espérances, mes Princesses; mais j'ai vu sortir de chez MORISOW un astre qui nous effacera toutes.

SOPHIE.

Quoi? vous écoutez ce qu'elle dit. Est-ce que jamais deux mots de raison sont sortis de sa bouche?

EUDOXIE.

Eh bien, vous le verrez; mais ne me

trahissez pas. C'est une beauté, mais une beauté, justement une beauté de province ...

SOPHIE *(avec fierté).*

Une demoiselle de campagne.

EUDOXIE *(la contrefait).*

Justement de la campagne, sortant des mains de sa gouvernante, et c'est elle qui l'emportera sur nous; j'ai de bons yeux, et je suis phisionomiste. Mais la voici.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTES. MORISOW. NATALIE.

MORISOW *(paraît seulement à la porte, en introduisant* NATALIE).

Attendez ici l'arrivée du Czar; je vais l'avertir que tout est prêt.

NATALIE.

Ah mon oncle! — Mais il me laisse.
(EUDOXIE va au-devant d'elle, l'amène sur l'avant-scène; NATALIE paraît timide et modeste.)

EUDOXIE.

Approchez, approchez, beauté qui soumettez les coeurs. Mesdames, j'ai l'honneur

de vous présenter la merveille de la province; voyez cette démarche, ce regard noble. Nous autres femmes de cour, c'est en province que nous devons aller apprendre à plaire; on ne pouvait aller trop loin chercher celle qui doit nous servir de modèle; oui, nous n'avons plus qu'à mettre bas les armes, et le choix du Czar est fait.

NATALIE *(avec une dignité modeste)*.

Je n'ai pas mérité vos railleries, et j'ignore de quel droit, sans me connaître, vous me prenez pour l'objet d'une ironie aussi amère.

EUDOXIE.

Mais y a-t-il, ma belle, de quoi vous fâcher? Nous convenons que le Czar ne peut manquer de vous donner la préférence.

NATALIE.

Ah, je suis loin de le croire, et plus encore de le désirer; ce serait le plus grand malheur pour moi.

SOPHIE.

Je commence à la plaindre; car elle sent son peu de valeur.

NATALIE *(avec dignité)*.

Vous vous trompez, Madame; je me

rendrais coupable envers le Czar, si je lui laissais ignorer l'état de mon cœur; fidèle à son choix, il ne s'abaissera pas à feindre un sentiment que l'offre d'un trône ne pourrait lui inspirer. Je respecte le Czar, comme mon Souverain; mais je ne puis l'aimer comme mon époux.

THÉODOSIE *(avec mépris)*.

Elle est bien avancée pour son âge.

EUDOXIE.

Comme la lecture des romans forme le cœur d'une jeune fille! Ce langage sentimental doit faire une grande impression sur les dames de votre canton; mais ici il est inconnu.

NATALIE.

Je plains ceux qui l'ignorent, et ne veux que retourner aux lieux où l'on en connaît le prix.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTES. DARIA. MORISOW.

MORISOW.

Le Czar approche. DARIA, conduis ces dames dans la galerie, où elles doivent at-

tendre l'arrivée du Czar. Toi NATALIE reste. *(Elles sortent.)*

SCENE IX.

MORISOW. NATALIE.

NATALIE *(se jetant à ses genoux).*

Mon oncle, si vous me regardez comme votre enfant, emmenez-moi d'ici; laissez-moi fuir la vue d'un Prince dont l'amour ferait mon malheur, et dont je ne puis accepter la main.

MORISOW.

Tu es donc assurée qu'il te l'offrira; avoue que malgré ta tendresse pour GALLITZIN, ton petit amour-propre se trouverait offensé, que le Czar te préférât une des dames qui viennent de sortir.

NATALIE.

Non, mon oncle, connaissez mieux mon cœur; l'amour seul qui l'enflamme ...

MORISOW.

Cht — le Czar approche; je te laisse seule avec lui; il veut te voir avant d'entrer dans la galerie. C'est une preuve que le bruit de tes charmes est parvenu jusqu'à lui. Adieu.



Lemuel del.

...... qui ne peut payer assez votre vertu, votre constance et vo

Natalie Narvels

SCENE X.

LE COURTISAN *qui passe pour le Czar.* NATALIE. LE CZAR *(reste dans le fond.)*

LE COURTISAN.

Que vois-je? mes yeux me tromperaient-ils? Est-ce vous dont la beauté m'a fait une si vive impression? est-ce vous dont j'ai vu le portrait dans la chambre de MORISOW? Ah GALLITZIN, que tu es coupable de m'avoir caché si long-tems, que c'était de NATALIE NARISCHKIN que j'étais si vivement épris!

NATALIE.

Comment pourrais-je me flatter qu'un Souverain aussi puissant que vous, occupé seulement de guerres et de nouveaux exploits, pût s'enflammer pour une personne qu'il n'a jamais vue, et qu'un simple portrait ...

LE COURTISAN.

C'est à votre beauté seule qu'il était réservé de toucher un cœur qui ne respirait que pour la gloire; avez-vous pu penser qu'il resterait insensible à l'aspect de tant de charmes?

NATALIE.

Je n'ai point eu l'orgueil de me croire digne d'une distinction aussi flatteuse, distinction que je puis dire n'avoir ni espérée, ni désirée.

LE CZAR (à part).

Quelle situation que la mienne! J'ai tout à redouter pour mon amour.

LE COURTISAN.

Quoi? la beauté méconnaîtrait-elle son empire? et lorsque le trône de Moscou est vacant, quelle autre en pouvait être plus digne que vous?

NATALIE.

Moi, Prince ...

LE COURTISAN.

Vous-même, vous dont l'innocence, la vertu et la beauté en feront l'ornement. Permettez-moi de croire que vos regards se sont quelquefois portés de ce côté, que votre Souverain vous a inspiré quelques sentimens favorables.

NATALIE *(avec respect).*

Je serais coupable de n'être pas dévouée au Czar.

Le Czar (à part).

Ô ciel! qu'entends-je, perfide! ...

Le Courtisan.

Continuez à me pénétrer de reconnaissance; dites-moi que mon amour a touché votre cœur ... que vous êtes prête à recevoir la couronne, que vous n'écoutiez les vœux de Gallitzin que par obéissance pour votre oncle, que sa main ...

Natalie.

M'était chère, que je l'aimais, que je l'aime encore, que mon amour pour lui sera aussi constant que mon respect pour vous, que ...

Le Czar (à part).

Ciel!

Le Courtisan.

Qu'entends-je? Un de mes sujets l'emporterait-il sur moi? Mon amour, l'éclat de la couronne ...

Natalie.

Ne peut me rendre heureuse sans la paix du cœur; j'aime Gallitzin, et je crains moins votre colère que d'être séparée de lui. Oui, quelque redoutable que puisse être votre vengeance, je préfère la

douceur de partager son sort à une couronne qui . . .

Le Czar (se précipitant à ses pieds).

Qui ne peut payer assez votre vertu, votre constance et votre amour.

Natalie.

Dieu! que vois-je?

Le Czar.

Un Prince qui ne connaît le prix de sa puissance que pour la partager avec vous. Pardonnez les scrupules de mon amour; j'ai voulu me convaincre de la sincérité et du désintéressement du vôtre; j'en suis assuré. Quelle félicité j'éprouve d'être aimé de celle que j'adore! Ah! c'est trop peu de ma couronne pour récompenser tant d'amour et de vertus.

Natalie.

J'éprouve autant de plaisir à la recevoir de votre main, que j'en avais à vous la sacrifier. C'est vous seul que j'aimais: esclave ou Souverain, seul vous pouviez faire mon bonheur.

Le Courtisan.

À présent je crois mon rôle fini; Vo-

tre Majesté n'ordonne pas que je le continue?

LE CZAR.

Mon bonheur date de ce jour; je suis enchanté du succès de ma feinte.

LE COURTISAN.

Je le crois bien, vous en avez tout l'honneur; si j'avais de l'amour-propre, il serait furieusement humilié. Mais Votre Majesté oublie de congédier les beautés dont il va frustrer l'espoir.

LE CZAR.

Ma chère NATALIE, rejoignez-les quelques instans pour remporter sur elles la même victoire que vous avez remportée sur mon cœur.

(Le Czar remet NATALIE à MORISOW qui vient d'entrer, elle sort avec lui par la porte du fond, et le Czar par la coulisse. Le salon s'ouvre; toutes les aspirantes y sont rassemblées. EUDOXIE va au-devant de NATALIE qui est censée sortir de la chambre précédente; MORISOW la quitte pour aller rejoindre le Czar.)

SCENE XI.

NATALIE. SOPHIE. THÉODOSIE. EUDOXIE. DARIA. AUTRES DAMES.

EUDOXIE.

Après un si long entretien, votre triomphe doit être assuré: permettez-moi d'être la première à vous féliciter.

SOPHIE *(avec fierté)*.

Le Czar n'a pas encore manifesté son choix, et ce n'est pas à vous à le prévenir.

EUDOXIE *(avec un respect ironique)*.

Pardonnez, Princesse, si je ne vous ai pas devinée d'abord; mais je n'en crois pas moins à la certitude de ma prédiction.

THÉODOSIE.

Comment pouvez-vous vous imaginer que ...

SOPHIE.

EUDOXIE croit avoir le droit de plaisanter de tout; mais dans un instant je la ferai changer de ton.

EUDOXIE *(souriant)*.

S'il n'y a que vous qui y réussissiez, je crois que je rirai long-tems.

SOPHIE.

SOPHIE.

Ce jour pourrait bien altérer un peu votre belle humeur.

EUDOXIE.

Ce jour ... ce jour ... pourrait bien humilier votre amour-propre.

NATALIE (*à part*).

Quoique le sujet de la dispute ne soit pas flatteur pour moi, il m'est difficile de n'en pas rire.

DARIA.

Allons, Mesdames; c'est assez plaisanter; en rang, Mesdames, en rang; silence, respect et attention.

(Elle les range sur deux lignes; mais SOPHIE *s'avance hors des rangs, ainsi que* THÉODOSIE *placée vis-à-vis d'elle. Le Czar entre au bruit des timbales et des trompettes; il est précédé de quatre archers portant une hache d'argent.* MORISOW *porte le sceptre, et le Courtisan la couronne sur un coussin;* FEDOR *précède le Czar suivi de sa cour. Aussitôt que le Czar est entré, tous mettent un genou en terre, excepté* SOPHIE *qui s'incline profondément.)*

SCENE XII.

LE CZAR. FEDOR. MORISOW. SUITE.

FEDOR (*à* DARIA *qu'il aide à se relever*).

Allons, ma bonne, venez faire votre cour au Czar.

DARIA (*s'incline*).

Très-gracieux Prince! *(en se relevant elle reconnaît le Czar)* Que vois-je?

LE CZAR.

Paix! point de questions.

DARIA.

Mais je ne comprends pas ...

FEDOR.

Qu'est-ce donc, ma bonne? Pour une femme d'expérience vous voilà toute déconcertée; allons, commencez votre harangue.

DARIA.

Qui eût pu jamais croire? ...

LE CZAR (à MORISOW).

Son étonnement m'amuse.

MORISOW.

Cela prouve à Votre Majesté que j'ai bien gardé le secret.

Le Czar.

Si je n'y prends garde, la gravité va m'échapper.

Fedor (*à* Daria).

Eh bien, si Gallitzin eût éte refusé, n'eût-ce pas été une belle affaire?

Daria.

Toujours méchant! Pourquoi m'effrayer davantage? Ne suis-je pas assez intimidée?

Fedor.

C'est assez rare; cela passera bientôt. Allons, remettez-vous, commencez votre compliment, je vous soufflerai.

Daria (*au Czar*).

Votre Majesté voit ici réunies toutes les beautés de son empire. Alexandra Andrewna, Proscowna Iwanowna, Hélène Alexandrewna, Eudoxie Michaelowna.

Le Czar (avec politesse).

Elles réunissent les grâces à la beauté.

Daria.

Elles attendent avec respect votre choix. ... La Princesse Sophie Fedorowna qui ...

Sophie (*s'approchant*).

Parente de Votre Májesté, je me flatte

d'en être connue, et ne crois pas avoir besoin d'être présentée par Daria; la voix de vos sujets a pu parvenir jusqu'à vous, et vous avoir appris mon nom . . .

Le Czar.

Je ne puis l'ignorer; la renommée ne m'a point trompé, Princesse; votre beauté égale l'éclat de votre naissance; mais cela ne suffit pas pour le bonheur d'un époux. La douceur de caractère, l'égalité d'humeur qui font le charme de la société, et surtout le désir de plaire qui réussit presque toujours, lorsqu'il vient du cœur, sont les qualités que je crois . . .

Sophie *(d'un ton fier et mécontent).*

J'entends; accoutumé à commander, à voir tout trembler à votre aspect, vous craindriez d'être quelque fois contrarié. Oui, je le sens, la fermeté de caractère, la noblesse de sentimens dont je suis douée, ne peuvent plaire à un Prince corrompu par une servile adulation. Souffrez que je n'aie pas à rougir en votre présence pour mes ancêtres et les vôtres, et que je me retire. *(À part en sortant)* Je ne puis cacher ma colère; c'est une intrigue de Morisow.

Me voir préférer cette petite campagnarde. Je frémis de colère. *(Elle sort.)*

DARIA *(à* FEDOR *qui la regarde aller).*

Adieu, adieu; sais-tu ce que son mépris signifie?

FEDOR *(souriant).*

Peut-être.

DARIA.

Que les raisins étaient trop verds. *(Elle présente* THÉODOSIE*)* J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté THÉODOSIE PROSCOWNA.

THÉODOSIE *(séchement).*

Ajoutez la vertueuse.

DARIA.

Oui, la vertueuse THÉODOSIE PROSCOWNA.

LE CZAR (avec un peu d'ironie)

Surnom rare et flatteur.

THÉODOSIE.

Je me flatte aussi qu'il honorera votre siècle.

LE CZAR.

J'admire votre beauté, j'estime votre

l'empire partage l'alégresse de cet heureux jour, et lui annoncer, par mes bienfaits, le triomphe de la constance, mon bonheur et l'élévation de NATALIE sur le trône.

DIVERTISSEMENT.

Fin du troisième Tome.

Continuation de la Liste des Souscripteurs.

Mr. *Liewen*, (le Baron), Major général.
— *Liljehorn*, Lieutenant général.
— *Liljewalch*, Sécrétaire des commandemens.
— *Lilljenwalldh*, Prédicateur de S. M. la Reine douairière de Suède.
— *Lindahl*, Négociant à Norrköping.
— *Lindbergson*, Lieutenant.
— *Lindblom*, Évêque de Linköping.
— *Linroth*, Capitaine.
— *Lode*, Lieutenant colonel.
— *Lodron Laterano* (le Comte de), Envoyé extr. de S. M. I. Apost. à la Cour de Suède.
— *Lorichs*, Conseiller de guerre.
— *Low* et *Smith*.
— *Lundberg*, Négociant à Norrköping.
— *Lundblad*, Doct. en théol. Prof. à l'Univ. de Lund.
— *Lundblad*, Maître-es-arts.
— *Lybecker* (le Baron), Capitaine.
— *Lysholm*, Notaire. 2 ex.
— *Löfving*, Major.
— *Löwenhjelm* (le Comte), Lieutenant colonel.
— *Löwensköld*, Gouverneur de province.

— *Malm*.
— *Malmgren*, Assesseur.
— *Malmstén* (de) Major.
— *Malmstén* Maître-es-arts.
— *Manderström* (le Baron), Chambelan.
— *Mannerskants*, Secrét. à la chambre de révision.
— *Marquard*, Imprimeur.
— *Martinau*, Capitaine.
— *Meunier*, Camerier.

Mr. *Molander*, Secrétaire de gouvernement.
Montgelas (le Comte de), Ministre d'État de S. A. S. l'Électeur de Bavière.
Moulin (Mlle).
Mouson (le Chevalier de).
Mouton (de), Colonel.
Muhrbeck, Conseiller de chancellerie.
Mullborg, Maître de forge.
Münchshoffer (l'Abbé), Bénédictin de S. Emeran.
Munck (le Baron), Gouverneur du chât. de Stockh.
Munck de Rosenschöld, Gentilhomme de la cour.
Munthe, Professeur à l'Univ. de Lund.
Myhrman, Maître de forge.
Myhrman, Secrétaire.
Möller, Cons. de la chambre et Professeur à l'Univ. de Greifswald.
Möller, Curé à Russdorf dans la Poméranie suéd.
Möllerswärd, Gouverneur de province.
Mölling, première danseuse des théâtres de la cour de Vienne.
Mörner (le Comte), Gouv. de prov.

Neergaard, Gentilhomme ord. de la chambre.
Nettelblad, Maître de forge.
Netzel, Prévôt.
Nogarolla (le Comte de), Général au service de S. A. S. l'Élect. de Bavière.
Nolcken (le Baron de), Gouv. de prov.
Norberg, Prof. à l'Univ. de Lund.
Nordencreutz, Lieutenant colonel.
Nordenhjelm, Capitaine.
Nordenschild, Colonel.
Nordin, Prédicateur de S. A. R. Mgr le Duc de Sudermanie.
Nordin (le Baron de), Gouv. de prov.

Mr. *Nordlindh*, Bourgmestre.
— *Noreus*, Secrét. de gouvernement.
— *Noreus*, Secrét. du Roi.
— *Normelin*, Enseigne.
— *Norstedt*, Négociant.
— *Nycopp*, Lieutenant.

— *Ouchterlony*, Pourvoyeur du chât. de Stockholm.
— *Overkamp*, Doct. et Prof. en phil.
— *Oxenstjerna* (S. E. le Comte), Un des Seigneurs du royaume de Suède.
Oxenstjerna (la Baronne), née *Sparre*.
— *Oxenstjerna* (le Comte), Major.

— *Palmqvist* (le Baron), Capitaine.
— *Palmstedt*, Commis.
— *Parow*, Doct. en théol. Prof. à l'Univ. de Greifswald.
— *Pawloff* (de), Cons. d'ambassade. 2 ex.
— *Paykull*, Cons. de chancellerie.
— *Perthes*, Libraire à Hambourg. 12 ex.
— *Peyron* (de), Colonel.
Picht } la famille. { dans l'île de Rügen.
Pike } la famille. { en Angleterre.
— *Pihl*, Intendant des mines.
— *Piper* (le Comte), Major général.
— *Ploss*, Banquier.
— *Posse* (le Comte), Prés. au trib. de Gothie.
— *Pruring* (le Comte *Max.* de), Cons. int. de S. A. S. l'Élect. de Bavière.
— *Pruring* (le Comte *Joseph* de), Chambelan de S. A. S. l'Élect. de Bavière.
— *Prytz*.
— *Puke* (de), Vice-Amiral.
— *Pöllnitz* (le Baron de), Cap. au serv. de S. M. le Roi de Prusse.

Mr. *Qviding*, Secrétaire.

— *Ramel* (S. E. le Baron), Un des Seigneurs du royaume de Suède.
— *Rappholt* (de), Capitaine.
— *Rehbinder* (le Baron), Gentilhom. ord. de la chambre.
— *Ribbing* (le Baron), Capitaine.
— *Ritterberg*, Recteur. 4 ex.
— *Rodbertus*, Doct. en droit.
— *Rosenberg*.
— *Rosenstein* (de), Gouv. de prov.
— *Rosenstein* (de), Prévôt.
— *Rothoff*, Maître de forge.
— *Rotkirch*, Secrét. des commandemens.
— *Roxendorff* (le Baron), Général.
— *Rudbeck* (le Baron), Colonel.
— *Rühs*, Doct. en phil.
— *Ruppreoht*, Directeur de la ville de Manheim.
— *Ruuth* (S. E. le Comte), Un des Seigneurs du royaume de Suède.

— *Sacken d'Oesel* (le Comte de), Cons. intime.
— *Sahlgren*, Cap. de cavalerie.
— *Sanderskóld*, Bailli.
Schall (la Comtesse de), née de *Brancourt*.
— *Schantz* (de), Capitaine.
— *Schenbom*, Assesseur.
— *Schenbom*, Cons. de commerce.
— *Schlegel*, Surintendant général.
— *Schmitterlöw* (de), Lieutenant colonel.
— *St. Priest* (le Comte de).

La Suite aux Tomes suivans.

Errata

du troisième Tome.

Page	9,	ligne	12:	annobli — lisez: anobli.
—	12,	—	—:	Corporal — lisez: Caporal.
—	50,	—	5:	sergeant — lisez: sergent.
—	65,	—	3:	croiriez-vous — lisez: croirez-vous.
—	—	—	19:	disais — lisez: disait.
—	70,	—	12:	ta — lisez: la.
—	153,	—	12:	quel — lisez: quelle.
—	237,	—	17:	à matin — lisez: ce matin.
—	270,	—	2:	qui — lisez: qu'il.
—	298,	—	1:	quel — lisez: quelle.

